This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

Lim

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 53.

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL
DU
THÉATRE FRANÇAIS,
COMPOSÉ
DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,
DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,
Restées au Théâtre Français;
AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME II.

STANFORD LIBRARY

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1823.

302112

LA

MAISON DE CAMPAGNE,

COMÉDIE,

PAR DANCOURT,

Représentée, pour la première fois, le 27 janvier 1688.

PERSONNAGES.

MONSIEUR BERNARD.
MADAME BERNARD.
MARIANE, fille de M. Bernard.
ÉRASTE, amant de Mariane.
LA FLÈCHE, valet d'Éraste.
DORANTE, frère de Mariane.
LISETTE, suivante de Mariane.
LE MARQUIS, Gascon.
LE BARON, ami du Marquis.
THIBAUT, portier de M. Bernard.
MONSIEUR GRIFFARD, ami de M. Bernard.
NICOLE, cuisinière de M. Bernard.
TROIS HOUBEREAUX.
UN SOLDAT.
UN COUSIN de M. Bernard.
UNE COUSINE de M. Bernard.

LA MAISON DE CAMPAGNE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

ÉRASTE, LA FLÈCHE, LISETTE.

LISETTE.

Encore une fois, monsieur, si vous avez quelque considération pour elle, retournez à Paris, et qu'on ne vous voie point ici.

ÉRASTE.

Ma pauvre Lisette, que je lui parle un moment, que je la voie seulement, je t'en conjure.

LISETTE.

Mais vous êtes le maître; vous voilà dans le logis, il ne tient qu'à vous d'y demeurer. Je crois même que si Mariane vous y savoit, elle auroit peut-être autant d'empressement de vous voir et de vous parler, que vous en témoignez vous-même.

ÉRASTE.

Et pourquoi donc ne veux-tu pas nous donner cette satisfaction à l'un et à l'autre?

LISETTE.

C'est que j'en sais les conséquences. Dès que vous serez ensemble, vous ne pourrez vous résou-

dre à vous quitter : quelqu'un vous surprendra, et où en serons-nous, s'il vous plaît?

LA FLÈCHE.

Eh bien! quand on nous surprendra, nous jettera-t-on par les fenêtres?

LISETTE.

Non; mais on me mettra à la porte, et on enverra Mariane dans un couvent.

ÉRASTE.

Et n'y seroit-elle pas moins gênée que dans la maison de son père?

LISETTE.

Oh! vraiment non, elle n'y seroit pas moins gênée. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un couvent pour une grande fille qui a coutume d'être dans le monde?

ÉRASTE.

Mais ne suis-je pas bien malheureux? ce logis est ouvert à tout le monde, et je suis peut-être le seul à qui il n'est pas permis d'y venir librement.

LISETTE.

C'est que vous êtes un épouseux, vous, et que monsieur Bernard ne veut point de gens qui épousent.

LA FLÈCHE.

Et que veut-il donc, de par tous les diables?

LISETTE.

Ce qu'il veut? C'est un ladre, qui veut garder sa fille et son argent pour lui.

LA FLÈCHE.

Oh! il veut, il veut; nous ne voulons pas, nous. Pour l'argent, passe; mais pour la fille, si elle vouloit prendre de mes almanachs, je défierois bien un régiment de pères de la garder.

LISETTE.

Elle n'en prendra pas, je t'en réponds.

LA FLÈCHE.

Tant pis; nous ne venons pourtant ici que pour cela, mon maître et moi; et si vous faisiez bien l'une et l'autre, sans tant faire de façons, il enlèveroit ta maîtresse, je t'enlèverois, moi : ce seroit justement partie quarrée, et nous vous ferions voir du pays, je t'en réponds.

LISETTE.

Quoi, mort de ma vie! vous seriez assez hardis de vous jouer à la justice et d'enlever la fille d'un gentilhomme de robe? Et toi, maroufle, tu as l'effronterie de me proposer....

LA FLÈCHE.

Oh, oh! tu vas faire la dragonne de vertu, comme à ton ordinaire. Fais-nous, fais-nous parler à ta maîtresse; elle sera peut-être plus raisonnable.

ÉRASTE.

Mais est-il possible, Lisette, que son frère ne soit point ici? il est de mes intimes, et malgré l'entêtement de son père.....

LISETTE.

Je vous ai déja dit qu'il y a trois jours qu'il est à la chasse avec de ses amis : il ne fait guères d'or-

dures au logis, vraiment; et ce n'est pas sa fille seule que notre vieil avaricieux fait enrager : il n'y a personne qui ne se sente de sa mauvaise humeur; sa femme même a bien de la peine à le mettre a la raison. Il ne veut voir personne chez lui; ce seroit lui arracher l'âme que de tuer un lapin dans sa garenne, et il se désespère autant de fois qu'il voit à sa table quelque personne d'extraordinaire.

ÉRASTE.

Vous vous ennuyez donc furieusement ici?

LISETTE.

Pas trop; mais le vieux pénard se désespère souvent; car, il a beau faire et beau dire, madame sa femme va toujours son train. Le petit homme crève de dépit, et Mariane et moi pâtissons de ses chagrins. Mais tout est perdu, j'entends quelqu'un; c'est lui, peut-être.

ÉRASTE.

Ne pouvons-nous nous cacher quelque part?

LA FLÈCHE.

Maugrébleu du sot homme, qui ne veut pas qu'on épouse sa fille!

LISETTE.

Fourrez-vous tous deux sous ce degré, et allez-vous-en dès qu'il n'y aura plus personne ici.

SCÈNE II.

LISETTE, MARIANE.

LISETTE.

Ah, ah, c'est vous ?

MARIANE.

Il y a une heure que je te cherche, Lisette. Ne sais-tu qui sont ces personnes qui se promènent dans le jardin, et que ma belle-mère est allée joindre ?

LISETTE.

Non ; mais je voudrois bien que monsieur votre père fût allé les joindre aussi.

MARIANE.

Je crois qu'il ne sera guère content de cette visite.

LISETTE.

Eh ! tenez, tenez. En voici une dont il sera bien moins satisfait, en cas qu'il la sache.

SCÈNE III.

MARIANE, ÉRASTE, LISETTE, LA FLÈCHE.

MARIANE.

Au ciel !

LISETTE.

Dites-vous vitement deux ou trois paroles, et je vais, moi, faire le guet, de peur d'accident.

MARIANE.

A quoi m'exposez-vous, Éraste? et que venez-vous faire ici?

ÉRASTE.

J'y viens mourir, madame, puisque vous me recevez avec tant de surprise, et que ma présence vous fait si peu de plaisir.

MARIANE.

Ah! Eraste, elle m'en fait assez pour vous pardonner tous les chagrins qui m'arriveront, si mon père sait que je vous ai seulement parlé.

ÉRASTE.

Que voulez-vous que je devienne, madame?

MARIANE.

Que vous attendiez comme moi quelque changement favorable. J'ai une belle-mère, dont je ménage l'amitié par ma complaisance; elle me témoigne mille bontés que je n'en devois pas attendre, et je crois même qu'elle seroit peut-être dans nos intérêts, si j'avois la force de lui avouer que je vous aime.

ÉRASTE.

Eh bien! madame, nous n'avons donc rien à craindre de sa part, et votre frère est de mes amis. Sur cette confiance, ne pouvons-nous point hasarder que je demeure ici quelques jours? je me cacherai où l'on voudra.

LA FLÈCHE.

Oui; mais aura-t-on soin de nous apporter à manger?

ÉRASTE.

Eh! tais-toi. Je vous jure, belle Mariane, qu'on ne le saura point. Dans les greniers, dans la cave, il n'importe, pourvu que je sois dans la même maison où vous êtes.

LA FLÈCHE.

Cette pendarde de Lisette nous fera faire diète, je vous en avertis.

ÉRASTE.

Je ne sortirai point de l'endroit où l'on m'aura mis, pourvu que je vous voie un seul moment par jour. Adorable Mariane, ne me refusez point cette grâce, je vous en conjure.

MARIANE.

Cela ne se peut, Éraste, et vous ne devriez point m'en faire la proposition.

ÉRASTE.

Quoi! vous voulez que je retourne à Paris?

LISETTE.

Oui, s'il vous plaît, et tout au plus vite. Et vous, tirez de ce côté, voilà votre père qui vient droit ici.

ÉRASTE.

Que voulez-vous que je fasse?

LISETTE.

Que vous partiez.

MARIANE.

Demeurez dans le village, et qu'on ne sache point que vous y êtes.

LISETTE.

Détalez donc.

ÉRASTE.

Pourrai-je vous voir quelquefois?

LISETTE.

Non.

MARIANE.

Je ne saurois vous en répondre.

LISETTE.

Dépêchez-vous donc.

ÉRASTE.

M'écrirez-vous?

LISETTE.

Peut-être.

MARIANE.

Si je le puis.

LISETTE.

Ils n'auront jamais fait.

ÉRASTE.

Si je suis seulement deux heures sans apprendre de vos nouvelles....

LISETTE.

Vous ne vous en irez pas?

MARIANE.

Ne faites point d'extravagance.

LISETTE.

Eh, mort de ma vie! voilà votre père sur nos talons.

SCÈNE IV.

M. BERNARD, THIBAUT.

M. BERNARD.

Ah, bourreau! qu'as-tu fait? et tu as l'effronterie de me le venir dire toi-même? Coquin, ne t'avois-je pas donné ordre....

THIBAUT.

Eh bien! d'accord; vous m'avez baillé ordre que je ne laississe entrer personne dans la maison, et votre femme m'a baillé ordre que je laississe entrer tout le monde : comment diable voulez-vous que je fasse?

M. BERNARD.

Que tu m'obéisses, traître.

THIBAUT.

Eh morguoi! de quoi vous boutez-vous en peine? ce n'est pas vous qu'ils demandons, c'est elle.

M. BERNARD.

Et c'est par cette raison-là, maroufle.

THIBAUT.

Tenez, monsieur, j'aime mieux vous chagriner que votre femme; et quoique vous soyais bien diable, alle est morgué, sans comparaison, plus diable que vous quand alle s'y met.

M. BERNARD.

Il faut pourtant que je mette ordre à tout ceci. Viens çà, parle-moi un peu, écoute.

THIBAUT.

Mais ne nous boutons donc point en colère; vous êtes toujours de mauvaise himeur.

M. BERNARD.

Qui sont ces gens qui viennent d'arriver?

THIBAUT.

Oh! ventregué, après ceux-là, il faut tirer l'échelle, et ce sont les plus belles philosomies de parsonnes que j'aie jamais vues.

M. BERNARD.

Combien sont-ils?

THIBAUT.

Quatre: deux gros monsieux, qui m'ont la mène d'aimer bien la joie, avec deux belles dames, qui ne la haïssont pas, je crois.

M. BERNARD.

Tu ne sais comme on les appelle?

THIBAUT.

Non; mais ils sont venus dans un biau carrosse tout doré, avec six gros chevaux, et je ne sais combien de laquais derrière.

M. BERNARD.

Et tout cet équipage est chez moi?

THIBAUT.

Non; le cocher est allé bouter le carrosse sous queuque hangar, dans le village; car tous les vôtres sont pleins de jarbes; mais il ramènera les chevaux, et j'ai dit que vous aviais une belle étable, où il en tiendroit plus de vingt-quatre.

M. BERNARD.

Ah, le pendard!

THIBAUT.

Vous serez morgué ravi d'envisager ces chevaux-là; je n'en ai jamais vu de si gros en ma vie. Ils m'ont tout l'air d'être bien nourris.

M. BERNARD.

Il n'y a pas moyen d'y résister; et depuis que ma pendarde de femme m'a fait acheter cette maudite maison de campagne, j'y ai dépensé, en moins d'un été, mon revenu de quatre années.

THIBAUT.

Morguoi, vous vous divartissez bien aussi : toujours grand'chère et biau feu; la maison ne désemplit point, et n'an vous viant voir de partout; jarnigué, c'est qu'an vous aime.

M. BERNARD.

Eh! oui, oui, l'on m'aime; mais je voudrois bien qu'on ne m'aimât point tant.

THIBAUT.

Il faut que ce soit un sort, voyez-vous; et sty qui vous a vendu la maison étoit parguenne aussi embarrassé que vous : on l'aimoit tout de même, et il ne vouloit pas n'an plus qu'an l'aimît.

M BERNARD.

Si j'avois bien su cela....

SCÈNE V.

M. BERNARD, THIBAUT, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, madame est dans le jardin avec des dames et des messieurs qui vous demandent.

M. BERNARD.

Que le diable les emporte ! j'ai bien affaire de leur visite. Eh ! qui sont-ils encore ?

LISETTE.

Il y a ce gros abbé qui est si long-temps à table, et qui boit tant sans s'enivrer, avec un autre monsieur.

M. BERNARD.

Fort bien.

THIBAUT.

Je vous le disois bian, qu'il avoit l'air d'un bon vivant.

LISETTE.

Et puis cette jeune marquise qui gagna l'autre jour l'argent de madame.

M. BERNARD.

Ah, juste ciel !

LISETTE.

Elle est avec cette autre dame qui est de si bonne humeur.

M. BERNARD.

Qui ?

LISETTE.

Et là, celle qui, en riant, vous cassa l'autre jour toutes ces porcelaines de Hollande, parce qu'elle disoit qu'il n'en faut avoir que de fines.

THIBAUT.

Cela étoit bouffon.

M. BERNARD.

Ne me voilà pas mal. Et comment madame a-t-elle reçu ces gens-là?

LISETTE.

Oh! elle paroît bien fâchée contre eux.

M. BERNARD.

Oui?

LISETTE.

Oui; car ils lui ont dit qu'ils ne seroient ici que huit jours.

M. BERNARD.

Comment, huit jours? Oh! ventrebleu, je leur ferai si mauvaise mine, qu'ils n'y seront pas si longtemps. Ne dis-tu pas qu'ils sont dans le jardin?

LISETTE.

Oui, monsieur, dans la grande allée. Je vais leur dire que vous allez venir.

M. BERNARD.

Huit jours, morbleu, huit jours! quatre personnes, six chevaux, et un tas de valets! Mais ventrebleu, faudra-t-il que j'aie des pensionnaires comme ceux-là? Qu'est-ce que c'est que ce gros coquin-ci encore?

SCÈNE VI.

M. BERNARD, THIBAUT, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

C'EST de la part de monsieur votre neveu, monsieur.

M. BERNARD.

Eh bien! va, je lui donne le bon jour, mon enfant.

LE SOLDAT.

Il viendra demain dîner avec vous, monsieur.

M. BERNARD.

Je ne dîne point demain, j'ai des affaires.

LE SOLDAT.

Voilà un faisan et quelques perdreaux qu'il vous envoie.

M. BERNARD.

Ah! ah! mon neveu sait mieux vivre que les autres, encore. *(à Thibaut.)* Prends ce gibier, toi, et qu'on le mette fraîchement.

LE SOLDAT.

Il amènera deux ou trois de nos capitaines avec lui.

M. BERNARD.

Comment diable! deux ou trois capitaines! Écoute, écoute, je t'avois bien dit d'abord que j'aurois demain des affaires : tiens, reprends ton gibier, mon ami, et dis à mon neveu....

LE SOLDAT.

Oh! ça ne fait rien, ils ne laisseront pas de venir. Ils s'ennuient comme tout à ce camp, et votre maison leur vient bien à point. Allez, ils vous tiendront bonne compagnie.

M. BERNARD.

Ah! j'enrage. Comment morbleu, il m'envoie un faisan et quatre perdreaux, et il m'amène cinq ou six bouches à nourrir?

SCÈNE VII.

M. BERNARD, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire; mais, si vous n'y mettez ordre, on viendra au premier jour tuer vos poules jusque dans votre basse-cour.

M. BERNARD.

Comment donc! que veux-tu dire?

M. GRIFFARD.

On a chassé toute la journée dans votre petit bois, et ils sont venus tirer jusque dans votre clos. Est-ce que vous n'avez pas entendu?

M. BERNARD.

Non, vraiment; et d'où vient qu'on ne leur a point ôté leur fusil? Pourquoi ne leur pas mettre du plomb dans la cervelle?

M. GRIFFARD.

Bon, bon. Ils sont trois ou quatre grands escogriffes de ce camp, et monsieur votre neveu est avec eux.

M. BERNARD.

Mon neveu, dis-tu?

M. GRIFFARD.

Oui, monsieur.

M. BERNARD.

Ah! le traître. Il m'envoie du gibier qui ne lui coûte guère.

M. GRIFFARD.

Vraiment, il a bon moyen de vous en envoyer; et leurs valets en sont si chargés, qu'ils ne sauroient marcher.

M. BERNARD.

Mais, ne suis-je pas bien misérable de me voir ainsi piller de tous les côtés, et d'avoir une carogne de femme qui veut encore que je fasse bonne mine malgré que j'en aye? Mon pauvre monsieur Griffard....

M. GRIFFARD.

Monsieur?

M. BERNARD.

Il faut que tu m'aides à remédier à tout ceci, mon enfant.

M. GRIFFARD.

Volontiers, monsieur, et le cœur me saigne de voir manger votre bien par mille gens qui croient encore vous faire trop d'honneur.

M. BERNARD.

Cela est horrible; mais n'y a-t-il point quelque bon moyen pour faire finir tout cela?

M. GRIFFARD.

Je ne viendrois jamais ici, si j'étois en votre place.

M. BERNARD.

Oui; mais ma femme y seroit toute seule, et ce seroit bien pis encore, elle mettroit tout par écuelles.

M. GRIFFARD.

C'est bien dit; que ne vous défaites-vous de cette chienne de maison aussi?

M. BERNARD.

Je ne trouve point à la vendre, elle est trop décriée, et j'ai fait une grande sottise de l'acheter.

M. GRIFFARD.

D'accord. Attendez. Faites-moi ôter tous les meubles, et n'en laissez dans le logis que ce qu'il faut pour vous nécessairement.

M. BERNARD.

Eh! ne l'ai-je pas déja voulu faire? mais cela n'a servi de rien.

M. GRIFFARD.

On ne resteroit point à coucher chez vous, et les gens qui viendroient vous voir, n'y viendroient qu'en passant, du moins.

M. BERNARD.

Point du tout. Ma coquine les fait rester, et tout le monde couche dans ma grange comme par

divertissement. J'en suis pour ma paille et mon blé; et quand je m'en fâche, elle me dit que je suis un brutal, et que je ne sais pas vivre.

M. GRIFFARD.

Oh bien, monsieur, je n'y sais donc qu'un remède.

M. BERNARD.

Et quel est-il? Parle.

M. GRIFFARD.

Je mettrois le feu à la maison, je crois que vous gagneriez encore. Mais, qui est ce monsieur-là?

M. BERNARD.

Je ne le connois point.

SCÈNE VIII.

M. BERNARD, LE MARQUIS, M. GRIFFARD.

LE MARQUIS, *parlant gascon.*

Mon cher monsieur, votre très humble serviteur.

M. BERNARD.

Monsieur, je vous donne le bon jour.

LE MARQUIS.

Vous me méconnoissez, à ce que je puis voir?

M. BERNARD.

Oui, monsieur, à ce qu'il me semble.

LE MARQUIS.

Il y a pourtant long-temps que j'ai dessein de boire avec vous.

M. BERNARD.

Ce n'est pas une conséquence, et.....

LE MARQUIS.

J'ai laissé les dames avec ce gros coquin d'abbé; elles vont jouer au lansquenet en attendant le repas. Pour moi, qui ne suis point joueur, je me range auprès du maître du logis; et je vous jure que, sans l'envie que j'avois de le connoître, je n'aurois pas fait ce petit voyage.

M. BERNARD, *à part.*

Eh! qui diable t'a prié de le faire?

LE MARQUIS.

Savez-vous que c'est un bijou que votre petite maison, hem?

M. BERNARD.

C'est un bijou dont je voudrois bien retirer mon argent.

LE MARQUIS.

Plaît-il? hem? n'est-ce pas un charme dans la vie qu'un petit endroit comme celui-ci, pour recevoir ses amis? Vous ne manquez point de bonne compagnie, sans doute?

M. BERNARD.

Oui, monsieur; mais j'aime fort mon petit particulier, pour moi.

LE MARQUIS.

Il faut de bon vin, surtout; et sans le bon vin et la bonne chère, par ma foi, je dis fi de la campagne.

M. BERNARD.

Oh bien, mon vin ne vaut rien du tout, et la chère que l'on fait ici ne devroit point attirer tant de gens.

LE MARQUIS.

Eh! allons, allons, vous êtes un compère qui avez l'air de vous bien traiter, et nous savons que votre épouse est d'un goût délicat sur tout.

SCÈNE IX.

THIBAUT, M. BERNARD, LE MARQUIS, M. GRIFFARD.

THIBAUT.

Monsieur?

M. BERNARD.

Qu'est-ce?

THIBAUT.

C'est monsieur le baron de Messy, qui a perdu son oisel avec des grelots. Il dit qu'il est parché sur un des arbres du jardin : ne voulez-vous pas qu'on li rende?

LE MARQUIS.

Le baron de Messy?

SCÈNE X.

M. BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, THIBAUT, M. GRIFFARD.

LE BARON.

Je vous demande pardon, monsieur, et j'ai à me reprocher que ce soit une occasion comme celle-ci qui me fait vous rendre mes premiers devoirs.

M. BERNARD.

Vous vous moquez de moi, monsieur; et pour être voisins, il n'est pas dit qu'on doive être toujours les uns chez les autres.

THIBAUT.

Je m'en vas avec vos garçons raveindre votre oisel; ne vous boutez pas en peine.

LE BARON.

Comment vous trouvez-vous du séjour de la campagne?

M. BERNARD.

Fort mal, je vous jure, et j'en suis déja si las...

LE MARQUIS.

Eh! vraiment, justement, c'est le baron, c'est lui-même!

LE BARON.

Et c'est vous, mon pauvre marquis! Nous ne nous sommes point vus depuis l'académie, je crois.

LE MARQUIS.

Sandis, mon cher, voilà une des plus heureuses rencontres que j'aie eues de ma vie.

M. GRIFFARD, *bas, à M. Bernard.*

Ces deux messieurs sont fort bons amis.

M. BERNARD, *bas, à M. Griffard.*

Oui, je vois fort bien qu'ils se connoissent, mais je n'en connois pas un, moi.

LE MARQUIS.

Monsieur, je vous le livre un des plus honnêtes hommes de la province. Je te félicite, baron, d'avoir un voisin comme monsieur.

LE BARON.

C'est pour moi un avantage dont je prétends bien profiter.

M. BERNARD.

Monsieur?

LE MARQUIS.

Cadédis, vous serez amis, et je veux former les nœuds de cette amitié, moi.

LE BARON.

C'est une grâce que je te demande.

LE MARQUIS.

Mordi, je te l'accorde et sans remise. Nous sommes ici bonne compagnie; renvoie ton équipage et passe quelques jours avec nous.

M. BERNARD, *bas, à M. Griffard.*

Eh bien! ne voilà-t-il pas comme ils font les honneurs de chez moi?

LE MARQUIS.

Hem? Je ne barguigne point, comme vous voyez, et je suis sûr que vous me saurez gré de me saisir ainsi de l'occasion; la dame du logis ne me querellera pas non plus, je crois. Baron, te faudra-t-il beaucoup prier pour te faire demeurer à la cour de cette princesse?

M. BERNARD.

Si cet homme-là connoît toute la noblesse du pays, il me fera des amis, malgré que j'en aie, de tout le monde.

SCÈNE XI.

M. BERNARD, MADAME BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, M. GRIFFARD.

LE MARQUIS, *à madame Bernard.*

MADAME, voilà un gentilhomme que je vous présente.

LE BARON.

Je suis bien heureux, madame, d'être voisin d'une si belle personne, et le peu de bien que j'ai dans ce pays-ci me sera désormais plus précieux que les plus belles terres du monde.

MADAME BERNARD.

Monsieur, je suis votre très humble servante.

LE MARQUIS.

Ce baron n'est point fat, au moins : je le débauche, madame, et je le fais rester ici.

MADAME BERNARD.

Vous ne sauriez faire plus de plaisir à monsieur et à moi.

M. BERNARD, *bas, à madame Bernard.*

Vous en avez menti, carogne, et vous savez bien le contraire.

LE BARON.

J'ai bien du regret, madame, de ne pouvoir pas profiter de l'honneur que vous me faites; mais j'ai chez moi quelques dames de mes parentes, que je ne puis pas quitter honnêtement.

LE MARQUIS.

Bon! tu te moques. Il a chez lui des dames, et nous avons des dames ici : joignons toutes nos dames ensemble. Çà, baron, sans façon, envoyons chercher les tiennes. Plus on est de fous, plus on rit.

M. BERNARD, *bas.*

Voilà un expédient admirable. J'enrage!

LE BARON.

Il faut donc que je les aille prendre moi-même

M. BERNARD.

Fort bien.

LE BARON.

Vous le voulez absolument, au moins.

M. BERNARD.

Point du tout; et si cela vous gêne, je vous assure que de mon côté....

SCÈNE XII.

M. ET MADAME BERNARD, LE MARQUIS, LE BARON, THIBAUT, M. GRIFFARD.

THIBAUT.

MONSIEUR, votre oisel est retrouvé, et nan lui a rebouté sa calotte.

LE BARON.

Je ne vous dis point adieu, et nous ne vous ferons point attendre.

LE MARQUIS.

Dépêche, au moins; je ne me puis passer de toi.

SCÈNE XIII.

M. et MADAME BERNARD, LE MARQUIS.

M. BERNARD, *bas, à madame Bernard.*

MORBLEU, madame, vous êtes cause que je ne suis pas le maître chez moi.

MADAME BERNARD.

Ne deviendrez-vous jamais raisonnable?

LE MARQUIS.

Il est bon homme, le baron. Un peu trop façonnier d'abord, cela n'est point du goût du siècle. Vivent, vivent morbleu les gens de chez nous, pour être francs et généreux! depuis que je suis à Paris, j'ai réformé moi seul la moitié de la cour.

MADAME BERNARD.

Vous êtes de l'humeur du monde la plus agréable.

LE MARQUIS.

Toujours un pied en l'air : et donc, ces belles, qu'en avez-vous fait?

MADAME BERNARD.

Elles sont encore au jeu, et Mariane joue pour moi.

LE MARQUIS.

Vous avez quelques affaires ensemble, madame. Au moins, point de dépense superflue, nous avons plus d'un jour à vivre ensemble.

MADAME BERNARD.

Que vous êtes badin!

M. BERNARD.

Le pauvre enfant!

LE MARQUIS.

Non, sans façon. La pièce de boucherie, cela suffit. Vous avez la basse-cour, le gibier ne vous manque pas; il ne vous faut point d'autre extraordinaire. Adieu.

M. BERNARD.

Si j'étois bien le maître, tu n'aurois pas seulement du pain des valets.

SCÈNE XIV.

M. et MADAME BERNARD.

MADAME BERNARD.

Vous serez toujours de la même humeur, et désormais il n'y aura plus moyen de vivre avec vous.

M. BERNARD.

Non, morbleu, il n'y aura plus moyen de vivre avec moi, car je n'aurai bientôt plus de quoi vivre. Je voudrois déja que cela fût, pour ne plus voir tout ceci.

MADAME BERNARD.

Mais vous prêchez toujours misère.

M. BERNARD.

C'est que vous m'y plongez, dans la misère.

MADAME BERNARD.

En vérité, monsieur, cela est horrible! et il semble que je ne sois devenue votre femme que pour être déshonorée dans le monde par vos manières.

M. BERNARD.

Eh ventrebleu, madame, je suis ruiné par les vôtres, moi.

MADAME BERNARD.

Si vous saviez toutes les impertinences que vous faites dire de vous?

M. BERNARD.

Si vous vous corrigiez de toutes celles que vous faites?

MADAME BERNARD.

Il n'y a pas jusques à vos paysans qui se plaignent que vous ne voulez pas qu'ils raccommodent les chemins du village, pour rendre votre maison plus difficile à aborder.

M. BERNARD.

Oui, morbleu, et je voudrois que les trous et les ornières fissent casser le cou à tous ceux qui viennent ici.

MADAME BERNARD.

Voilà de beaux souhaits, vraiment : mais finissons. Ne venez-vous pas joindre la compagnie ?

M. BERNARD.

Non, madame, et la compagnie ne me plaît pas.

SCÈNE XV.

M. et MADAME BERNARD, LISETTE.

LISETTE.

Voila madame la comteste de Préfanné qui s'en alloit en Bourgogne, elle vient de verser à cent pas d'ici.

MADAME BERNARD.

La pauvre femme ! n'est-elle point blessée ?

LISETTE.

Non, madame, mais son carrosse est bien rompu.

M. BERNARD.

Eh bien ! qu'on le raccommode.

LISETTE.

On dit qu'il faudra deux ou trois jours pour le mettre en état de marcher.

MADAME BERNARD.

Je suis à demi consolée de cet accident, puisqu'il est arrivé près d'ici. Nous profiterons de sa mauvaise aventure.

M. BERNARD.

Quoi! vous allez....

MADAME BERNARD.

Peut-on se dispenser d'offrir sa maison à une femme de qualité?

M. BERNARD.

Si l'on peut s'en dispenser!

MADAME BERNARD.

Voilà ce que font vos trous et vos ornières.

M. BERNARD.

Vous êtes bien aise d'avoir cela à me dire, morbleu!

SCÈNE XVI.

M. ET MADAME BERNARD, LE COUSIN, LA COUSINE.

LE COUSIN.

Bonjour, ma cousine.

MADAME BERNARD.

Ah, ah! bonjour, chonchon, bonjour. Tenez, voilà votre cousin que vous allez faire bien aise.

(Elle rentre.)

LE COUSIN.

Oh! je m'en doute bien. Bonjour, mon cousin.

M. BERNARD.

Bonjour..... Courage.

LE COUSIN.

Voilà ma sœur, que j'ai amenée dans une cariole.

LA COUSINE.

Bonjour, mon cousin.

LE COUSIN.

Nous avons pensé mourir tous deux, et nous venons achever d'être malades chez vous.

M. BERNARD.

Comment donc?

LE COUSIN.

Nous venons un peu prendre l'air, pendant quinze jours ou trois semaines, pour nous remettre un peu.

M. BERNARD.

L'air de ce pays-ci ne vaut rien.

LA COUSINE.

Mon père dit qu'il est admirable.

LE COUSIN.

Je vous aurois bien amené mon autre sœur, avec mon petit frère, mais la cariole étoit trop petite, et ils ne viendront qu'après-demain, avec ma mère.

M. BERNARD.

Oui? (*bas.*) Maugrebleu de la chienne de parenté!

LE COUSIN.

Allons, ma sœur, allons faire mettre nos hardes dans une chambre, et puis nous irons voir ma petite cousine.

LA COUSINE.

Mais, mon frère, il faudroit prier mon cousin qu'on nous fît faire un petit potage.

LE COUSIN.

Ah, oui! A propos, mon cousin, ma mère vous prie bien fort que nous ayons tous les jours de petits potages.

M. BERNARD.

Morbleu, ceci passe la raillerie!

LA COUSINE.

Et quelquefois de petits poulets rôtis; mon frère le médecin l'a dit.

LE COUSIN.

Non pas, s'il vous plaît, ma sœur, de petites perdrix, de petites perdrix; et le médecin dit que cela nous rétablira beaucoup mieux. N'est-ce pas, mon cousin?

(*Le cousin et la cousine sortent.*)

SCÈNE XVII.

M. BERNARD, *seul.*

Ouais! je ne sais pas ce que cela signifie, mais il semble qu'on ait dessein de me faire pièce : de petits potages, de petits poulets, de petites perdrix. Ce grand nicodème de cousin m'a plus mis

en colère que tout le reste, et cependant je n'ai jamais eu la force de le lui dire; mais c'en est trop. Allons, morbleu! une bonne résolution : je m'en vais être homme à la barbe de ma femme. Il faut que je commence par faire quelque incartade aux gens qui sont déja ici; il en arrivera ce qu'il pourra.

SCÈNE XVIII.

M. BERNARD, THIBAUT.

THIBAUT.

Oh, palsanguoi! monsieur, vous ne querellerez plus tant; il viant de vous venir, morgué, une bonne aubaine; v'là ce que c'est de ne pas toujours tenir la porte farmée.

M. BERNARD.

Qu'y a-t-il?

THIBAUT.

Je veux dire que si vous avez ici bien du monde, vous avez morguenne aussi de quoi les nourrir.

M. BERNARD.

Comment donc?

THIBAUT.

Un cerf qui est, morguoi, gros comme un âne, viant d'arriver dans votre cour tout essouflé; quoique vous m'ayais défendu de laisser entrer parsonne, je n'ai pargué pas été si sot que de li farmer la porte au nez. Je l'ai bravement laissé passer, je li ai bravement ôté mon chapiau, et j'ai dit à part

moi : bon, v'là de la provision pour cheux nous, et notre maître ne sera plus si enragé.

M. BERNARD.

Eh bien?

THIBAUT.

Hé bian, hé bian, le drôle s'est allé fourrer tout au fond de l'étable, darrière un tas de foin. Il croyoit être bian caché là; mais, morgué, il n'avoit pas affaire à un gniais. Je ne sis ni fou ni étourdi, voyez-vous, et crainte qu'il ne s'en retournît comme il étoit venu, avec un bon fusil, que j'ai été chercher dans la cuisine, je lui ai sanglé un bon chinfregniau par la face, et depis il n'a pas grouillé. Hé bian, morgué, jurerez-vous contre moi d'avoir laissé entrer sti-là?

M. BERNARD.

Non, vraiment; tu as bien fait, au contraire, et tu es un garçon de bon sens, pour le coup.

THIBAUT.

Ne vous boutez pas en peine: il n'est pas tout seul, il y a je ne sais combien de chiens qui japons dans le village après d'autres, je gage; je m'en vas au bout de la petite ruelle, et tout autant qu'il en viendra, je les détornerai envars ici, et ils seront pris comme des sots. Jarnigué, que de pâtés j'allons avoir!

M. BERNARD.

Le ciel n'est pas tout-à-fait injuste, et cela ne pouvoit arriver plus à propos.

SCÈNE XIX.

M. BERNARD, NICOLE.

NICOLE.

Et qu'est-ce donc, monsieur? que voulez-vous faire de tous ces chiens-là? Est-ce vous qui avez dit qu'on les amenât dans votre jardin?

M. BERNARD.

Moi?

NICOLE.

Ils sont, je crois, plus de quarante, qui accommodont bian votre parterre et vos choux. Comme ils labouront! il ne leur faut point de pioche.

M. BERNARD.

Ah, ciel! il ne me falloit plus que cela pour m'achever de peindre.

NICOLE.

Il en est entré trois ou quatre dans ma cuisine, qui ont emporté la moitié de votre soupé, que j'allois mettre à la broche.

M. BERNARD.

Comment donc, morbleu, jusqu'aux chiens, tout sera à bouche chez moi?

NICOLE.

Voirement, ce ne sont pas les chiens qui font le plus de désordre; ils sont trois ou quatre grands escogriffes, et autant de valets, qui ne demandons qu'où est-ce? Ce ne sont pas des hommes, ce sont des diables.

M. BERNARD.

Ah! que la vie de la campagne est une abominable vie!

SCÈNE XX.

M. BERNARD, THIBAUT, NICOLE.

THIBAUT.

Oh, palsanguoi, en voilà bien d'une autre; ils voulont ravoir leur cerf à toute force, mais ils ne l'auront morgué pas.

M. BERNARD.

Ah, double chien! tu m'as fait de belles affaires avec ton cerf.

THIBAUT.

Ils ne l'auront morgué pas, vous dis-je; ils me tueriont plutôt.

SCÈNE XXI.

M. BERNARD, THIBAUT, NICOLE, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Monsieur, ces messieurs vous demandent.

M. BERNARD.

Quels messieurs? y a-t-il encore quelque chose de nouveau?

M. GRIFFARD.

Non, monsieur, ce sont ces chasseurs. Les voila qui montent à la chambre de madame.

M. BERNARD.

Ils ne sont donc plus dans la cuisine?

M. GRIFFARD.

Il n'y a plus que leurs gens.

M. BERNARD.

Ma pauvre Nicole, va prendre garde à ces fripons-là.

THIBAUT.

Oh, ventregué, ne vous boutez pas en peine; je leur tiandrai bian tête moi tout seul.

M. BERNARD.

Mon pauvre monsieur Griffard, je ne sais plus où j'en suis.

M. GRIFFARD.

Il faut mettre le feu à la maison.

M. BERNARD.

Écoutez, il ne me faudroit point trop presser là-dessus.

M. GRIFFARD.

Il faut le faire, vous dis-je.

M. BERNARD.

M'ont-ils bien fait du dégât?

M. GRIFFARD.

Bon, bon, vous ne savez pas tout : chiens, chevaux, maîtres et valets, tout restera ici jusqu'à demain matin, pour être au bois de meilleure heure. Je leur ai ouï faire le complot.

M. BERNARD.

Ah, ah, je suis mort! et voilà de quoi abîmer tout le village. Quoi, ventrebleu! des gens que je ne connois point?

M. GRIFFARD.

Ils vous connoissent bien, eux.

M. BERNARD.

Ils me connoissent? comment le sais-tu?

M. GRIFFARD.

Cela vous fâchera, si je vous le dis.

M. BERNARD.

Et quelque chose me peut-il fâcher plus que je le suis?

M. GRIFFARD.

Ils disent que c'est pain béni de venir ronger un homme de robe à la campagne, et qu'à Paris c'est vous qui rongez les autres.

M. BERNARD.

Les scélérats!

M. GRIFFARD.

Et je suis le plus trompé du monde, s'ils n'ont dessein de vous faire quelque pièce. J'ai entendu par-ci par-là de certaines choses.

M. BERNARD.

Oui? Oh parbleu c'est moi qui leur en vais faire une. Viens-t'en avec moi seulement.

M. GRIFFARD.

Comment?

M. BERNARD.

Cela part de là, vois-tu

M. GRIFFARD.

Qu'est-ce que c'est ?

M. BERNARD.

Viens-t'en avec moi, te dis-je. Pour cela, l'esprit est une belle chose ! Ah ! si je m'en étois avisé plus tôt, je me serois épargné bien des chagrins.

SCÈNE XXII.

M. BERNARD, LISETTE, M. GRIFFARD.

LISETTE.

Monsieur, madame vous prie bien fort de venir, et elle ne peut pas fournir toute seule à la conversation de tant de monde.

M. BERNARD.

La double masque ! il lui sied bien de me vouloir plaisanter encore ! mais ventrebleu, rira bien qui rira le dernier.

LISETTE.

Allez-vous venir, monsieur ?

M. BERNARD.

Je m'en vais.... Je m'en vais lui servir un plat de ma façon. Tu n'as qu'à lui dire.

LISETTE, *seule.*

Par ma foi, il n'a pas trop de tort d'être fâché, et je lui trouve assez belle patience.

SCÈNE XXIII.

MARIANE, LISETTE.

LISETTE.

Quoi! vous quittez ainsi votre belle-mère?

MARIANE.

La tête me fend, Lisette, je ne puis plus résister à tant de fracas. En vérité, mon père a bien raison de n'aimer point la campagne; et, outre la dépense qu'il est obligé d'y faire, on n'y vit point assez tranquille.

LISETTE.

C'est à quoi je rêvois tout-à-l'heure. Mais songez-vous à écrire un mot à Éraste?

MARIANE.

Tu sais bien que je n'ai pu le faire depuis qu'il est sorti d'ici.

LISETTE.

Songez donc à le faire à présent. C'est un petit étourdi, qui fera quelque coup de sa tête, s'il n'a point de vos nouvelles; vous savez qu'il vous l'a promis, il est homme à vous tenir parole, et, dans le chagrin où est votre père, il ne feroit pas bon de l'irriter encore par cet endroit-là.

MARIANE.

Et comment fera-t-on pour lui rendre ma lettre?

LISETTE.

Voyez! le village est-il si grand, et aurai-je tant de peine à le trouver?

MARIANE.

Tu la lui porteras donc toi-même?

LISETTE.

Oui, je la lui porterai.

MARIANE.

Je vais l'écrire.

SCÈNE XXIV.

MARIANE, LE COUSIN, LISETTE.

LE COUSIN.

Et où allez-vous comme ça, ma cousine? venez-çà, venez-çà, j'ai quelque chose à vous dire, qui vous fera bien rire.

LISETTE.

Laissez-la aller, elle n'a pas le temps.

LE COUSIN.

Oh si fait, si fait.

MARIANE.

Dépêchez-vous donc, mon cousin.

LE COUSIN.

J'ai trouvé en arrivant ici un petit jeune monsieur, que j'ai vu quelquefois avec vous.

MARIANE.

Paix, mon cousin.

LISETTE.

Mort de ma vie! ne parlez pas de cela.

LE COUSIN.

Oh! je me doute bien qu'il n'en faut rien dire devant le monde; et je vous ai fait signe, je ne sais

combien de fois là-haut, que j'avois à vous parler en cachette.

MARIANE.

Je ne m'en étois point aperçue.

LE COUSIN.

Je suis secret, voyez-vous. Demandez, demandez à mes sœurs, j'ai toujours su toutes leurs petites affaires, et je n'en ai jamais rien dit, ni à mon père, ni à ma mère.

MARIANE.

Oh! mon cousin chonchon est un bon enfant.

LISETTE.

Eh bien! vous a-t-il reconnu, ce monsieur?

LE COUSIN.

S'il m'a reconnu? il m'a tant fait de caresses, il m'a tant embrassé! Allez, ce garçon-là m'aime bien, ma cousine.

MARIANE.

Oh! je le crois, mon cousin. Mais ne vous a-t-il rien dit?

LE COUSIN.

Il m'a demandé où j'allois. Je lui ai dit que je venois ici. Il m'a dit que j'étois un petit fripon qui me divertissois bien, et que j'avois toute la mine de ne vouloir pas que mon cousin me vît seulement. Il prenoit ma sœur pour quelque maîtresse que je menois promener en *catimini*.

MARIANE.

Eh bien, mon cousin?

LISETTE.

Au cabaret! que veux-tu dire?

THIBAUT.

Oui, morgué, au cabaret. Tiens, notre maître et monsieur Griffard venont de plaquer une vieille épée toute rouillée au-dessus de la porte, avec un bouchon de lierre, et ils ont griffonné au-dessous, avec un gros charbon : *à l'Épée royale.*

LISETTE.

En voici bien d'une autre.

THIBAUT.

Dame, c'est ici l'Épée royale, bon logis, à pied et à cheval. La maison est morgué bien achalandée, toujours.

LISETTE.

Courons avertir Mariane de l'extravagance de son père.

THIBAUT.

Vous varrez qu'il n'y viandra pu tant de monde.

SCÈNE XXVI.

M. BERNARD, THIBAUT, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

CETTE invention est admirable.

M. BERNARD.

Nous allons voir des gens bien penauds.

THIBAUT.

Le diable m'emporte, si vous n'avez plus d'esprit que li!

M. BERNARD.

Tu peux à présent laisser entrer tout le monde.

THIBAUT.

Moi! j'appellerai les passants, si vous voulez, et je gage que vous allez couper la gorge à tous les autres cabaretiers : ils ne gagneront pas de l'eau. Vlà monsieur votre fils, qui ne se doute pas de la manigance.

SCÈNE XXVII.

M. BERNARD, DORANTE, THIBAUT, M. GRIFFARD.

M. BERNARD.

Qu'est-ce, Dorante? vous voilà bien seul aujourd'hui? Vous avez pourtant coutume de ne pas revenir sans compagnie.

DORANTE.

J'ai pris un peu les devants, mon père, pour vous prier instamment de faire un accueil favorable à celle que je vous amène aujourd'hui.

M. BERNARD.

Pourquoi non? vous êtes le maître; on vous fait honneur et à moi aussi. Vous êtes-vous bien diverti? d'où venez-vous?

DORANTE.

Le mieux du monde; et j'ai trouvé une occasion tout-à-fait avantageuse pour nous procurer des amis dans la province.

M. BERNARD.

J'en suis ravi, je vous assure; il est bon de connoître d'honnêtes gens.

DORANTE.

C'est un accommodement qu'on veut faire entre deux gentilshommes qui, depuis vingt-cinq ou trente ans, sont à couteaux tirés pour une dispute qu'eurent autrefois leurs grands pères.

M. BERNARD.

Voilà une querelle bien ancienne, et cela est glorieux à accommoder.

DORANTE.

Ces affaires-là font toujours honneur aux personnes chez qui elles se terminent.

M. BERNARD.

Assurément.

DORANTE.

J'appréhendois, mon père, que cela ne vous fît point autant de plaisir que cela me paroît vous en faire.

M. BERNARD.

Pourquoi cela?

DORANTE.

Je sais que vous n'aimez point la dépense.

M. BERNARD.

Oh! je suis bien changé depuis que vous ne m'avez vu. Sont-ils beaucoup?

DORANTE.

Huit ou dix de chaque côté.

M. BERNARD.

Ce n'est guères.

DORANTE.

Les uns vont arriver, et les autres seront ici demain matin.

M. BERNARD.

Oh, çà, çà, je vais me préparer pour les recevoir.

DORANTE.

Ah, mon père! que je vous ai d'obligation!

M. BERNARD.

Ce sont gens de bonne chère et de plaisir, n'est-ce pas?

DORANTE.

Oui, mon père; les plus honnêtes gens du monde.

M. BERNARD.

Tant mieux. Je suis à vous dans un moment, ne vous ennuyez pas.

SCÈNE XXVIII.

DORANTE, THIBAUT.

THIBAUT, *à part.*

Il va leur jouer quelque tour de maître Gonin. Tudieu, v'là un futé manœuvre. Il ne faut faire semblant de rien.

DORANTE.

Cela est admirable. Comme mon père est changé d'humeur depuis trois jours! Thibaut, ne trouves-tu pas cela tout extraordinaire?

THIBAUT.

Oui, morgué, cela est tout-à-fait bouffon.

DORANTE.

Ne sais-tu point d'où vient un si prompt changement?

THIBAUT, *en riant.*

C'est que....

DORANTE.

A qui en a donc ce maroufle?

THIBAUT, *riant.*

Monsieur, c'est que.... morgué, c'est un drôle de corps que votre père!

DORANTE.

Écoute, si tu me fais prendre un bâton.

THIBAUT.

Ne vous fâchez donc point, v'là vos Houberiaux qui arrivent.

SCÈNE XXIX.

DORANTE, TROIS HOUBEREAUX, THIBAUT.

DORANTE.

Soyez les bien venus, messieurs. Qu'on mette les chevaux de ces messieurs à l'écurie.

PREMIER HOUBEREAU.

Savez-vous que vous êtes bien logé?

DORANTE.

La maison est assez agréable.

DEUXIÈME HOUBEREAU.

Et le fief est bien noble, qui plus est.

DORANTE.

Oui, la terre est fort belle.

DEUXIÈME HOUBEREAU.

Eh! à qui le dites-vous? Cette maison-ci devroit être à moi; et c'est feu mon grand-père qui l'avoit vendue au père de celui qui l'a vendue à monsieur votre père.

DORANTE.

Je le crois bien. Çà, messieurs, ne parlons point aujourd'hui d'affaires, et ne songeons ce soir qu'à nous divertir. Où sont donc ces autres messieurs?

TROISIÈME HOUBEREAU.

Ils n'arriveront d'une bonne heure; et comme leurs juments sont pleines, ils n'ont jamais voulu les faire galoper.

DORANTE.

Ne voulez-vous point vous débotter?

PREMIER HOUBEREAU.

Non, s'il vous plaît, ma botte me tient la jambe fraîche.

DORANTE.

Est-ce que vous êtes botté à cru?

PREMIER HOUBEREAU.

Savez-vous bien qu'en été il n'y a rien de meilleur?

DEUXIÈME HOUBEREAU.

Moi, je trouve qu'il n'y a rien de si commode que de ne se botter qu'avec des guêtres.

DORANTE.

Vous avez raison. Mais, mon père, quel équipage est-ce là ?

SCÈNE XXX.

M. BERNARD, *habillé en cuisinier*, DORANTE, LES TROIS HOUBEREAUX, M. GRIFFARD.

M. BERNARD.

C'est un déshabillé pour la cuisine.

DORANTE.

Comment, mon père....

M. BERNARD.

Sont-ce là ces messieurs ?

DORANTE.

Oui, mon père.

M. BERNARD.

Çà, vitement, dépêchons-nous, une chambre pour ces messieurs. Voulez-vous descendre dans la cuisine, pour voir ce que vous mangerez ?

PREMIER HOUBEREAU.

Vous vous moquez de nous, monsieur, et votre ordinaire nous suffit.

M. BERNARD.

A table d'hôte ? je vous entends, tant par tête. Combien êtes-vous, s'il vous plaît ?

DORANTE.

Mon père, que dites-vous là ? que faites-vous ? quel est votre dessein ?

M. BERNARD.

Paix, mon fils, vous êtes une bête.

DEUXIÈME HOUBEREAU.

Dans quelle chienne de maison nous a-t-on amenés?

M. BERNARD.

C'est l'Épée royale, à votre service.

DORANTE.

Mon père!

M. BERNARD.

Il y a de bon vin, mais je le fais bien payer.

TROISIÈME HOUBEREAU.

C'est une pièce qu'on nous fait.

DORANTE.

Ah! je crève.

M. BERNARD.

Vous pouvez voir ailleurs, messieurs, on vous accommodera peut-être mieux; mais pour moi je suis cher, je vous l'avoue.

DORANTE.

Je suis dans le dernier désespoir.

DEUXIÈME HOUBEREAU.

La raillerie est un peu forte.

DORANTE.

Messieurs, ne prenez point, je vous conjure, pour....

DEUXIÈME HOUBEREAU.

Mon petit gentilhomme cabaretier, je ne vous dis pas adieu.

DORANTE.

Mon cher monsieur de la Garannière!

DEUXIÈME HOUBEREAU.

Qu'on bride mon cheval.

M. GRIFFARD.

En voilà déja un de parti.

DORANTE.

Monsieur de Trofignac, empêchez de grace...

TROISIÈME HOUBEREAU.

Touchez là.

DORANTE.

Mon cher ami!

TROISIÈME HOUBEREAU.

Je vous assommerai avant qu'il soit peu.

DORANTE.

Ils sont en droit de me dire cent fois pis encore.

PREMIER HOUBEREAU.

Monsieur de l'Épée royale, vous aurez, au premier jour, les étrivières de ma façon.

DORANTE.

Ah! je n'ai plus de mesures à garder; me voilà déshonoré pour toute ma vie, et je ne dois songer qu'à mourir.

M. BERNARD.

Monsieur mon fils, cela vous apprendra à vivre.

DORANTE.

Moi, votre fils! A vos manières, je ne reconnois point mon père, et je vais publier moi-même l'indignité d'un tel procédé.

M. BERNARD.

Les voilà pourtant partis, et l'Épée royale fait ces merveilles.

SCÈNE XXXI.

M. BERNARD, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Il n'y avoit point d'autre remède pour vous défaire de tous ces gens-là.

M. BERNARD.

Je voudrois bien savoir ce que dira madame ma femme de tout ceci.

M. GRIFFARD.

Oh! vous le saurez, elle vous le dira à vous-même; elle ne se contraint pas avec vous.

M. BERNARD.

Oui; mais je serois ravi d'entendre ce qu'ils disent entre eux de l'invention que j'ai trouvée.

M. GRIFFARD.

Cela n'est pas bien difficile. Mais voici quelqu'un.

SCÈNE XXXII.

LISETTE, LA FLÈCHE, M. BERNARD, M. GRIFFARD.

LISETTE.

Quoi! ce grand monsieur qui nous a trouvées dans le jardin?

LA FLÈCHE.

Oui, te dis-je, c'est l'oncle de mon maître, qui est capitaine des chasses de tout ce pays-ci. Il aime son neveu à la folie.

M. BERNARD.

Comment diable, voilà le valet d'Éraste; est-ce qu'Éraste seroit chez moi?

LA FLÈCHE.

Oh, par ma foi, voilà monsieur Bernard!

M. BERNARD.

Que fais-tu ici, coquin?

LA FLÈCHE.

Rien, monsieur : je demandois une chambre à cette fille pour mon maître.

M. BERNARD.

Une chambre pour ton maître!

LISETTE.

Oui, monsieur : Éraste est là-haut avec madame et mademoiselle votre fille.

M. BERNARD.

Éraste est avec ma fille!

LA FLÈCHE.

Oui, monsieur; mais je voudrois bien savoir où il couchera, pour y mettre nos hardes.

M. BERNARD.

Comment, coquin!

LA FLÈCHE.

Savez-vous bien que vous tenez le plus beau cabaret de toute la route?

M. BERNARD.

Attends, attends, je m'en vais t'apprendre.

LA FLÈCHE.

Faites-moi toujours tirer chopine, je vous prie.

SCÈNE XXXIII.

M. ET MADAME BERNARD, LA FLECHE.

MADAME BERNARD.

Eh bon dieu, monsieur! qu'est-ce que tout ceci? Ne rougissez-vous point de vouloir faire un cabaret de votre logis, et trouvez-vous que l'équipage où vous êtes convienne fort à un homme de votre caractère?

M. BERNARD.

Pourquoi non, madame? ne vaut-il pas autant vendre mon vin à la campagne que de le faire vendre à pot dans Paris, comme la plupart de mes confrères?

MADAME BERNARD.

Eh fi, monsieur!

M. BERNARD.

Je me moque de cela, et je ne veux point être ruiné.

MADAME BERNARD.

Oh bien, monsieur, vous êtes plus près de l'être que vous ne vous l'imaginez: je n'entends point du tout les affaires; mais il y a là-haut des gens en disposition de vous en faire une très mauvaise.

M. BERNARD.

Comment donc, madame, une mauvaise affaire.

SCÈNE XXXIV.

M. ET MADAME BERNARD, ÉRASTE, LA FLÈCHE, M. GRIFFARD.

ÉRASTE.

Non, monsieur, n'appréhendez rien.

M. BERNARD.

Ah, ah, monsieur! que venez-vous faire chez moi? ne vous ai-je pas fait dire....

ÉRASTE.

Écoutez-moi, s'il vous plaît, et vous ne vous plaindrez pas que je sois chez vous, assurément. La sottise qu'a faite un de vos valets de tuer un cerf qui s'étoit sauvé chez vous, et qu'on a trouvé caché dans votre écurie, suffiroit pour renverser une fortune encore mieux établie que la vôtre; et je ne sais même si mon oncle ne risquera pas la sienne en ne poussant pas la chose. Cependant, monsieur, si vous voulez bien que j'aie l'honneur d'être votre gendre, il n'en sera jamais parlé.

M. BERNARD.

Non, monsieur, et je ne donnerai ma fille qu'à un homme qui achètera ma maison; car je m'en veux défaire.

ÉRASTE.

Qu'à cela ne tienne, monsieur; je vous rendrai tout ce qu'elle vous a coûté, et vous y serez toujours le maître.

M. BERNARD.

Non, s'il vous plaît, et vous commencerez, dès aujourd'hui même, à en faire les honneurs et la dépense.

ÉRASTE.

De tout mon cœur.

M. BERNARD.

Eh bien! je vous donne donc ma fille pour être défait de ma maison.

ÉRASTE.

Allons rejoindre la compagnie; je voudrois bien qu'elle fût plus nombreuse.

MADAME BERNARD.

Mais le pauvre Dorante a sur les bras une fort mauvaise affaire.

ÉRASTE.

Nous accommoderons tout, madame, et ces messieurs qu'il avoit amenés ne refuseront pas d'être des noces.

LA FLÈCHE.

Mon maître n'est pas mal dans ses affaires : avec une jolie femme et une maison de bouteille, il aura plus d'amis qu'il ne voudra.

FIN DE LA MAISON DE CAMPAGNE.

L'ÉTÉ
DES COQUETTES,

COMÉDIE,

PAR DANCOURT,

Représentée, pour la première fois, le 12 juillet 1690.

PERSONNAGES.

ANGÉLIQUE.
LISETTE, suivante d'Angélique.
CIDALISE, amie d'Angélique.
DES SOUPIRS, maître à chanter.
L'ABBÉ CHEUREPIED.
LA COMTESSE DE MARTIN-SEC.
MONSIEUR PATIN, financier.
CLITANDRE.
JASMIN, laquais d'Angélique.
LA FLEUR, laquais de monsieur Patin.

La scène est dans la maison d'Angélique.

L'ÉTÉ
DES COQUETTES,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Ou çà, madame, parlons un peu raison, s'il nous est possible.

ANGÉLIQUE.

Oh, ma chère enfant! laisse-moi en repos, je te prie; le seul mot de raison me fait mourir. A mon âge, faite comme je suis, je passerois pour folle dans le monde, si l'on me soupçonnoit seulement de savoir ce que c'est que la raison.

LISETTE.

Hé bien, soit; parlons donc caprice, puisque le terme de raison vous effarouche. Comment vous accommodez-vous de celui qui a pris à madame votre mère de vouloir vous faire épouser votre vieux cousin?

ANGÉLIQUE.

Le mieux du monde. Ma mère me passe tant de bagatelles; je serois bien injuste de ne lui pas

souffrir au moins la liberté de vouloir de certaines choses.

LISETTE.

Quoi! vous l'épouserez?

ANGÉLIQUE.

Nullement.

LISETTE.

Et madame votre mère?

ANGÉLIQUE.

Je serai toujours complaisante et soumise à ses volontés, je me ferai un devoir de lui obéir aveuglément; mais je prendrai si bien mes mesures, que monsieur mon cousin ne voudra point de moi.

LISETTE.

Il n'y a rien de mieux imaginé.

ANGÉLIQUE.

Je ne regarde le mariage qu'avec frayeur; ce que j'en entends dire me fait frémir; c'est un engagement que mille personnes se repentent d'avoir pris, et dont aucune n'est satisfaite. Il n'est point de femmes qui s'en louent, et les plus modestes croient beaucoup faire de ne s'en pas plaindre.

LISETTE.

Ma foi, je ne suis pas de votre sentiment; ce que j'entends dire du mariage ne m'en dégoûte point du tout, et ce que j'en imagine me paroît tout-à-fait joli.

ANGÉLIQUE.

Tu feras bien de t'en tenir à l'imagination, pour n'être pas détrompée.

LISETTE.

Vous n'avez pas toujours été dans ce goût-là, et Clitandre....

ANGÉLIQUE.

Le temps du départ est venu bien à propos; sans le voyage d'Allemagne, j'aurois peut-être fait l'extravagance de l'épouser.

LISETTE.

Mais vous l'aimez?

ANGÉLIQUE.

Je ne sais : il ne m'ennuie pas tant qu'un autre; je lui trouve plus d'esprit, des manières plus tendres et plus insinuantes, la conversation plus enjouée, le cœur mieux fait....

LISETTE.

Vous aviez du plaisir à le voir?

ANGÉLIQUE.

Oui.

LISETTE.

Vous receviez ses lettres avec joie?

ANGÉLIQUE.

Oui.

LISETTE.

Son absence vous fait peine?

ANGÉLIQUE.

D'accord.

LISETTE.

Les dangers où il peut être exposé vous causent de l'inquiétude?

ANGÉLIQUE.

Beaucoup, je te l'avoue.

LISETTE.

Et vous ne savez si vous l'aimez?

ANGÉLIQUE.

Non, il me semble que je n'aime personne.

LISETTE.

Mort de ma vie! la voix publique est donc bien injuste!

ANGÉLIQUE.

Comment?

LISETTE.

Elle vous accuse d'aimer tout le monde.

ANGÉLIQUE.

Non, de bonne foi, je n'aime personne; mais je suis ravie d'être aimée, c'est ma folie, j'en demeure d'accord.

LISETTE.

C'est celle de toutes les jolies femmes, et vous êtes folle à meilleur titre que pas une.

ANGÉLIQUE.

Cependant je ne suis point coquette, et tout ce que je fais n'est que simple curiosité.

LISETTE.

Curiosité!

ANGÉLIQUE.

Oui, je me plais à connoître les différents effets que l'esprit et la beauté pouvent produire dans les cœurs.

LISETTE.

N'entre-t-il point aussi un peu de malice dans votre fait?

ANGÉLIQUE.

Quelquefois. Mon maître à chanter, par exemple; je ne serai point contente que je ne l'aie fait mettre aux petites maisons.

LISETTE.

Vous lui fîtes passer dernièrement une bonne nuit sous vos fenêtres.

ANGÉLIQUE.

Si la pluie n'avoit cessé, je ne lui aurois donné audience qu'à onze heures du matin.

LISETTE.

Ma foi, madame, vous n'avez point de conscience : il étoit percé jusqu'aux os.

ANGÉLIQUE.

Ne suis-je pas heureuse de savoir me divertir de toutes sortes d'originaux?

LISETTE.

Oui vraiment, et je commence à connoître qu'une fille d'esprit n'a jamais le loisir de s'ennuyer.

ANGÉLIQUE.

Il est bon de s'accommoder au temps et aux situations où l'on se trouve.

LISETTE.

Vous avez raison.

ANGÉLIQUE.

Tant que durera la guerre, si l'on ne s'humanisoit un peu, on mourroit d'ennui tout l'été.

LISETTE.

Assurément.

ANGÉLIQUE.

Il faut se faire une occupation dans la vie.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus louable.

ANGÉLIQUE.

J'y trouve une espèce de mérite même; on polit un homme de robe, on apprend à vivre à un abbé, on met un jeune homme dans le monde, l'hiver vient insensiblement, et l'on se trouve dans son centre.

LISETTE.

Que la conduite est une belle chose!

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

De la part de monsieur Patin, madame.

ANGÉLIQUE.

Qu'on fasse entrer. Il m'envoie l'argent que je lui gagnai hier au soir.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LA FLEUR.

ANGÉLIQUE.

Ton maître est bien exact.

LA FLEUR.

Il seroit venu lui-même, madame, mais il a eu ce matin des affaires au grand bureau.

ANGÉLIQUE *lit.*

« Vous m'avez ruiné, madame, et je ne puis « vous payer comptant que deux cents pistoles. « Je vous envoie pour nantissement des cent autres, « un diamant que vous avez trouvé beau, et que je « reprendrai pour mille écus toutes fois et quantes. « Fait à Paris, en mon bureau, l'an de grâce 1690, « et du bail courant le troisième. »

CÉSAR-ALEXANDRE PATIN.

LISETTE.

Les beaux noms pour un financier!

ANGÉLIQUE.

Voilà des manières tout-à-fait galantes.

LISETTE.

Et très solides. Il y a peu de gens qui puissent écrire si noblement.

ANGÉLIQUE.

Prenez cette bourse, Lisette, et donnez dix louis à ce valet de chambre.

LA FLEUR.

Voilà le diamant, madame.

ANGÉLIQUE.

Dis à ton maître que je veux souper ce soir avec lui. S'il ne vient pas, nous nous brouillerons ensemble.

LISETTE.

César-Alexandre Patin est un financier fort bon à décrasser, madame.

ANGÉLIQUE.

C'est à moi qu'il est redevable du peu de noblesse qu'il commence à mettre dans ses manières.

LISETTE.

Eh, madame! voilà Cidalise. Il y a mille ans que vous ne l'avez vue.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Eh bonjour, mon aimable petite! et d'où sortez-vous?

CIDALISE.

J'aurai tout le temps de vous le dire; je viens passer avec vous toute la journée.

ANGÉLIQUE.

J'en suis ravie.

LISETTE.

Nous ne nous ennuierons pas aujourd'hui.

CIDALISE.

Nous dînerons aux bougies, premièrement; j'ai des chagrins que je veux dissiper par quelque plaisir extraordinaire.

ANGÉLIQUE.

Tu seras contente. Es-tu mariée?

CIDALISE.

Le ciel m'en préserve!

ANGÉLIQUE.

Et ton vieux tuteur est-il mort?

CIDALISE.

Non, c'est un tuteur éternel.

ANGÉLIQUE.

Te veut-il toujours épouser?

CIDALISE.

Il me persécute plus que jamais.

ANGÉLIQUE.

Me hait-il toujours?

CIDALISE.

En perfection. Il est pour vous ce que votre mère est pour moi.

ANGÉLIQUE.

Ma mère est à la campagne.

CIDALISE.

Et mon persécuteur aussi.

LISETTE.

L'heureuse rencontre!

CIDALISE.

Lisette, donne cette pistole à mes porteurs; tant qu'elle durera, qu'ils ne sortent point du cabaret.

LISETTE.

Cela est de fort bon sens.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CIDALISE.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! ma chère enfant, comment vont tes affaires?

CIDALISE.

Tout-à-fait mal, et je suis à la veille de prendre le parti d'un couvent.

ANGÉLIQUE.

Le parti d'un couvent!

CIDALISE.

Quand on ne peut vivre heureusement au monde, n'est-ce pas être sage d'y renoncer?

ANGÉLIQUE.

Eh! qui t'empêche d'être heureuse?

CIDALISE.

Le testament de mon père qui m'attache à ce que je hais, et qui ne me permet pas d'être à ce que j'aime.

ANGÉLIQUE.

Quoi! tu t'amuses à aimer? es-tu folle? à ton âge aimer! tu n'y songes pas.

CIDALISE.

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Je ne m'étonne pas que tu te trouves malheureuse.

CIDALISE.

Est-ce que tu n'aimes pas, toi?

ANGÉLIQUE.

Non vraiment. Je souffre qu'on m'aime; et quand je ne me fâche point de me l'entendre dire, je prétends qu'on m'a grande obligation.

CIDALISE.

Nous ne nous ressemblons donc guère; car, pour moi, je sais toujours gré aux personnes qui m'aiment; et de tous ceux qui me l'ont dit, je n'ai jamais haï que mon tuteur.

ANGÉLIQUE.

Tu as donc grand nombre d'amants?

CIDALISE.

Oui, mais je n'en aime qu'un; et s'il m'aime toujours, je l'aimerai toute ma vie.

ANGÉLIQUE.

Eh! quel est cet heureux mortel?

CIDALISE.

Tu ne le connois pas.

ANGÉLIQUE.

Peut-être : on le nomme?

CIDALISE.

Je n'ai rien de caché pour toi, on l'appelle Clitandre.

ANGÉLIQUE.

Clitandre, dites-vous?

CIDALISE.

Tu le connois?

ANGÉLIQUE.

Il n'est pas impossible qu'il y ait plus d'un Clitandre dans le monde.

CIDALISE.

Celui que je connois est le vrai Clitandre : mais son nom m'a paru vous embarrasser, vous le connoissez assurément.

ANGÉLIQUE.

C'est un jeune homme assez bien fait.

CIDALISE.

Tout des mieux faits.

ANGÉLIQUE.

Spirituel et de bon goût.

CIDALISE.

Plein d'esprit et de délicatesse.

ANGÉLIQUE.

D'une conversation agréable.

CIDALISE.

Qui ne m'a jamais ennuyée.

ANGÉLIQUE.

Il est de famille de robe.

CIDALISE.

Oui, mais il ne laisse pas d'aller à l'armée.

ANGÉLIQUE.

Volontaire.

CIDALISE.

Vous le connoissez; c'est lui-même. Parlez, m'est-il fidèle? ne me déguisez rien. Me trompe-t-il? vous le savez.

ANGÉLIQUE.

Mais vraiment, à ce compte, il faut qu'il trompe l'une de nous deux.

CIDALISE.

Ah! je suis la malheureuse, il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Il me le juroit encore la veille de son départ.

CIDALISE.

La veille de son départ!

ANGÉLIQUE.

Il n'y a guère plus d'un mois.

CIDALISE.

Un mois, dites-vous? Ah! je respire. Vous êtes la plus trompée; il n'y a que quinze jours qu'il s'en est allé.

ANGÉLIQUE.

Comment?

CIDALISE.

Tout le monde le croyoit parti, comme vous; mais il a été quelque temps caché dans une maison voisine de la nôtre, dont les fenêtres répondoient aux miennes.

ANGÉLIQUE.

Cela est fort passionné. Et que faisoit-il dans cette maison?

CIDALISE.

Il passoit les jours à m'écrire, et les nuits à m'entretenir.

ANGÉLIQUE.

Ah! je n'en appelle plus. Je suis la sacrifiée; voilà filer le parfait amour.

CIDALISE.

Tu vas être en colère contre moi?

ANGÉLIQUE.

Moi, mon enfant? Je donnerois tous les hommes du monde pour une amie. Un amant de moins n'est pas une affaire, et ma cour n'est que trop nombreuse.

CIDALISE.

Que tu es heureuse!

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà votre petit maître à chanter, madame.

ANGÉLIQUE.

Je ne prendrai point de leçon aujourd'hui.

LISETTE.

Ah! madame, ne lui faites pas perdre son étalage. Il est paré, poudré, beau comme un Adonis; il a du blanc, du rouge et des mouches.

CIDALISE.

Ah! ma bonne, en faveur du rouge et des mouches, il ne faut pas le renvoyer. Il nous réjouira.

LISETTE.

Ce seroit un petit homme à s'aller pendre.

ANGÉLIQUE.

Mais je ne suis point en humeur de chanter, Lisette.

LISETTE.

Qu'importe? il vous fredonnera quelques airs nouveaux.

CIDALISE.

Je serai ravie de l'entendre.

ANGÉLIQUE.

Les cœurs tendres sont pour la musique : qu'il entre.

CIDALISE.

Clitandre te tient au cœur : quelque mine que tu fasses, tu es fâchée contre moi.

ANGÉLIQUE.

Eh! fi, fi, tu te moques; moi, fâchée pour la perte d'un soupirant! j'en ai tous les jours une vingtaine de renvoi dans mon antichambre. Approchez, monsieur des Soupirs, approchez.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, DES SOUPIRS, LISETTE.

CIDALISE.

Ah! ma bonne, quel excès de magnificence! je croyois que la danse seule pouvoit suffire à de si grands airs.

ANGÉLIQUE.

La danse a tenu quelque temps le haut du pavé; mais monsieur des Soupirs fait prendre le pas devant à la musique.

LISETTE.

Ah! cela n'est-il pas juste? c'est la musique qui fait aller la danse, mais la danse ne fait point chanter la musique.

CIDALISE.

C'est une vérité incontestable.

LISETTE.

Assurément; et par toutes sortes de raisons, les chevaliers de C sol ut doivent l'emporter sur les marquis de la capriole.

DES SOUPIRS.

Je me suis donné un carrosse depuis quelques jours, madame.

ANGÉLIQUE.

Un carrosse, monsieur des Soupirs! voilà une matière belle pour la médisance. Combien de

femmes vont être soupçonnées d'avoir part à cet equipage!

DES SOUPIRS.

Vous ne sauriez croire, madame, tous les contes qui s'en font déja, et les plaisanteries qu'on m'en dit à moi-même.

CIDALISE.

Elles n'ont rien de désavantageux pour vous, et vous êtes toujours le héros de tous les contes qu'on peut faire.

DES SOUPIRS.

Madame!

LISETTE.

Mais vous ne parlez point à monsieur de son teint. Où le prend-il, madame? On peut dire qu'aussi bien que les mouches, il est assurément de la bonne faiseuse.

ANGÉLIQUE.

Tais-toi donc, folle.

LISETTE.

Monsieur des Soupirs est bon prince, madame: il entend raillerie autant qu'homme du monde.

CIDALISE.

Mais voyez donc, madame, qu'il est bien fait, et qu'il a bon air!

DES SOUPIRS.

Madame!

CIDALISE.

Qu'il soutient spirituellement tous les compliments qu'on lui fait!

DES SOUPIRS.

Madame!

ANGÉLIQUE.

Comment, ma chère? c'est son moindre talent que la musique.

DES SOUPIRS.

Madame!

CIDALISE.

Qu'il y a de délicatesse dans tout ce qu'il dit!

LISETTE, *à part.*

Voilà un pauvre petit diable en bonne main.

DES SOUPIRS.

A vous parler naturellement, madame, je n'ai jamais regardé la musique que comme un amusement.

ANGÉLIQUE.

N'a-t-il pas raison?

DES SOUPIRS.

J'étois né pour toute autre chose; mais je ne me repens point du parti que j'ai pris, puisqu'il me donne quelquefois les moyens d'être auprès de madame.

CIDALISE.

Ah! voilà du plus tendre et du plus délicat.

ANGÉLIQUE.

Malgré la guerre et la saison, je ne manque pas de fleurettes, comme tu vois.

DES SOUPIRS *chante.*

Le printemps de Paris chassera les plumets,
Les ardeurs de l'été feront tarir la Seine;

Mais sans adorateurs jamais
Nulle saison ne surprendra Climène.

ANGÉLIQUE.

Ah! que cela est joliment tourné!

CIDALISE.

C'est un impromptu, je crois.

DES SOUPIRS.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Climène, c'est moi, apparemment?

DES SOUPIRS.

Oui, madame.

CIDALISE.

Je ne croyois pas que monsieur des Soupirs fît des vers.

LISETTE.

Cela vous étonne? Fou, musicien et poëte, qui dit l'un dit l'autre : c'est la même chose.

CIDALISE.

Poëte et musicien! Il pourroit faire tout seul un opéra.

ANGÉLIQUE.

Ne pensez pas railler; il réussiroit mieux qu'un autre.

CIDALISE.

Je ne raille point.

ANGÉLIQUE.

Allons, monsieur des Soupirs, chantez-nous quelque air nouveau, je vous prie, de votre composition.

DES SOUPIRS.

Voulez-vous prendre votre téorbe, madame?

ANGÉLIQUE.

Je ne saurois.

DES SOUPIRS.

Vous ne chanterez pas, madame?

ANGÉLIQUE.

Non; je vous prie de m'en dispenser.

LISETTE.

La voix de madame a la migraine. Chantez.

DES SOUPIRS *chante.*

Que je hais la clarté du jour!
Que cette nuit m'a paru belle!
Favorable à mon tendre amour,
Elle m'a fait revoir ma bergère fidèle;
Et le soleil, par son retour,
M'a forcé de m'éloigner d'elle.

LISETTE.

Ma foi, vous fûtes pourtant bien mouillé, et le soleil ou un fagot ne vous auroient point incommodé.

DES SOUPIRS.

Cet endroit n'exprime-t-il pas bien le chagrin qu'on a de quitter ce qu'on aime?

Et le soleil, etc.

ANGÉLIQUE.

Cela est parfait.

DES SOUPIRS.

Les paroles, que vous en semble?

CIDALISE.

Elles sont d'une grande beauté.

ANGÉLIQUE.

Et tout-à-fait dans la nature.

DES SOUPIRS.

Elles sont vraies, du moins, et je sais la chose d'original.

CIDALISE.

Je l'entends; il en est l'auteur et le sujet.

DES SOUPIRS.

Madame....

ANGÉLIQUE.

Avec quelle modestie il s'en défend! Au moins, monsieur des Soupirs, je veux que vous me donniez cet air.

DES SOUPIRS.

Quand il vous plaira, madame.

CIDALISE.

J'en retiens un; mais je veux savoir l'aventure.

ANGÉLIQUE.

Entrez dans mon cabinet, et faites-en deux copies en attendant qu'on nous serve. Vous dinerez avec nous.

DES SOUPIRS.

Madame!

ANGÉLIQUE.

Conduisez-le dans mon cabinet, Lisette; il y trouvera tout ce qu'il lui faut.

LISETTE.

Allons, venez, petit fripon. Cela est plus heureux qu'un honnête homme.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE.

CIDALISE.

Tu n'es pas bonne, au moins.

ANGÉLIQUE.

Te crois-tu meilleure que moi ?

CIDALISE.

Je n'ai fait que te seconder.

ANGÉLIQUE.

Tu vois les plaisirs innocents que je me donne pendant l'absence du beau monde?

CIDALISE.

Ils sont innocents, il est vrai : mais penses-tu qu'on les regarde du bon côté ? Ces petits messieurs sont fanfarons ; ils ont trop peu d'esprit pour s'apercevoir qu'on les raille, et trop bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'on les aime. Ils se font un honneur de le publier, et ne trouvent que trop de personnes qui, par bêtise ou par malice, sont faciles à persuader.

ANGÉLIQUE.

Ah! que la morale a bonne grâce dans ta bouche, et que tu fais bien des réflexions! Nous verrons, l'hiver qui vient, de tes maximes sur les écrans.

CIDALISE.

Fort bien, et l'on fera peut-être un tableau d'almanach de tes aventures.

ANGÉLIQUE.

J'en serois ravie; cela me feroit connoître à mille gens qui ne savent pas que je suis au monde.

SCÈNE IX.

CIDALISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur des Soupirs est content comme un petit roi, madame. Il est entré mystérieusement dans votre cabinet comme si je l'eusse fait cacher, et je gagerois qu'il prend ceci pour une aventure dans les formes.

CIDALISE.

Tu vois que mes réflexions sont assez justes.

ANGÉLIQUE.

Je viens d'entendre arrêter un carrosse.

LISETTE.

C'est monsieur l'abbé, je l'ai vu par la fenêtre.

CIDALISE.

Quoi! tu donnes dans les abbés, ma bonne, toi qui ne pouvois les souffrir?

ANGÉLIQUE.

Veux-tu que je demeure seule? Faute de meilleure compagnie, on s'accoutume à ces messieurs-là.

LISETTE.

Oh! celui-ci n'est pas comme un autre; il n'a point de bénéfice, et il n'a pris le petit collet que pour ne point marcher à l'arrière-ban.

ANGÉLIQUE.

Tais-toi donc, il va venir.

LISETTE.

Bon, bon, madame, avant qu'il ait consulté son petit miroir de poche, mordu ses lèvres, arrangé les boucles de sa perruque et pris l'avis de tous ses laquais sur sa parure, il en a pour un bon quart-d'heure sur l'escalier.

CIDALISE.

La plupart des jeunes abbés sont fous de leur ajustement.

LISETTE.

Jeune, madame? Celui-ci a cinquante bonnes années, et je ne désespère pourtant pas qu'au premier jour, pour toucher le cœur de madame, il n'arbore le plumet et ne se fasse cornette de cavalerie, s'il ne peut d'abord être capitaine.

ANGÉLIQUE.

Veux-tu te taire? le voici.

CIDALISE.

Ah, ma chère enfant! c'est le frère de mon tuteur.

ANGÉLIQUE.

Sauve-toi vîte dans ma chambre : il ne t'a point vue; je ne tarderai pas à m'en débarrasser. Eh bien! Lisette, vous n'avez donc point dit là-bas que je ne voulois pas être au logis, et l'on me laisse monter tout le monde?

LISETTE.

C'est monsieur l'abbé Cheurepied, madame.

ANGÉLIQUE.

Je ne dis plus rien, et l'ordre n'étoit pas pour lui.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE, L'ABBE.

L'ABBÉ.

Je me donnerois cet ordre à moi-même, si je croyois que ma présence vous fût importune, madame.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour cela, monsieur l'abbé, vous êtes bien persuadé qu'elle fait plaisir, qu'on ne vous voit jamais autant de temps que l'on voudroit. Mais quelle métamorphose! je ne m'étonne pas si je vous ai d'abord méconnu; cette perruque allongée, le juste-au-corps violet-bleu, la veste brodée : vous allez à la campagne, apparemment?

L'ABBÉ.

Non pas, madame.

ANGÉLIQUE.

Quoi! pour demeurer à Paris vous vous mettez en habit de chasse?

L'ABBÉ.

Ce n'est point un habit de chasse, madame.

LISETTE.

Et ne voyez-vous pas bien, madame, que c'est son habit à bonnes fortunes?

ANGÉLIQUE.

Vous perdez l'esprit, Lisette.

L'ABBÉ.

Eh! laissez-la dire, madame; ces petites libertés font plaisir.

LISETTE.

Mais aussi, n'ai-je pas raison? Il faut être tout un ou tout autre. Monsieur l'abbé, dans cet équipage, n'a l'air ni d'un bénéficier, ni d'un homme d'épée, et il n'y a personne qui ne le prenne pour un animal amphibie.

L'ABBÉ.

Vous voyez par-là, madame, que je tâche de m'accommoder à votre goût, et je m'éloigne autant qu'il m'est possible du petit collet et du manteau.

ANGÉLIQUE.

Vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

LISETTE.

Ma foi, madame, le petit collet et le manteau ne gâtent rien : on se repent quelquefois de s'en être défait; et c'est une espèce de housse, qui fait souvent honneur à ceux qui la portent.

L'ABBÉ.

Lisette est franche, madame, et il seroit à souhaiter pour moi que vous fussiez aussi sincère.

ANGÉLIQUE.

Vous doutez que je le sois, monsieur l'abbé?

L'ABBÉ.

Vos sentiments sont impénétrables, madame : on ne sait jamais comme on est avec vous.

ANGÉLIQUE.

Est-il si difficile de vous en apercevoir? et ne voyez-vous pas que vous y êtes autant bien qu'une personne de votre caractère y doit être?

L'ABBÉ.

Une personne de mon caractère! Ah! madame, je n'ai point encore de caractère.

LISETTE.

C'est un jeune enfant qui ne sait à quoi se déterminer.

L'ABBÉ.

Oui, madame, j'attends vos résolutions pour prendre les miennes : expliquez-vous, je vous prie. Vous ne me dites mot, mes beaux yeux, mes beaux sourcils, ma belle reine.

LISETTE.

Monsieur l'abbé a raison, madame. Reprendra-t-il la housse? voulez-vous qu'il se fasse mousquetaire? Il ne tient qu'à vous d'arracher un cœur à la mollesse, et de donner un guerrier de plus à l'état.

ANGÉLIQUE.

Ah! les belles malines, Lisette.

LISETTE.

Ah! que la réponse est juste!

ANGÉLIQUE.

Que je les voie de près, monsieur l'abbé, je vous prie.

L'ABBÉ.

Elles sont assez bien choisies.

ANGÉLIQUE.

Ah! ciel!

L'ABBÉ.

Qu'avez-vous?

ANGÉLIQUE.

Ah! je n'en puis plus : un fauteuil.

L'ABBÉ.

Ma belle reine?

ANGÉLIQUE.

Un fauteuil, je me meurs! Ah! ah!

LISETTE.

Madame?

L'ABBÉ.

Quel mal imprévu!

ANGÉLIQUE.

Éloignez-vous de moi, monsieur l'abbé; vous avez des odeurs. Ah!

L'ABBÉ.

Ce n'est que de la poudre de Chypre, madame.

ANGÉLIQUE.

Et c'est un poison qui me fait mourir. Sortez d'ici, je vous prie. Ah!

L'ABBÉ.

Mais il me semble que....

LISETTE.

Eh! les vilains abbés avec leur poudre; ils en portent exprès pour donner des vapeurs aux dames.

L'ABBÉ.

Mais, vraiment, j'en ai toujours, et ce n'est que d'aujourd'hui que madame m'en fait reproche. Je m'étonne pour moi....

LISETTE.

Le beau sujet d'étonnement! Les femmes sont capricieuses; ne faut-il pas que leurs vapeurs le soient aussi?

ANGÉLIQUE.

Ah! me voilà malade pour quinze jours! Ah! monsieur l'abbé, vous êtes un cruel homme! Et sortez, encore une fois, si vous m'aimez.

L'ABBÉ.

Mes beaux yeux, je suis au désespoir.

LISETTE.

Eh! sortez, vous vous désespérerez dans la rue.

L'ABBÉ.

Que je suis malheureux!

LISETTE.

Sans cela, nous allions peut-être savoir les sentiments qu'elle a pour vous.

L'ABBÉ.

Voilà un accident qui me passe.

ANGÉLIQUE.

Ah! ah!

LISETTE.

Eh! sortez donc, monsieur, vous empestez cet appartement. Voulez-vous donner des vapeurs à tout le monde? Ah! ah!

L'ABBÉ.

La maudite poudre! je n'en mettrai de ma vie.

LISETTE.

Vous ferez fort bien. Adieu, allez prendre l'air dans la plaine.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Est-il parti?

LISETTE.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Va-t'en le dire à Cidalise.

LISETTE.

Ah! ah! et les vapeurs sont-elles passées?

ANGÉLIQUE.

Les vapeurs! Ah, que tu es bonne! Est-ce que je suis sujette aux vapeurs? et m'en as-tu jamais vu?

LISETTE.

Quoi! la poudre de Chypre?

ANGÉLIQUE.

Il falloit se débarrasser de cet importun. L'idée des vapeurs m'est venue, je m'en suis servie.

LISETTE.

La jolie chose que l'esprit d'une femme! Par ma foi, j'ai si bien cru vos vapeurs véritables, qu'il a pensé m'en prendre par compagnie.

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

MADAME la comtesse de Martin-Sec, madame.

ANGÉLIQUE.

Ah! l'ennuyeuse créature!

LISETTE.

Elle ne vous ennuiera qu'autant que vous voudrez, et un petit trait de vapeurs vous en fera raison.

ANGÉLIQUE.

Va, va-t'en avertir Cidalise.

SCÈNE XIII.

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH bon jour, ma mignonne. Eh bon dieu, quel abandonnement! quelle disette de compagnie! Avec plus de mérite que femme du monde, on vous trouve aussi esseulée qu'un favori disgracié.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez les tristes effets de la guerre, madame.

LA COMTESSE.

Mais vraiment, si elle continue, je prévois que pour ne pas s'ennuyer tout l'été, il faudra prendre le parti de faire un voyage sur la frontière.

ANGÉLIQUE.

Où aller? servir volontaire dans quelque régiment de faveur : cela seroit-il de votre goût, madame?

LA COMTESSE.

Vous pensez railler; mais si, sans choquer la bienséance, on pouvoit prendre un habit d'homme, je vous jure que je serois déja partie.

ANGÉLIQUE.

Vous avez un cœur de héros.

LA COMTESSE.

Ah! voilà Cidalise.

SCÈNE XIV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE.

CIDALISE.

Quelle heureuse rencontre pour moi, madame!

LA COMTESSE.

Ma chère enfant, que j'ai de joie à vous voir!

ANGÉLIQUE.

Je vous croyois à la campagne, madame.

LA COMTESSE.

J'en suis revenue d'hier au soir; et désert pour désert, j'aime autant Paris que mon château.

ANGÉLIQUE.

On dit que c'est un si beau lieu, madame.

LA COMTESSE.

Oui; mais les lieux ne me paroissent charmants qu'autant que j'y vois ce que j'aime.

CIDALISE.

Ah! qu'elle a bien raison!

LA COMTESSE.

Ma maison n'a plus d'agrément pour moi. Il est parti, le pauvre enfant; et jusqu'à son retour, qui est le temps que nous avons pris pour nous épouser, je n'aurai point de vrai plaisir dans la vie.

ANGÉLIQUE.

Ah! je ne m'étonne plus, madame, que vous soyez tant dans le goût d'aller visiter la frontière. Votre amant est à l'armée, selon toutes les apparences.

LA COMTESSE.

Il n'y peut pas encore être arrivé. Malgré son devoir, l'amour l'a retenu long-temps auprès de moi. Il n'est parti que d'hier après midi.

CIDALISE.

Il n'est parti que d'hier, madame?

LA COMTESSE.

Que d'hier. C'est ce qui m'a fait prendre le dessein de revenir ici.

ANGÉLIQUE.

Nous profiterons de son absence.

CIDALISE.

Se mettre si tard en campagne, c'est un peu sacrifier sa gloire à son amour.

LA COMTESSE.

Je demeure d'accord que ce garçon-là m'aime extraordinairement.

ANGÉLIQUE.

Il paroît, dans sa conduite, autant de prudence que de passion.

LA COMTESSE.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Il a pris des mesures fort justes, et pour peu qu'il fasse diligence, il arrivera tout à propos pour voir séparer l'armée.

CIDALISE.

C'est peut-être lui qui porte les ordres pour la faire entrer en quartier d'hiver.

LA COMTESSE.

Vous êtes toujours de la même humeur, et pour ne pas perdre un bon mot, vous sacrifieriez toute la terre : mais vous changeriez bien de langage et de sentiments si je vous avois dit qui c'est.

ANGÉLIQUE.

Nous le connoissons donc, madame?

LA COMTESSE.

Pour Cidalise, je ne sais; mais pour vous, vous ne connoissez autre.

ANGÉLIQUE.

Trop de curiosité seroit indiscrète.

LA COMTESSE.

Pourquoi ? ce n'est point un mystère, et nos affaires sont dans une situation à n'être pas longtemps secrètes. C'est Clitandre.

CIDALISE.

Clitandre, juste ciel !

ANGÉLIQUE.

Clitandre ?

LA COMTESSE.

Lui-même. D'où vient votre étonnement?

CIDALISE.

Jamais surprise ne fut pareille à la mienne. Clitandre!

LA COMTESSE.

Oui, oui, Clitandre. Qu'y a-t-il donc là de si surprenant ?

CIDALISE.

Je n'en puis revenir.

ANGÉLIQUE.

Moi, je ne puis m'empêcher d'en rire. Nos fortunes sont pareilles, à ce que je vois.

LA COMTESSE.

Comment, comment donc ? qu'est-ce que cela signifie ?

ANGÉLIQUE.

Que vous vous confiez à vos rivales, madame.

LA COMTESSE.

A mes rivales !

ANGÉLIQUE.

Ne vous en fâchez point, madame; ce seroit à nous de nous plaindre. Depuis un mois il est parti pour moi; il y a quinze jours qu'il fit ses adieux à Cidalise, et ce n'est que d'hier qu'il prit congé de vous. Il semble que vous n'êtes pas la plus maltraitée.

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites.

ANGÉLIQUE.

Ce petit gentilhomme fera une belle campagne cette année.

LA COMTESSE.

Assurément, il fera une belle campagne; et je n'ai rien épargné pour son équipage.

CIDALISE.

Pour son équipage, madame?

LA COMTESSE.

Oui vraiment, pour son équipage.

ANGÉLIQUE.

Pour son équipage? ah! il n'y a pas le mot à dire, et ce n'est pas sans raison qu'il a quitté madame la dernière.

LA COMTESSE.

Je ne donne point dans vos plaisanteries, et je sais ce qu'il faut que j'en pense.

ANGÉLIQUE.

Il n'est peut-être pas encore bien parti, et dans quinze jours je ne désespère pas que quelqu'une

de nos amies ne nous vienne apprendre de ses nouvelles. C'est un petit volontaire qui sert les dames par quinzaine

CIDALISE.

Non, je déteste tous les hommes, et je n'en verrai de ma vie que pour les mépriser et me moquer d'eux.

SCÈNE XV.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

Voila monsieur Patin, madame.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que ce monsieur Patin, ma mignonne?

LISETTE.

C'est un soupirant d'été, madame, qui ne va point sur la frontière.

SCÈNE XVI.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE, M. PATIN.

M. PATIN.

Vous ne m'attendiez que ce soir, madame, mais je me dérobe à mes affaires pour me donner tout entier au plaisir d'être auprès de vous.

ANGÉLIQUE.

Vous venez fort à propos, monsieur Patin, et notre petit cercle avoit besoin d'un chapeau.

M. PATIN.

Je suis ravi de trouver si bonne compagnie, et ces dames, je crois, voudront bien être de la partie que je viens vous proposer.

LA COMTESSE.

Quelle partie? il faut savoir auparavant ce que c'est.

M. PATIN.

C'est un petit régal que j'espère ce soir avoir l'honneur de donner à madame dans ma maison de campagne, qui n'est qu'à demi-lieue d'ici.

ANGÉLIQUE.

Quoi! toujours régal sur régal; tous les jours des cadeaux, et des présens même. Je ne parle point de ce que vous perdez au jeu; mais en vérité, monsieur Patin, vous vous jetez dans une dépense effroyable, et il faut être ce que vous êtes pour la soutenir.

M. PATIN.

Vous moquez-vous, madame? Ce ne sont là que des bagatelles.

LISETTE.

Eh! madame, ces messieurs les financiers entendent bien leurs affaires; et s'ils font en été si

grosse dépense avec les dames, ils ont pendant l'hiver en revanche tout le temps de se ménager.

M. PATIN.

Oh! pour moi, l'hiver et l'été, je vais toujours le même train.

CIDALISE.

Vous êtes heureux d'y pouvoir suffire.

SCÈNE XVII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

MADAME, il y a là bas un monsieur dans une chaise qui demande si vous êtes au logis.

ANGÉLIQUE.

Tu ne le connois point?

JASMIN.

Il a le nez dans un manteau, et il prend grand soin de se cacher.

ANGÉLIQUE.

Voyez ce que c'est, Lisette.

SCÈNE XVIII.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN.

LA COMTESSE.

C'est quelque aventure d'été, ma mignonne.

ANGÉLIQUE.

Je le voudrois, nous nous en réjouirions, et cela tireroit peut-être Cidalise de sa mauvaise humeur.

CIDALISE.

Ne m'en fais point la guerre, elle ne durera pas, je t'en réponds, et j'aurai bientôt pris mon parti.

SCÈNE XIX.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, DES SOUPIRS, M. PATIN.

DES SOUPIRS.

MADAME, voilà les deux copies que vous m'avez demandées.

M. PATIN.

Ah! ah! et voilà monsieur des Soupirs. Il sera des nôtres, madame, ne le voulez-vous pas bien?

ANGÉLIQUE.

De tout mon cœur; dans un repas, rien ne me fait tant de plaisir que la musique.

M. PATIN.

Nous en aurons, madame, et de la meilleure.

DES SOUPIRS.

J'ai fait un air sur les paroles que vous m'avez envoyées, monsieur.

M. PATIN.

Eh bien! est-il joli? est-il joli?

DES SOUPIRS.

Vous en allez juger si vous voulez, et madame, peut-être, voudra bien l'entendre.

ANGÉLIQUE.

Volontiers. Aussi bien ces dames sont rêveuses: la conversation languit; une chanson leur fera plaisir.

DES SOUPIRS.

« Vous qui faites tous vos plaisirs
« De régner dans le cœur des belles,
« Il faut, pour vous faire aimer d'elles,
« Autres choses que des soupirs.
« Sans cadeaux et sans promenades,
« L'amour les tient peu sous ses lois;
« Et sans Crenet et la Guerbois,
« Ce dieu n'a que des plaisirs fades. »

M. PATIN.

Hé bien! mesdames, cette chanson est de bon sens, qu'en dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Elle est fort de mode, je vous assure.

LA COMTESSE.

Et elle donne de l'appétit, même.

CIDALISE.

Oui, Crenet et la Guerbois; cela est de bon goût.

SCÈNE XX.

ANGÉLIQUE, CIDALISE, LA COMTESSE, DES SOUPIRS, M. PATIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, Lisette!.... Oh! parlez haut; je ne hais rien tant que le mystère.

LISETTE.

Eh bien! madame, c'est Clitandre qui arrive de l'armée incognito.

LA COMTESSE.

Clitandre, dit-elle?

ANGÉLIQUE.

Vous l'aviez deviné, madame; c'est une aventure d'été. Je vous disois bien qu'il n'étoit pas tout-à-fait parti.

CIDALISE.

En vérité, c'est pousser l'impudence un peu trop loin, et pour moi, je ne le veux point voir.

LA COMTESSE.

Oh! si c'est lui, je veux l'attendre, moi, pour le dévisager.

LISETTE.

Que vous a-t-il donc fait, madame?

M. PATIN.

Quel est cet incident, je vous prie?

ANGÉLIQUE.

Vous l'allez savoir. Lui avez-vous dit qu'il y avoit compagnie?

LISETTE.

Non, madame.

ANGÉLIQUE.

A la bonne heure. Entrez tous dans ma chambre, et n'en sortez que bien à propos. Faites-le monter, Lisette, et ne l'avertissez de rien.

CIDALISE.

Mais quel est ton dessein ?

LA COMTESSE.

Je ne sais ce que vous voulez faire ; mais, si c'est Clitandre, je ne prétends pas qu'il m'échappe.

ANGÉLIQUE.

Vous serez contente ; faites seulement ce que je vous dis. Passez vite, monsieur des Soupirs.

M. PATIN.

Faut-il me cacher aussi, moi, madame? je suis de taille difficile à cacher.

ANGÉLIQUE.

Entrez, monsieur Patin, vous aurez votre part de la comédie. Ah, fourbe, fourbe! tu m'as trompée, tu te livres bien heureusement à la vengeance que j'en veux prendre.

SCÈNE XXI.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quoi, Clitandre, c'est vous! quitter l'armée pour me venir voir? cet empressement me devroit faire plaisir ; mais je n'aime pas qu'aux dépens de

votre gloire, vous me donniez des marques de votre tendresse.

CLITANDRE.

Il m'étoit impossible de vivre plus long-temps sans vous voir : un mois entier éloigné de vous! Si vous saviez avec quelle impatience l'amour m'a fait voler ici.... Que vous dirai-je, madame? il sembloit qu'il m'eût prêté ses ailes, et j'ai fait une diligence incroyable.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Il n'est pas permis de mentir si effrontément.

CLITANDRE.

Que dites-vous, madame?

ANGÉLIQUE.

Serez-vous long-temps à Paris?

CLITANDRE.

Je n'y puis demeurer plus de quatre jours.

ANGÉLIQUE.

Quatre jours? faire tant de chemin pour être si peu avec vos amis?

CLITANDRE.

Que ne ferois-je pas, madame, pour être un instant avec vous?

ANGÉLIQUE.

Que n'y faites-vous donc un plus long séjour? Regardez-moi, Clitandre, ne mérité-je pas bien ma quinzaine comme une autre?

CLITANDRE.

Que me dites-vous là, madame?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes un adroit fripon, Clitandre, puisque vous m'avez trompée.

CLITANDRE.

Madame?

ANGÉLIQUE.

Je vous le pardonne. Allez, à cela près, vous êtes un fort joli homme, et je veux bien encore être de vos amies : mais toutes les femmes ne sont pas bonnes comme moi, et je suis fâchée pour vous que le hasard fasse rencontrer chez moi Cidalise.

CLITANDRE.

Cidalise, madame?

ANGÉLIQUE.

Dites-lui qu'elle vienne, Lisette, et que Clitandre brûle d'impatience de la voir.

CLITANDRE.

Moi, madame!

LISETTE, *à part.*

Je commence à démêler l'aventure.

ANGÉLIQUE.

Quoiqu'il n'y ait que quinze jours que vous l'avez quittée, elle ne sera point surprise de votre retour, et en quinze jours on fait bien des choses.

CLITANDRE.

Me voilà pris comme un fat, et sans un peu d'effronterie, j'aurai peine à sortir d'intrigue.

ANGÉLIQUE.

Il ne faut point perdre contenance : quand on a de l'esprit, on se tire aisément d'un mauvais pas.

CLITANDRE.

Ma foi, madame, puisque vous êtes si bonne, je vous avouerai tout ingénument; mais pardonnez-moi cette bagatelle, ou ne m'empêchez pas du moins de me justifier auprès de Cidalise.

ANGÉLIQUE.

Moi, vous en empêcher? Je veux vous aider à la tromper, au contraire.

CLITANDRE.

Êtes-vous de bonne foi, madame, et ne me trahirez-vous point?

ANGÉLIQUE.

Vous connoîtrez ma sincérité. La voici.

SCÈNE XXII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LISETTE.

CLITANDRE.

L'AMOUR est un bon guide, madame; je vous aurois cherchée vainement chez vous, et c'est lui qui m'a fait entendre que je vous trouverois ici.

CIDALISE.

Vous n'y seriez pas venu, si l'amour vous avoit donné de bons avis.

CLITANDRE.

Qu'auroit-il pu me dire, madame, qui m'eût fait craindre de vous voir? Parlez, vous a-t-on prévenue contre moi, et quinze jours d'absence me feront-ils vous retrouver infidèle?

CIDALISE, *à part.*

Le scélérat! *(haut.)* Qu'avez-vous fait, monsieur, depuis que vous m'avez quittée?

CLITANDRE.

Moi! madame, j'ai joint l'armée; j'ai vu l'ennemi, je me suis fait voir à nos généraux, j'ai fait le coup de pistolet, pris quelques officiers prisonniers; l'amour m'a rappelé vers vous, je suis revenu sans réflexion.

ANGÉLIQUE.

On ne peut pas rendre un compte plus juste, et tu dois être satisfaite.

CIDALISE.

Oh! je n'y puis plus tenir, en vérité, et j'ai trop d'horreur pour l'imposture.

CLITANDRE.

Madame....

CIDALISE.

C'en est fait, Clitandre, rompons sans bruit et sans éclaircissement. Je vous connois trop pour vous aimer encore, et je vous estime trop peu pour avoir du ressentiment contre vous.

CLITANDRE.

Madame?

ANGÉLIQUE.

Elle s'explique net; et pour elle comme pour moi, vous aurez de la peine à vous faire croire innocent.

CLITANDRE.

Lisette?

LISETTE.

Monsieur?

CLITANDRE.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

LISETTE.

Je n'en suis pas trop informée; mais autant que j'en puis juger, on a fait entendre à ces dames que depuis votre dernier départ vous avez toujours été en garnison dans le château de Martin-Sec.

CLITANDRE.

Dans le château de Martin-Sec! et qui peut avoir fait ces contes?

SCÈNE XXIII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

C'est moi, monstre, qui les ai faits. Oseras-tu me démentir?

LISETTE.

Allons, ferme, monsieur, il faut sauter le fossé.

CLITANDRE.

Madame?

LA COMTESSE.

Réponds, réponds, réponds donc.

CLITANDRE.

Moi, madame, je n'ai rien à répondre: que voulez-vous que je vous dise? le respect me ferme la bouche, et je m'en vais prendre la poste.

LA COMTESSE.

Non, traître; et puisque tu n'es pas parti, tu ne partiras point, sur mon honneur.

SCÈNE XXIV.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, DES SOUPIRS, LISETTE.

M. PATIN.

Eh! bonjour, monsieur, serviteur.

CLITANDRE.

Ah! monsieur Patin, votre valet.

M. PATIN.

Eh bien! vous revenez de l'armée, quelle nouvelle?

CLITANDRE.

Tout le monde revient, et les bourgeois n'ont qu'à déguerpir, monsieur Patin.

DES SOUPIRS.

Avez-vous bien tué des Allemands, monsieur?

CLITANDRE.

Mon pauvre monsieur des Soupirs, pour tout exploit, j'ai fait donner les étrivières à un maître à chanter qui faisoit le mauvais plaisant.

DES SOUPIRS.

Il avoit tort.

CIDALISE.

Il est brutal et n'aime pas qu'on le plaisante.

ANGÉLIQUE.

Il a raison.

CLITANDRE.

Vous êtes bonne, madame, et je connois votre sincérité; je la reconnoîtrai, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Oh! ne prenez point votre sérieux. De quoi vous plaignez-vous? vous nous avez jouées les premières, demeurons bons amis, et ne parlons plus du passé.

LA COMTESSE.

Comment, madame, ne parlons plus du passé?

ANGÉLIQUE.

Ne vous emportez pas, madame, on vous le cède; et il vous demeurera pour l'équipage.

SCÈNE XXV.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CIDALISE, LA COMTESSE, M. PATIN, DES SOUPIRS, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

MADAME, on a servi.

ANGÉLIQUE.

Allons nous mettre à table, nos différends s'y termineront mieux qu'ici, et nous irons tous ensemble souper ce soir chez monsieur Patin.

CLITANDRE.

Sans rancune, madame.

ANGÉLIQUE.

Donnez la main à la comtesse, vous avez intérêt de la ménager.

LA COMTESSE.

Moi? je ne lui pardonnerai qu'à condition qu'il ne partira point.

CIDALISE.

On prendra soin de le retenir, madame.

LISETTE.

Ma foi, vivent les femmes de bon esprit! toutes les saisons leur sont égales, rien ne les chagrine, et jusqu'aux moindres bagatelles, tout leur fait plaisir.

FIN DE L'ÉTÉ DES COQUETTES.

LES BOURGEOISES
A LA MODE,

COMÉDIE,

PAR DANÇOURT,

Représentée, pour la première fois, le 15 novembre 1692.

PERSONNAGES.

MONSIEUR SIMON, notaire.
ANGÉLIQUE, femme de M. Simon.
MONSIEUR GRIFFARD, commissaire.
ARAMINTE, femme de M. Griffard.
MARIANE, fille de M. Simon.
LISETTE, fille de chambre d'Angélique.
MADAME AMELIN, marchande.
LE CHEVALIER, amoureux de Mariane.
FRONTIN, intrigant.
MONSIEUR JOSSE, orfèvre.
JASMIN, laquais d'Angélique.

La scène est à Paris, dans le logis de M. Simon.

LES BOURGEOISES
A LA MODE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Eh bien! Frontin, as-tu donné mon billet à Lisette?

FRONTIN.

J'arrive comme vous, je n'ai encore vu personne; mais j'ai appris en ville une très-fâcheuse nouvelle.

LE CHEVALIER.

Quelle nouvelle? de quoi s'agit-il?

FRONTIN.

Il faut quitter ce pays-ci.

LE CHEVALIER.

Et la raison?

FRONTIN.

Il s'y forme un orage épouvantable.

LE CHEVALIER.

Comment?

FRONTIN.

On a fait de mauvais rapports à la justice.

LE CHEVALIER.

A la justice? que veux-tu dire?

FRONTIN.

Ce jeune homme à qui vous gagnâtes l'autre jour ces deux mille écus qu'il venoit de toucher pour faire cette compagnie de cavalerie....

LE CHEVALIER.

Eh bien?

FRONTIN.

Il est fâché de les avoir perdus.

LE CHEVALIER.

Tu me dis là une belle nouvelle! Eh! qui en doute?

FRONTIN.

Ce n'est pas tout, il a eu l'indiscrétion de s'en plaindre.

LE CHEVALIER.

Tant pis pour lui.

FRONTIN.

Tant pis pour vous, car on informe.

LE CHEVALIER.

Que cela ne t'embarrasse point, je me tirerai bien d'affaire.

FRONTIN.

Écoutez, vous menez une vie diablement libertine, franchement.

LE CHEVALIER.

Cela commence à me fatiguer, je te l'avoue.

FRONTIN.

Nous sommes furieusement décriés dans Paris.

LE CHEVALIER.

Si le dessein que j'ai peut réussir, je réparerai cela quelque jour.

FRONTIN.

Il n'y a presque plus que cette maison où vous ne soyez pas tout-à-fait connu.

LE CHEVALIER.

Il faut tâcher d'en profiter.

FRONTIN.

C'est bien dit, attrapons encore ces gens-ci, et faisons grâce au reste de la nature.

LE CHEVALIER.

La petite fille de monsieur le notaire, chez qui nous sommes, l'aimable et jeune Mariane, est un des meilleurs partis qu'il y ait à Paris.

FRONTIN.

Et sa belle-mère, madame la notaire, une des plus grandes dépensières qu'il y ait au monde; il ne lui manque que de l'argent.

LE CHEVALIER.

C'est une femme de fort bon sens, qui aime les plaisirs, le jeu, la compagnie; et depuis deux jours je me suis avisé de lui persuader de donner à jouer chez elle, pour avoir occasion d'y venir plus souvent, et pouvoir entretenir Mariane de la tendresse que j'ai pour elle.

FRONTIN.

Cela est fort bien imaginé; mais monsieur le notaire, que dira-t-il à cela?

LE CHEVALIER.

Lui? c'est un bon homme qui n'a presque pas le sens commun.

FRONTIN.

Cependant il n'a pas le goût mauvais; il est amoureux d'Araminte, comme vous savez.

LE CHEVALIER.

De la femme du commissaire?

FRONTIN.

Justement. C'est moi qui suis le confident de cette affaire.

LE CHEVALIER.

Ne le voilà pas mal adressé; Araminte et sa femme sont intimes amies.

FRONTIN.

Cela ne gâtera rien: au contraire, si elles ont de l'esprit, elles profiteront de l'aventure; et pour vous, si vous en usez bien avec moi, car enfin nous nous connoissons, comme vous savez; il faut être bon prince, nous tâcherons de vous faire épouser Mariane. Voici déja votre billet que je vais donner à Lisette. Allez cependant songer à faire taire le petit homme aux deux mille écus. Dans l'affaire où vous allez vous embarquer, une aventure d'éclat ne vaudroit pas le diable.

SCÈNE II.

FRONTIN, *seul.*

L'HEUREUSE chose que d'être né avec de l'esprit! Oh! pour cela, monsieur le chevalier est un des premiers hommes qu'il y ait au monde. Le jeu, les femmes, tout ce qui sert à ruiner les autres, est ce qui lui fait faire figure, et tout son revenu n'est qu'en fonds d'esprit. Patience, je ne dis mot; mais ma foi, s'il ne fait pas ma fortune avec la sienne, je gâterai bien ses affaires.

SCÈNE III.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

AH! ah! c'est toi, bonjour, Frontin.

FRONTIN.

Bonjour, Lisette. Ta maîtresse est-elle habillée?

LISETTE.

Oui, mais c'est une grande merveille, et nous n'avons pas coutume d'être si diligentes.

FRONTIN.

Et sais-tu bien qu'il est près de midi?

LISETTE.

Cela ne fait rien. Comme nous ne nous couchons que le matin, nous ne nous levons que le soir ordinairement.

FRONTIN.

Et vous vous promenez toute la nuit?

LISETTE.

Oh! cela va bien changer : monsieur le chevalier a conseillé à madame d'établir ici, avec Araminte, de petites parties de plaisir et de jeu. Nous ne sortirons plus si souvent, et dans le fond, il y a quelque raison. Il vaut mieux recevoir chez soi compagnie, que de l'aller chercher en ville.

FRONTIN.

Et le mari sait-il quelque chose de ce dessein?

LISETTE.

Non, pas encore : mais, quand cela sera, ne le verra-t-il pas bien sans qu'on le lui dise? c'est un homme qui n'est pas tout-à-fait le maître, comme tu sais.

FRONTIN.

Bon, pour faire la femme de qualité, on dit que ta maîtresse le fait quelquefois passer pour son homme d'affaires.

LISETTE.

Le grand malheur! Est-ce ici la seule maison de ta connoissance où les maris ne sont que les premiers domestiques de leurs femmes?

FRONTIN.

Il y a mille bourgeois dans ce goût-là.

LISETTE.

Il n'est rien tel que de mettre les gens sur un bon pied.

FRONTIN.

Oh, diable! pour bien dresser un mari, tu es la première fille du monde.

LISETTE.

Venons au fait. Qu'est-ce qui t'amène ici?

FRONTIN.

Bien des choses. J'y viens de la part d'Araminte, de celle de monsieur le chevalier, et de la mienne.

LISETTE.

Comment, de la tienne?

FRONTIN.

Oui, mon enfant, j'ai une impatience terrible de devenir ton premier domestique.

LISETTE.

Rien ne presse encore. Veux-tu parler à madame?

FRONTIN.

Oui, vraiment; comme laquais d'Araminte, j'ai un billet à lui rendre.

LISETTE.

Eh bien! viens, tu n'as qu'à me suivre.

FRONTIN.

Et attends, attends. Comme valet de chambre de monsieur le chevalier, j'ai des affaires sérieuses à te communiquer.

LISETTE.

Comment donc, tu te mêles de bien des métiers, à ce qu'il me semble?

FRONTIN.

Il est vrai, je suis le garçon de France le plus

employé : valet de chambre de l'un, laquais de l'autre, grison de celle-ci, espion de celle-là; je fais tout avec une discrétion admirable. Dans la plupart des aventures dont je me mêle, je suis presque toujours pour et contre : je conduis quelquefois les affaires de la femme et celles du mari tout ensemble. Je sais toujours tout, et ne dis jamais rien; et je ne cherche qu'à faire plaisir à tout le monde.

LISETTE.

Voilà un fort joli caractère. Mais, dis vite, qu'as-tu à me faire savoir de la part du chevalier?

FRONTIN.

Qu'il est amoureux de Mariane.

LISETTE.

De Mariane?

FRONTIN.

Oui, d'elle-même; et il m'a chargé de te la demander en mariage.

LISETTE.

En mariage, à moi?

FRONTIN.

Est-ce que tu ne sais pas que pour épouser des filles de bourgeois, ce n'est point aux pères que des jeunes gens de condition s'adressent à présent?

LISETTE.

Non?

FRONTIN.

Non, vraiment; cela étoit bon autrefois : mais aujourd'hui, les manières sont bien différentes; on

prend seulement l'aveu de la petite fille, on tâche d'avoir l'agrément de la fille de chambre, et quand on ne peut plus cacher la chose, on en informe la famille.

LISETTE.

Cela est de fort bon sens. Monsieur le chevalier a-t-il expliqué son amour?

FRONTIN.

Ses yeux ont tâché de se faire entendre.

LISETTE.

Eh bien?

FRONTIN.

Ceux de Mariane n'ont rien compris : mais pour rendre la chose plus intelligible, voilà un petit billet que tu es priée de lui faire lire.

LISETTE.

Très volontiers.

FRONTIN.

Nous en aurons bientôt réponse?

LISETTE.

C'est ce que je ne sais point; Mariane n'est pas souvent avec sa belle-mère : monsieur le notaire, qui est bourgeois depuis les pieds jusqu'à la tête, ne veut pas que sa fille prenne les manières de sa femme; et nous n'avons point avec elle tout le commerce qu'elle voudroit bien avoir avec nous.

FRONTIN.

Voici ta maîtresse.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, FRONTIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Il n'est encore venu personne? Ah! te voilà; que veux-tu, Frontin?

FRONTIN.

Vous rendre un billet d'Araminte, madame. (*à Lisette.*) Songe à celui de monsieur le chevalier.

LISETTE.

Ne te mets pas en peine.

ANGÉLIQUE, *après avoir lu.*

Voilà qui est bien. Puisqu'elle doit venir, il n'y a point de réponse; je la lui ferai moi-même.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Lisette?

LISETTE.

Madame?

ANGÉLIQUE.

Mon mari est amoureux d'Araminte.

LISETTE.

Lui, madame! seroit-il possible?

ANGÉLIQUE.

Elle me l'écrit.

LISETTE.

Et vous n'êtes pas plus intriguée?

ANGÉLIQUE.

Intriguée! par quelle raison? Cette femme est de mes amies, et tu sais que je ne suis pas jalouse.

LISETTE.

Vous avez raison, la jalousie est une passion bourgeoise qu'on ne connoît presque plus chez les personnes de qualité.

ANGÉLIQUE.

Fi, cela ne mérite pas seulement que l'on y fasse attention : parlons d'autre chose. Sais-tu bien que je commence à me repentir de m'être laissé persuader de donner à jouer chez moi?

LISETTE.

Et comment donc? quoi! vous ne savez jamais ce que vous voulez. Mort de ma vie! vous êtes bien plus femme qu'une autre.

ANGÉLIQUE.

Oh! ne me querelle donc point, je te prie; tu me mettrois de mauvaise humeur.

LISETTE.

Eh! comment ne vous pas quereller? il ne tient qu'à vous d'être parfaitement heureuse; belle, jeune, bien faite, spirituelle : vous êtes aimée de tous ceux qui vous voient, et vous avez le bonheur de n'aimer personne que votre mari, que vous n'aimez guères; vous êtes sans aucune passion dominante, que celle de vos plaisirs; vous avez en moi une fille dévouée à tous vos sentiments, quelque

déraisonnables qu'ils puissent être, et vous ne cherchez qu'à troubler la tranquillité de votre vie par des inégalités perpétuelles?

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu que je te dise? je suis dans des situations qui ne me plaisent point du tout.

LISETTE.

De quoi vous plaignez-vous?

ANGÉLIQUE.

De quoi je me plains? N'est-ce pas une chose horrible que je ne sois que la femme d'un notaire?

LISETTE.

Oui, et d'un notaire qui s'appelle monsieur Simon, encore; cela est chagrinant, je vous l'avoue, et vous n'avez ni l'air ni les manières d'une madame Simon.

ANGÉLIQUE.

N'est-il pas vrai que j'étois née pour être tout au moins marquise, Lisette?

LISETTE.

Assurément. Mais aussi, madame, ne faites-vous pas comme si vous l'étiez?

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment, ma pauvre Lisette, je n'ose médire de personne; je ne puis risquer la moindre petite querelle avec des femmes qui me déplaisent; je suis privée du plaisir de me moquer de mille ridicules; enfin, Lisette, quand on a de l'esprit, il est bien fâcheux, faute de rang et de naissance, de ne pouvoir le mettre dans tout son jour.

LISETTE.

Eh! pourquoi vous contraindre? qui vous retient? abandonnez-vous toute à votre génie; commencez par donner à jouer, recevez grand monde; il y a mille bourgeoises des plus roturières qui n'ont pas d'autre titre pour faire les femmes de conséquence.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! n'en parlons plus, Lisette; c'en est fait, me voilà déterminée.

LISETTE.

Nous avons déja dans nos intérêts un commismissaire, madame, le mari d'Araminte, et ce n'est pas peu de chose à Paris pour des joueuses de profession, que la faveur d'un commissaire.

ANGÉLIQUE.

Ne comptons point trop là-dessus; le mari d'Araminte est un homme fort extraordinaire et qui n'aime point à faire plaisir à sa femme.

LISETTE.

Il n'importe, je veux vous ménager sa protection, moi; laissez-moi faire. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est que nous ne sommes pas bien en argent comptant

ANGÉLIQUE.

Et que je ne sais quel tour faire à mon mari pour en attraper; l'affaire de mon diamant l'a déja mis dans une colère épouvantable.

LISETTE.

Il commence pourtant à croire que vous l'avez en effet perdu, et il me semble que nous pourrions à présent risquer de le vendre.

ANGÉLIQUE.

Point du tout, il a fait courir des billets chez les orfèvres.

LISETTE.

Eh bien! mettons-le en gage, madame, c'est de l'or en barre.

ANGÉLIQUE.

Je suis trop lasse des usuriers.

LISETTE.

Vous avez pourtant l'air d'en avoir encore longtemps affaire.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

MADAME Amelin, votre marchande de modes....

LISETTE.

C'est de l'argent qu'elle vous demande.

ANGÉLIQUE.

Je n'en ai point à lui donner.

LISETTE.

Comment faire?

ANGÉLIQUE.

Il me prend envie de lui en emprunter, Lisette: elle est fort riche, cette madame Amelin.

LISETTE.

Lui en emprunter! vous n'y songez pas.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non? c'est une commission que je te donne.

LISETTE.

A moi, madame?

ANGÉLIQUE.

A toi-même. Voilà ce diamant, que mon mari croit perdu; tu as de l'esprit.

LISETTE.

J'ai de l'esprit; mais madame Amelin....

ANGÉLIQUE.

Elle aura intérêt de me faire trouver de l'argent pour être payée.

LISETTE.

La voici.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, MADAME AMELIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Eh! bonjour, madame Amelin, il y a mille ans que je ne vous ai vue, et cependant je suis sur vos parties.

MADAME AMELIN.

Oh! madame, ce n'est pas là ce qui m'amène ici.

LISETTE.

Bonjour, madame Amelin.

ANGÉLIQUE.

Combien vous dois-je, madame Amelin?

MADAME AMELIN.

J'ai là vos parties, madame, si vous vouliez bien prendre la peine.....

ANGÉLIQUE.

Volontiers; je n'aime point à devoir. (*Elle lit.*) Premièrement, pour avoir garni l'épaule gauche de madame.... Vous vous moquez, madame Amelin, ce n'est pas là mon mémoire.

MADAME AMELIN.

Je vous demande pardon, madame; c'est celui d'une comtesse dont je ne puis tirer d'argent. Je lui ai, depuis six mois, fourni trois paires de hanches; il n'y a pas moyen que j'en sois payée.

LISETTE.

Ce sont pourtant là des choses qu'on devroit payer comptant, pour ne pas faire crier les marchands.

MADAME AMELIN.

Voilà votre mémoire, madame.

ANGÉLIQUE.

Voyons. Pour l'idée d'une coiffure extraordinaire. Ah! je me reconnois à la coiffure: mais votre mémoire est furieusement long; vous croyez que je lirai tout cela, madame Amelin, je suis trop paresseuse.

MADAME AMELIN.

Voyez seulement le total, madame, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Somme totale, trois cent dix livres.

LISETTE.

Il n'y a que trois cent dix livres? En vérité, madame, il vous en coûte bien peu pour être mieux mise que les autres.

ANGÉLIQUE.

Lisette, allez dire à mon homme d'affaires qu'il vous donne trois cent dix livres; dépêchez; n'entendez-vous pas? trois cent dix livres; cela est-il si difficile à comprendre?

LISETTE.

Non, madame; je comprends fort bien, trois cent dix livres.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! puisque vous comprenez, cela suffit; allez vite.

LISETTE.

Voilà de l'argent bien comptant pour madame Amelin.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, MADAME AMELIN.

ANGÉLIQUE.

Le commerce que vous faites vous donne bien de la peine, madame Amelin.

MADAME AMELIN.

Oui, madame, et l'on ne gagne pas grand'chose, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

La pauvre femme! Vous faites quelquefois des pertes considérables?

MADAME AMELIN.

Il m'est dû plus de dix mille livres, dont je n'aurai jamais dix pistoles.

ANGÉLIQUE.

La pauvre femme! Vous avez beaucoup d'enfants, madame Amelin?

MADAME AMELIN.

Je n'ai qu'un grand garçon, qui me fera mourir de chagrin, je pense.

ANGÉLIQUE.

Comment donc?

MADAME AMELIN.

Je ne sais où il prend de l'argent; mais il est toujours avec de belles dames; il joue avec des grands seigneurs, et il dit à tous ceux qui me connoissent que je ne suis que sa mère nourrice.

ANGÉLIQUE.

En vérité, voilà un mauvais petit caractère.

MADAME AMELIN.

Hélas, madame! c'est comme tout le monde est aujourd'hui : on veut paroître ce qu'on n'est pas, et c'est ce qui perd la jeunesse.

ANGÉLIQUE.

Elle a raison.

MADAME AMELIN.

A cela près, Jannot est bon garçon, et je ne puis m'empêcher de l'aimer.

ANGÉLIQUE.

Elle parle à merveille. Adieu, madame Amelin; une petite affaire m'oblige à vous quitter. Lisette va vous apporter votre argent.

MADAME AMELIN.

Madame, je vous suis bien obligée.

SCÈNE IX.

MADAME AMELIN, *seule.*

Ah, que voilà une brave dame! ne se pas donner seulement la peine de lire les parties! Si toutes les autres étoient comme elle, j'aurois bientôt de quoi faire rouler un bon carrosse.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, MADAME AMELIN.

LE CHEVALIER.

Je ne sais si Lisette aura déja donné à Mariane le billet....

MADAME AMELIN.

Miséricorde! que vois-je?

LE CHEVALIER.

Ah ciel!

MADAME AMELIN.

Je ne me trompe point, c'est Jannot. Eh! mon cher enfant, que viens-tu faire ici?

LE CHEVALIER.

Quelle rencontre!

MADAME AMELIN.

Comme le voilà brave! Tu as beau faire, Jannot, je suis ta mère, et quoique tu sois un méchant enfant, bon sang ne peut mentir, je t'aime toujours. Jannot, mon pauvre Jannot!

LE CHEVALIER.

Il ne me pouvoit arriver une aventure plus cruelle.

MADAME AMELIN.

Qu'il a bonne mine! mais est-il possible que j'aie fait ce garçon-là?

LE CHEVALIER.

Vous perdez toutes mes affaires.

MADAME AMELIN.

Comment? quelles affaires, Jannot?

LE CHEVALIER.

Eh! ne m'appelez point ici de ce nom, je vous conjure.

MADAME AMELIN.

Quoi! qu'est-ce à dire? n'es-tu pas mon enfant? ne voudrois-tu point que je t'appelasse monsieur? Écoute, je sais les contes que tu fais, tu as honte de m'appeler ta mère.

LE CHEVALIER.

Non, je vous aime, je vous respecte; mais, si vous me faites connoître ici, vous ruinez les plus belles espérances du monde.

MADAME AMELIN.

Quelles espérances?

LE CHEVALIER.

Un mariage considérable.... Nous ne sommes point en lieu de nous expliquer.

MADAME AMELIN.

Mon cher enfant!

LE CHEVALIER.

Eh! de grâce....

MADAME AMELIN.

Mais dis-moi donc....

LE CHEVALIER.

J'irai chez vous dans un moment vous informer de toutes choses.

MADAME AMELIN.

Ah! qu'il y aura de gens fâchés dans le quartier, si c'est tout de bon que Jannot fait fortune!

LE CHEVALIER.

Voici quelqu'un, contraignez-vous, et ne me trahissez point, je vous prie.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, MADAME AMELIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Eh! bonjour, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Comment donc? vous êtes seul, monsieur le chevalier?

MADAME AMELIN, *à part.*

Monsieur le chevalier!

LE CHEVALIER.

Ne sachant à qui m'adresser, en t'attendant, j'allois faire connoissance avec madame.

MADAME AMELIN. *(A part.)*

Le joli garçon! il est effronté comme un page.

LE CHEVALIER.

Qui est cette femme, Lisette?

LISETTE.

C'est une espèce de marchande qui fournit des modes à madame.

LE CHEVALIER.

Frontin t'a-t-il donné un billet?

LISETTE.

Oui; mais je n'ai point vu Mariane.

LE CHEVALIER.

Ah, juste ciel!

MADAME AMELIN.

Qu'il entend bien cela!

LISETTE.

Ne voulez-vous pas voir madame?

LE CHEVALIER.

Ma vie et ma fortune sont en tes mains, ma chère Lisette.

LISETTE.

Entrez, entrez, je vous en rendrai bon compte.

MADAME AMELIN.

Comme il les attrape!

LE CHEVALIER.

Adieu, madame.

MADAME AMELIN.

Monsieur, votre très humble servante.

SCÈNE XII.

MADAME AMELIN, LISETTE.

MADAME AMELIN.

Voilà un aimable petit gentilhomme.

LISETTE.

Il vous revient assez, à ce qu'il me semble?

MADAME AMELIN.

J'aime les gens de qualité, c'est mon foible; ils ont toujours de petites manières qui les distinguent, et l'on fait bien son compte avec eux, n'est-il pas vrai?

LISETTE.

Le bon temps est passé, madame Amelin; les gens de qualité n'ont point aujourd'hui d'argent de reste. Voilà madame, par exemple....

MADAME AMELIN.

Eh bien?

LISETTE.

Elle ne vous doit que trois cent dix livres?

MADAME AMELIN.

Eh bien?

LISETTE.

Eh bien! il n'y a pas de fonds pour vous les payer.

MADAME AMELIN.

Qu'est-ce à dire, il n'y a pas de fonds pour trois cent dix livres?

LISETTE.

C'est une malice de notre homme d'affaires, qui n'aime point à donner de l'argent.

MADAME AMELIN.

La vilaine chose qu'un homme d'affaires!

LISETTE.

Vous êtes bien heureuse que ce ne soit pas un intendant, vous attendriez bien davantage.

MADAME AMELIN.

Mais madame joue quelquefois, et quand elle gagne....

LISETTE.

Oh! quand elle gagneroit mille pistoles, elle aimeroit mieux mourir que d'en acquitter la moindre dette; c'est une chose sacrée que l'argent du jeu : diantre, ce sont des fonds pour le plaisir, où l'on ne touche point pour le nécessaire.

MADAME AMELIN.

Comment ferons-nous donc?

LISETTE.

Si vous étiez femme d'accommodement, madame Amelin?

MADAME AMELIN.

Eh bien?

LISETTE.

Madame a besoin de cent louis, elle vous en doit trente, faites-lui prêter six cents écus, elle vous paiera vos trois cent dix livres.

MADAME AMELIN.

L'accommodement est admirable; vous vous moquez de moi, je pense.

LISETTE.

Non, je ne me moque point. Voilà un diamant de trois cents pistoles qu'on vous donneroit pour nantissement. Voyez si le parti vous accommode.

MADAME AMELIN.

Un diamant? ah! c'est autre chose. Et quand lui faut-il cet argent?

LISETTE.

Dans le moment même, si cela se peut.

MADAME AMELIN.

Passez chez moi dans un quart d'heure, et apportez la bague, vous trouverez votre argent tout compté. Adieu, mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Adieu, madame Amelin.

SCÈNE XIII.

LISETTE, *seule.*

Nous aurons donc de l'argent comptant, et nous donnerons à jouer, dieu merci. Tout se dispose à merveilles pour ma petite fortune : la passion du chevalier, l'humeur de ma maîtresse, qui ne songe

qu'à ruiner son mari ; elle achète cher, vend à bon marché, met tout en gage : je suis son intendante. Voilà comme les maîtresses deviennent soubrettes, et comme les soubrettes deviennent quelquefois maîtresses à leur tour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER.

ANGÉLIQUE.

Mais quelle distraction, chevalier? vous paroissez embarrassé, vous me répondez sans faire attention à ce que vous dites.

LE CHEVALIER.

Je songe à la passion de monsieur votre mari pour Araminte, madame.

ANGÉLIQUE.

S'il étoit un peu moins vilain, et qu'Araminte eût l'esprit....

LE CHEVALIER.

Pour l'esprit d'Araminte, j'ose quasi vous en répondre; et malgré l'avarice de votre époux, si vous n'étiez un peu trop intéressée dans les dépenses qu'il pourroit faire....

ANGÉLIQUE.

Intéressée dans ses dépenses, moi? qu'on le ruine, chevalier, pourvu que j'en profite; je n'y prendrai d'autre intérêt que celui de partager ses dépouilles.

LE CHEVALIER.

En vérité, madame, vous êtes une femme de bon esprit.

ANGÉLIQUE.

Cela nous mettroit en fonds pour l'établissement de ce que nous voulons faire.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison.

ANGÉLIQUE.

Que vous veut Frontin?

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

As-tu quelque chose à me dire?

FRONTIN.

L'affaire des deux mille écus va mal, monsieur, on décrète.

ANGÉLIQUE.

Que dit-il?

LE CHEVALIER.

Je ne sais, madame. Veux-tu parler haut?

FRONTIN.

Monsieur....

LE CHEVALIER.

Eh bien! monsieur.

FRONTIN.

Je vous dis, monsieur, que....

LE CHEVALIER.

L'impertinent. Quelqu'un m'attend au logis, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Oui, monsieur, justement; deux marquises, une comtesse, un partisan, trois abbés, autant de fainéants, ce commis de la douane, et ce petit épicier sont au logis qui vous attendent.

LE CHEVALIER.

Ce maraud-là fait toujours mystere de rien. Ce sont des gens qui me persécutent, madame, pour savoir quand on commencera à jouer chez vous.

ANGÉLIQUE.

Allez vite leur dire que nous ouvrirons demain sans faute, chevalier.

LE CHEVALIER.

Mais, madame....

ANGÉLIQUE.

Ne faites point façon de me laisser seule, je ne serai pas long-temps sans compagnie.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, JASMIN.

ANGÉLIQUE.

Holà, Jasmin.

JASMIN.

Que vous plait-il, madame?

ANGÉLIQUE.

Qu'on dise à Mariane de descendre.

JASMIN.

Son maître de clavecin est avec elle.

ANGÉLIQUE.

Lisette ne revient point de chez madame Amelin. Cette folle d'Araminte me fait attendre. La fatigante chose que le moindre moment d'inquiétude!

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ah! te voilà; tu as bien tardé?

LISETTE.

C'est l'impatience d'avoir de l'argent qui vous a fait trouver le temps si long.

ANGÉLIQUE.

M'en apportes-tu?

LISETTE.

Madame Amelin a pris ses trois cent dix livres: voilà ce qui vous reste de six cents écus.

ANGÉLIQUE.

Prenons bien garde que mon mari ne soupçonne rien de tout ceci, Lisette.

LISETTE.

Que vous êtes bonne, madame!

ANGÉLIQUE.

Je lui épargne ces sortes de petits chagrins autant qu'il m'est possible.

LISETTE.

Et cependant il se plaint encore.

ANGÉLIQUE.

Tous les hommes en sont logés là, ce sont des animaux grondants que les maris.

LISETTE.

Que vous les définissez bien?

ANGÉLIQUE.

Je les connois; le mien me divertit quelquefois avec son humeur bourrue, et je voudrois qu'il lui prît envie de quereller aujourd'hui pour me désennuyer.

LISETTE.

C'est un plaisir qu'il est facile de vous faire avoir, et je me charge de cela, moi.

ANGÉLIQUE.

Des coiffes, Lisette, une écharpe.

LISETTE.

Où allez-vous donc?

ANGÉLIQUE.

Je vais dépenser de l'argent, puisque j'en ai. J'ai besoin de mille choses, des tables, des cornets, des dés et des cartes. Il faut de tout cela dans une maison où l'on veut recevoir compagnie.

LISETTE.

Nous allons donc bien nous réjouir.

ANGÉLIQUE.

Le mieux du monde. J'attends Araminte; je veux qu'elle m'aide à faire toutes mes emplettes.

LISETTE.

Vous n'attendrez pas long-temps, la voici.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ARAMINTE.

Eh! bonjour, mon aimable petite.

ANGÉLIQUE.

Ma chère bonne, comment te portes-tu?

ARAMINTE.

Comme une femme qui n'a pas dormi depuis vingt-quatre heures.

LISETTE.

Vous voilà pourtant bien éveillée.

ANGÉLIQUE.

Qui a donc troublé ton repos?

ARAMINTE.

Ne t'alarme point, ce n'est pas ton mari; je ne l'aime pas, au moins.

ANGÉLIQUE.

Tu as fait une belle conquête, et je t'en félicite.

ARAMINTE.

Il ne tient qu'à moi de le ruiner; tout son bien est à mon service.

LISETTE.

Eh, mort de ma vie! prenez toujours à bon compte; il n'y a point de mal à ruiner un mari, quand sa femme partage les revenant-bons de l'aventure.

ARAMINTE.

Qu'il ne sache pas que vous êtes mes confidentes, je vous prie.

ANGÉLIQUE.

Je n'abuserai pas de ton secret. A quoi as-tu passé la nuit?

ARAMINTE.

A chercher dans ma tête tous les moyens imaginables de faire enrager mon mari.

LISETTE.

Voilà un amusement fort agréable.

ANGÉLIQUE.

Ah! ces idées t'ont fait plaisir; je ne m'étonne plus de te voir un si bon visage.

ARAMINTE.

C'est un homme qui perd l'esprit, et qui me le fait perdre. Il veut et ne veut plus dans le moment même : tantôt complaisant jusqu'à l'excès, puis aussitôt brutal à la fureur : quelquefois content d'une chose qui lui déplaît un quart d'heure après. Il querelle toujours sans sujet, et pour vivre en repos avec lui, on ne sait jamais quel parti prendre.

ANGÉLIQUE.

Voilà des inégalités impardonnables.

ARAMINTE.

Il faut que vous m'aidiez à le rendre raisonnable, et à me venger de ses caprices.

LISETTE.

Que ce soit donc en tout bien et en tout honneur. Pour mettre un mari à la raison, on s'en

écarte quelquefois; et ces biais-là ne valent jamais rien, quoiqu'ils soient les plus à la mode.

ARAMINTE.

Pour moi, je ne saurois mieux faire enrager mon bourru, qu'en lui attrapant de l'argent.

LISETTE.

En ce cas, nous sommes de la partie. Un mari fâcheux et avare est un ennemi public, contre qui toutes les femmes ont intérêt de se déclarer. Çà, voyons, comment faut-il s'y prendre?

ANGÉLIQUE.

Nous le verrons tantôt. Tu as là-bas un carrosse?

ARAMINTE.

Oui vraiment : où veux-tu aller?

ANGÉLIQUE.

Je te le dirai; sortons ensemble.

ARAMINTE.

Que Lisette vienne donc avec nous; tout en roulant, nous parlerons de nos affaires.

LISETTE.

Non pas, s'il vous plaît; j'ai ici les miennes, et vous vous passerez bien de moi.

ANGÉLIQUE.

Tu n'as qu'à me dire tes projets, je te ferai confidence des miens, et nous trouverons moyen de les mettre en œuvre.

LISETTE.

Et je corrigerai le plan, moi, s'il en est besoin!

ARAMINTE.

Adieu, Lisette

SCÈNE VI.

LISETTE, *seule.*

Les aimables petites personnes! elles vont tenir entre elles un petit conseil contre leurs maris; et sans cela, que feroient-elles? Grâce à l'avarice et à la bizarrerie des hommes, c'est aujourd'hui la plus nécessaire occupation qu'aient les femmes. Mais voici Mariane fort à propos : n'ai-je point perdu le billet du chevalier? non. Sachons un peu ce qu'elle a dans l'âme avant que de lui parler de cette affaire.

SCÈNE VII.

LISETTE, MARIANE.

MARIANE.

Que me veut ma belle-mère, Lisette? on m'a dit qu'elle me demande.

LISETTE.

Elle vient de sortir, et apparemment elle ne vous vouloit rien de fort pressé.

MARIANE.

Je venois lui donner le bonjour, et je retourne dans ma chambre.

LISETTE.

Eh! non, non, je vous veux quelque chose, moi, et madame n'avoit rien de si intéressant à vous dire.

MARIANE.

Dépêche-toi donc; tu sais bien que mon père ne veut pas que je te parle, et qu'il dit que tu me gâtes.

LISETTE.

Moi, je vous gâte! Il est bien injuste de vous donner ces mauvaises impressions.

MARIANE.

Oh! ne te fâche point, je ne le crois pas; mais ses remontrances perpétuelles me chagrinent terriblement.

LISETTE.

Et quelles remontrances peut-il faire?

MARIANE.

Je ne sais; comme je ne les mérite point, je ne les écoute pas le plus souvent; et quand il a bien long-temps parlé, il me semble que je n'ai entendu que du bruit.

LISETTE.

Ah! puisque vous prenez si bien les choses, vous n'êtes pas si fort à plaindre.

MARIANE.

Je ne suis pas à plaindre! Est-il agréable, à mon âge, de vivre éternellement dans la solitude? Je n'ai, pour toute compagnie, que des maîtres qui ne m'apprennent que des choses inutiles, la musique, la fable, l'histoire, la géographie; cela n'est-il pas bien divertissant?

LISETTE.

Cela vous donne de l'esprit.

MARIANE.

N'en ai-je pas assez? ma belle-mère ne sait point toutes ces choses, et elle vit heureuse.

LISETTE.

Sa destinée vous fait donc envie?

MARIANE.

Oui, je te l'avoue, et si elle vouloit, au hasard d'être tous les jours grondée de mon père, je lui promettrois de ne la quitter de ma vie.

LISETTE.

Quoi! pas même pour être mariée?

MARIANE.

Oh! c'est autre chose; quand je serai mariée, ne serai-je pas la maîtresse, et ne ferai-je pas comme elle tout ce que je voudrai?

LISETTE.

Selon le mari que vous prendrez.

MARIANE.

Comment, selon? Oh! je veux un bon mari, ou je n'en veux point.

LISETTE.

Mais si votre père vous en veut donner un à sa fantaisie?

MARIANE.

Je ne le prendrai point, s'il n'est à la mienne.

LISETTE.

Fort bien : et votre belle-mère, si elle vous proposoit....

MARIANE.

S'il n'est pas de monsieur le chevalier, je ne le veux point voir, Lisette.

LISETTE.

Eh! voyez-le, il est de lui-même : l'heureuse chose que la sympathie! Eh bien! comment le trouvez-vous, son style?

MARIANE.

Il écrit comme ses yeux parlent, ils m'avoient déja dit tout ce qui est dans sa lettre.

LISETTE.

Mais les vôtres n'ont point fait réponse, et c'est une réponse dont il est question.

MARIANE.

Mais, Lisette....

LISETTE.

Quoi! mais? c'est un mari de ma main, qu'avez-vous à dire? allez vite récrire seulement.

MARIANE.

Sera-t-il de la bienséance....

LISETTE.

Comment, de la bienséance? On vous aime, vous aimez; on vous écrit, vous faites réponse : y a-t-il rien là qui ne soit dans les formes?

MARIANE.

Écrire à un homme!

LISETTE.

Le grand malheur! ah! que de façons pour une petite personne qui devine si juste : ne vous en

fiez-vous pas bien à moi ? je sais les règles comme celui qui les a faites.

MARIANE.

J'entends quelqu'un.

LISETTE.

C'est monsieur le commissaire.

MARIANE.

Le mari d'Araminte ?

LISETTE.

Lui-même. Ne perdez point de temps, allez faire réponse.

SCÈNE VIII.

M. GRIFFARD, LISETTE.

M. GRIFFARD.

Bon jour, ma chère enfant.

LISETTE.

Monsieur, je suis votre très-humble servante.

M. GRIFFARD.

Ta belle maîtresse est-elle visible ? et monsieur le notaire est-il au logis ?

LISETTE.

Il n'y a personne, monsieur, depuis le matin ; monsieur est en ville, et madame vient de sortir avec madame votre épouse.

M. GRIFFARD.

Le hasard m'est bien favorable. Je suis ravi de te trouver seule, Lisette, et j'ai mille choses à te dire.

LISETTE.

Me voilà prête à vous écouter. *(à part.)* Voilà un bourru bien radouci, à ce qu'il me semble.

M. GRIFFARD.

Comment ton maître et ta maîtresse vivent-ils ensemble, dis?

LISETTE.

Comme un mari et une femme. Ils sont toujours fâchés, se querellent souvent, se raccommodent peu, boudent sans cesse, se plaignent fort l'un de l'autre, et peut-être ont tous deux raison. C'est tout comme chez vous enfin, et n'est-ce pas tout de même?

M. GRIFFARD.

Mais quel parti prends-tu dans leurs différends, toi?

LISETTE.

Quel parti, moi? je suis pour madame; et, si vous voulez que je vous parle net, je ne crois pas qu'un mari puisse avoir raison.

M. GRIFFARD.

J'en conviens, il y a des gens insupportables.

LISETTE.

De petits bourrus éternels, par exemple.

M. GRIFFARD.

Il est vrai.

LISETTE.

Qui ne sont faits que pour damner le genre humain.

M. GRIFFARD.

Et pour se tourmenter eux-mêmes.

LISETTE.

Toujours grondants, de mauvaise humeur.

M. GRIFFARD.

C'est une chose horrible.

LISETTE.

Si j'avois un mari comme cela, je lui ferois voir bien du pays, sur ma parole.

M. GRIFFARD.

Que ne donnes-tu ces conseils à ta maîtresse, Lisette?

LISETTE.

Et si votre femme, qui ne la quitte point, les prenoit pour elle?

M. GRIFFARD.

Tu me crois donc de ces insupportables?

LISETTE.

Eh! vous n'êtes pas le moins capricieux mortel que je connoisse.

M. GRIFFARD.

Si tu savois la cause de mes caprices, tu serois la première à les excuser.

LISETTE.

Cela se pourroit, je suis fort humaine, et je voudrois de tout mon cœur que vous eussiez raison.

M. GRIFFARD.

Non, tu n'es pas de mes amies.

LISETTE.

Où ce petit reproche nous mènera-t-il ?

M. GRIFFARD.

Tu as du pouvoir sur l'esprit de ta maîtresse.

LISETTE.

Je ne vous entends point.

M. GRIFFARD.

J'entre comme elle dans tous les chagrins qu'on lui donne.

LISETTE.

Cela est obscur.

M. GRIFFARD.

Et si elle savoit combien je m'y intéresse, elle seroit sensible à ceux qu'elle me cause.

LISETTE.

C'est de l'hébreu, je n'y comprends rien.

M. GRIFFARD.

Si tu voulois l'en instruire, Lisette, je ne serois point ingrat d'un si bon office.

LISETTE.

Vous vous rendez un peu plus intelligible.

M. GRIFFARD.

J'en mourrois quitte, sur ma parole.

LISETTE.

On meurt subitement quelquefois.

M. GRIFFARD.

De peur d'accident, voilà ma bourse que je te prie de garder pour l'amour de moi.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus clair que ce que vous me dites; un commissaire qui donne sa bourse est terriblement amoureux.

M. GRIFFARD.

Me promets-tu de parler en ma faveur?

LISETTE.

Je comprends votre affaire à merveilles, vous dis-je; vous n'aimez point votre femme.

M. GRIFFARD.

C'est une folle qui me fait enrager.

LISETTE.

Celle de votre voisin vous plaît davantage.

M. GRIFFARD.

N'est-elle pas la plus charmante personne du monde?

LISETTE.

Assurément, c'est grand dommage qu'on ne puisse troquer de femmes, qu'il y auroit de troqueurs au monde! mais comme cela n'est pas tout-à-fait permis, prenez garde à vous, monsieur le commissaire.

M. GRIFFARD.

Ah! pour moi, je ne demande que l'estime de ta maîtresse.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus honnête.

M. GRIFFARD.

Qu'elle me regarde comme le meilleur ami qu'elle puisse avoir.

LISETTE.

Il n'y a que de la délicatesse dans cette passion.

M. GRIFFARD.

Qu'elle dispose absolument de mon bien, de ma vie.

LISETTE.

Vous m'attendrissez trop, monsieur.

M. GRIFFARD.

Je sacrifierai toujours tout pour lui plaire.

LISETTE.

Je vais pleurer.

M. GRIFFARD.

Qu'elle sache tout cela, Lisette.

LISETTE.

Elle le saura, je vous en réponds. J'entends son mari : remettez-vous un peu; vous voilà tout hors de vous-même.

M. GRIFFARD.

Je suis trop ému, je ne veux point qu'il me voie; cache-moi dans le cabinet de ta maîtresse.

LISETTE.

Dans son cabinet! vous y étoufferiez d'amour.

M. GRIFFARD.

Mais....

LISETTE.

Mais descendez par ce petit escalier, et allez prendre l'air, vous en avez besoin, sur ma parole. (*Seule.*) Ma foi, l'aventure est trop drôle, et voilà de quoi bien divertir nos faiseuses d'emplettes.

SCÈNE IX.

M. SIMON, LISETTE.

M. SIMON.

Ah! te voilà, coquine; que fait ma femme?

LISETTE.

(*A part.*) Le beau début! (*A M. Simon.*) Elle est sortie.

M. SIMON.

Déja sortie! à l'heure qu'il est, elle n'est pas éveillée le plus souvent.

LISETTE.

Il faut apparemment qu'elle ait aujourd'hui des affaires plus pressantes que de coutume.

M. SIMON.

Des affaires pressantes! Oh! si elle ne change ses manières....

LISETTE.

Et pourquoi les changer, puisqu'elle s'en trouve bien? Elle n'en fera rien, monsieur, je vous assure.

M. SIMON.

Elle s'en trouve bien, mais je n'en suis pas content, moi.

LISETTE.

C'est que vous êtes furieusement difficile; car, enfin, qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans sa conduite?

M. SIMON.

Ce qu'il y a d'extraordinaire?

LISETTE.

Une femme qui ne fait pas le moindre embarras dans votre maison.

M. SIMON.

Elle n'y vient que pour dormir.

LISETTE.

L'entendez-vous jamais quereller?

M. SIMON.

Comment l'entendrois-je? je suis quelquefois quinze jours sans la voir.

LISETTE.

La grande merveille! vous dormez quand elle revient, vous voulez la voir quand elle dort, ou vous êtes sorti quand elle s'éveille; le moyen de vous rencontrer?

M. SIMON.

Et c'est cela dont je me plains; au lieu de prendre le soin de son ménage....

LISETTE.

De son ménage, monsieur! est-ce que vous voudriez qu'elle s'abaissât à ces sortes de bagatelles? et est-ce pour cela que l'on prend aujourd'hui des femmes?

M. SIMON.

Assurément.

LISETTE.

Bon.

M. SIMON.

Comment, bon?

LISETTE.

Eh! fi, monsieur; vous êtes notaire, et vous n savez pas la coutume de Paris?

M. SIMON.

Mais qu'elle demeure au moins dans sa maison, qu'elle y reçoive compagnie, qu'elle voie.... Araminte, par exemple, c'est une femme raisonnable, que celle-là.

LISETTE.

Assurément.

M. SIMON.

Je ne lui demande autre chose que de demeurer chez elle.

LISETTE.

Mais, vraiment, il n'y a rien de plus raisonnable; il faudra bien qu'elle le fasse: allons, tâchez de la persuader.

M. SIMON.

Je n'en viendrai point à bout si je ne querelle.

LISETTE.

Eh bien! il y a long-temps que vous n'avez querellé, à ce qu'il me semble?

M. SIMON.

Depuis l'affaire du diamant....

LISETTE.

Depuis le diamant? il y a un siècle.

M. SIMON.

Aussi je crève, et l'on ne sait pas tout ce que je souffre.

LISETTE.

Oh! querellez, monsieur, querellez, cela vous soulagera; dès qu'elle sera venue, j'aurai soin de vous faire avertir.

M. SIMON.

N'y manque pas, au moins.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine, je veux vous aider aussi à la quereller, moi, et je vous réponds quasi de la réduire.

M. SIMON.

Que je t'aurois d'obligation!

LISETTE.

Allez vous préparer, monsieur, allez. *(Seule.)* Ah! que les pauvres maris sont bien nés pour être dupes! Il va quereller sa femme pour lui faire faire une chose qu'elle souhaite, et dont il aura peut-être plus à enrager que de tout ce qu'elle a jamais pu faire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

Si tu ne crois pas qu'il m'aime tout de bon, ne lui donne pas mon billet, Lisette.

LISETTE.

Laissez-moi faire.

MARIANE.

Qu'il te le rende après l'avoir lu.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine.

MARIANE.

Ne parle de rien à ma belle-mère.

LISETTE.

Non.

MARIANE.

Quand nous nous aimerons davantage, nous lui en ferons confidence.

LISETTE.

C'est fort bien dit.

MARIANE.

Au moins, comme c'est toi qui me fais faire tout ceci, s'il m'en arrivoit quelque chagrin dans la suite, c'est à toi que je m'en prendrois.

LISETTE.

Je me charge de tout.

MARIANE.

Je suis toute jeune, et tu as de l'expérience; c'est à toi à me bien conduire.

LISETTE.

Mort de ma vie, quelle innocente!

MARIANE.

Mais tout de bon, est-il vrai qu'il m'aime, dis, Lisette?

LISETTE.

C'est moi qui vous le dis, et vous en doutez?

MARIANE.

Je voudrois bien qu'il me le dit lui-même.

LISETTE.

On ménagera des moments pour cela.

SCÈNE II.

MARIANE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Votre maître de géographie vous attend, mademoiselle.

MARIANE.

Ah! que je suis lasse de tous ces maîtres-là, Lisette!

LISETTE.

On vous en débarrassera.

MARIANE.

Ne me laisse donc point tromper, c'est tout ce que je te demande.

LISETTE.

Allez vite, voici quelqu'un, il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

SCÈNE III.

LISETTE, MADAME AMELIN.

LISETTE.

Eh comment, c'est madame Amelin! hé! qui vous ramène ici, madame Amelin?

MADAME AMELIN.

Ma pauvre mademoiselle Lisette, je suis furieusement intriguée.

LISETTE.

Qu'y a-t-il donc?

MADAME AMELIN.

Je ne sais ce que j'ai fait du diamant que vous avez tantôt apporté chez moi; me l'avez-vous laissé, ma chère enfant?

LISETTE.

Si je vous l'ai laissé, madame Amelin? La question est admirable, si je vous l'ai laissé?

MADAME AMELIN.

Ne faites point de bruit, ma chère, et n'en parlez point à madame, il se retrouvera : en tout cas il n'y aura que moi qui perdrai; c'est mon coquin de fils qui aura mis la main dessus, sans doute.

LISETTE.

Comment donc votre fils? vous avez des enfants qui se portent au bien comme cela, madame Amelin?

MADAME AMELIN.

Que voulez-vous, c'est un enfant gâté que Jannot, qui fait quelquefois de petites miévretés; et dans le fond, pourvu qu'il le mette à bien, je ne m'en soucie pas.

LISETTE.

Oh! à ce compte vous avez raison, et monsieur Jannot aussi, madame Amelin.

MADAME AMELIN.

Vous ne savez pas tout ce qu'il sait faire; c'est un petit drôle qui en sait bien long.

LISETTE, *à part.*

Je n'avois point encore remarqué que madame Amelin fût folle.

MADAME AMELIN.

Dites-moi un peu seulement; il y a ici une grande fille à marier?

LISETTE.

Oui. Pourquoi demandez-vous cela, madame Amelin?

MADAME AMELIN.

Par conversation seulement, je n'y prends aucun intérêt, je vous assure; mais elle ne sera point mariée que je ne sois de la noce: c'est moi qui vous le dis, qui ne suis que madame Amelin.

LISETTE.

Vous serez de la noce? vous, vous?

MADAME AMELIN.

Moi, moi. Ne parlez point à madame de son diamant, il ne sortira point de la famille. Adieu, mademoiselle Lisette.

SCÈNE IV.

LISETTE, *seule.*

La bonne femme a perdu l'esprit, quel galimatias me vient-elle faire? notre diamant perdu, son fils Jannot, une fille à marier, elle sera de la noce; je crois, dieu me pardonne, qu'elle veut demander Mariane à son père pour ce petit mièvre de Jannot. La vieille folle!

SCÈNE V.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Eh bien! où en sommes-nous? Mariane a-t-elle fait réponse? M. le chevalier est dans une impatience épouvantable.

LISETTE.

Eh! que diantre ne vient-il lui-même?

FRONTIN.

Il est avec des jeunes gens de ses amis, qui veulent l'obliger, malgré qu'il en ait, à remonter une compagnie de cavalerie.

LISETTE.

A remonter une compagnie?

FRONTIN.

Oui, mon enfant, une compagnie que les trois dés et le lansquenet ont démontée. Ces messieurs prétendent que ce soit monsieur le chevalier qui la remonte, il est diablement affairé.

LISETTE.

Il n'y a qu'un moment que Mariane et moi nous étions ici seules, et peut-être n'aura-t-il de long-temps une si belle occasion de l'entretenir.

FRONTIN.

Tant pis pour lui de l'avoir manquée, ce sont ses affaires : parlons des nôtres. Je t'aime furieusement au moins, et si tu voulois....

LISETTE.

Tu prends toujours mal ton temps pour parler d'amour, j'ai à présent bien d'autres choses en tête.

FRONTIN.

Ah, ah! eh quelles affaires importantes te sont survenues depuis que je t'ai quittée?

LISETTE.

Ce sont des affaires où je prévois que j'aurai besoin d'un associé.

FRONTIN.

Parbleu, je suis ton fait; de quoi s'agit-il? Je ne te demande que la préférence.

LISETTE.

Avant toutes choses, dis-moi, te sens-tu de la disposition à ruiner un homme en faveur d'une femme?

FRONTIN.

Ce sont les premiers amusements de ma jeunesse, mon enfant; et à l'heure que je te parle, j'ai deux ou trois affaires en main de cette nature-là.

LISETTE.

Eh bien! va donc vite porter à monsieur le chevalier ce billet de mariage, et reviens ici, je te dirai la chose.

FRONTIN.

Non pas, s'il te plaît, je veux la savoir avant que de te quitter.

LISETTE.

Monsieur le chevalier s'impatientera.

FRONTIN.

J'aime mieux qu'il s'impatiente que moi : dis vite.

LISETTE.

Le mari d'Araminte est amoureux de ma maîtresse.

FRONTIN.

Le mari d'Araminte, monsieur le commissaire?

LISETTE.

Oui, te dis-je.

FRONTIN.

Oh bien! mon enfant, à bon chat bon rat; le mari de ta maîtresse est amoureux d'Araminte.

LISETTE.

Qui t'a déja dit cela?

FRONTIN.

C'est une négociation dont je suis chargé : ne t'ai-je pas dit que je travaillois pour tout le monde? Il y a dix ans que je fais les affaires de monsieur le notaire.

LISETTE.

Ces deux messieurs sont de fort bons sujets, au moins.

FRONTIN.

Assurément, et pour peu que les femmes soient d'intelligence....

LISETTE.

Elles aiment la dépense et n'ont point d'argent; laisse-moi faire. Les voici; elles ne s'attendent pas aux nouvelles que je vais leur dire.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, ARAMINTE, FRONTIN, LISETTE, UN LAQUAIS.

ANGÉLIQUE.

Portez tout cela dans mon cabinet. Ah! te voilà; que fais-tu ici, Frontin?

FRONTIN.

Je n'y suis venu qu'en passant, madame; et quelques petites propositions que m'a faites mademoiselle Lisette, m'ont arrêté pour vous offrir mes petits services.

ARAMINTE.

Comment, quelles propositions?

FRONTIN.

Elle vous dira tout, donnez-vous patience.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il quelque chose de nouveau, Lisette?

LISETTE.

Oui, madame, et de fort particulier même.

ANGÉLIQUE.

Dis-nous donc vite ce que c'est.

LISETTE.

Monsieur le commissaire est amoureux de vous, madame.

ARAMINTE.

Quoi! mon mari, Lisette?

LISETTE.

Oui, votre mari, madame. Il ne faut point que vous fassiez tant la fière, et si vous nous débauchez le nôtre, nous vous rendrons le change à merveille.

ANGÉLIQUE.

Tu plaisantes, peut-être, Lisette?

LISETTE.

Non, madame, je ne plaisante point.

FRONTIN.

Voilà les propositions qu'elle m'a faites, et c'est là-dessus que j'attends vos ordres.

ANGÉLIQUE.

Ma chère!

ARAMINTE.

Ma mignonne!

ANGÉLIQUE.

Il y a de la fatalité dans cette aventure.

ARAMINTE.

Cela est trop plaisant.

LISETTE.

N'est-il pas vrai que cela est fort drôle?

FRONTIN.

Cela deviendra plus divertissant dans la suite.

ANGÉLIQUE.

Mais c'est une gageure, je pense.

FRONTIN.

Elle ne vaudra rien pour les parieurs, si l'on m'en veut croire.

ARAMINTE.

Nous ne pouvions souhaiter une meilleure occasion pour nous venger de l'avarice de ces messieurs-là.

ANGÉLIQUE.

Toutes tes idées de cette nuit ne valent pas ce que le hasard nous présente.

ARAMINTE.

Frontin nous sera nécessaire dans tout ceci, ma mignonne.

FRONTIN.

Il est tout à votre service, madame.

ANGÉLIQUE.

Lisette ne nous sera pas inutile, ma bonne.

LISETTE.

Vous n'avez qu'à me commander.

ARAMINTE.

Pour moi, je te recommande monsieur mon mari; je ne veux pas que tu lui laisses une pistole.

LISETTE.

Je tâcherai de vous obéir.

FRONTIN.

Si vous me donnez les mêmes ordres pour monsieur le notaire, je les exécuterai fort exactement, je vous assure.

ANGÉLIQUE.

Oh! si tu épargnes sa bourse, je ne te pardonnerai de ma vie.

FRONTIN.

Vous n'aurez rien à me reprocher.

LISETTE.

Mais de quelle manière traiterons-nous les choses?

ANGÉLIQUE.

De quelle manière?

FRONTIN.

Oui, madame; brusquerons-nous la bourse de ces messieurs, ou si nous la viderons tout doucement?

ARAMINTE.

Non; brusquer, brusquer, c'est le plus sûr. J'ai urieusement affaire d'argent comptant.

ANGÉLIQUE.

Et moi aussi : le plus tôt vaut le mieux, assurément.

FRONTIN.

C'est mon avis : et le tien, Lisette?

LISETTE.

J'opine du bonnet; il faut les expédier dans la règle des vingt-quatre heures.

FRONTIN.

Pour vous, mesdames, il faudra vous mettre en dépense de quelques petites faveurs, s'il vous plaît.

ARAMINTE.

Des faveurs, Frontin!

FRONTIN.

Oui, madame; mais sans conséquence.

ANGÉLIQUE.

Voilà un article qui m'effarouche.

LISETTE.

Eh! de quoi vous embarrassez-vous? puisque vous êtes toutes deux d'accord, n'êtes-vous pas les parties intéressées?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes une extravagante, Lisette.

LISETTE.

Eh, mort de ma vie! qu'est-ce donc qu'on vous demande de si terrible?

FRONTIN.

Un regard favorable, seulement.

ARAMINTE.

Cela n'est pas fort criminel.

LISETTE.

Quelques paroles obligeantes.

ANGÉLIQUE.

Cela ne coûte pas grand' chose.

FRONTIN.

Un doux sourire fait à propos.

ARAMINTE.

C'est un air qu'on se donne.

LISETTE.

Un petit billet tendre, peut-être?

ANGÉLIQUE.

Nous en serons quittes pour du papier.

FRONTIN.

Se laisser prendre les mains.

LISETTE.

Ce sont des choses qu'on ne peut empêcher.

FRONTIN.

N'en pas témoigner de colère.

LISETTE.

Ce seroit manquer de politesse.

FRONTIN.

Souffrir par aventure....

ANGÉLIQUE.

Oh! demeurons-en là, Frontin, je te prie.

ARAMINTE.

Ils nous mettent là dans un chemin qui mène loin quelquefois, ma mignonne.

FRONTIN.

Comment donc? vous n'y songez pas; les plus sages coquettes ne refusent point aujourd'hui ces

bagatelles à leurs soupirants; et tout le secret ne consiste qu'à les faire payer si cher, qu'il ne reste jamais de quoi finir l'intrigue.

ANGÉLIQUE.

Mais, vraiment, Frontin sait le monde, et il a de l'esprit, ma bonne.

ARAMINTE.

Nous ne hasarderons donc rien de nous remettre à sa conduite?

LISETTE.

Non, assurément.

FRONTIN.

Les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez, et vous en viendrez aux éclaircissements quand il vous plaira.

LISETTE.

Mais n'allez pas vous piquer d'être plus reconnoissante l'une que l'autre: dans ces sortes de traités, il faut de la bonne foi, surtout.

ANGÉLIQUE.

Vous devenez insolente, Lisette.

LISETTE.

Ma foi, madame, je dis ce que je pense. Oh çà, quand commencerons-nous à travailler, monsieur Frontin?

FRONTIN.

Le plus tôt que nous pourrons. Il n'y a pas un moment à perdre. Je vais dire un mot à monsieur le chevalier, et je reviens dans ce moment même.

ANGÉLIQUE.

Ne lui parle point de tout ceci, Frontin

FRONTIN.

Non, non, madame.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Je veux avoir moi-même le plaisir de lui conter cette aventure.

ARAMINTE.

Il en sera ravi, ma mignonne; c'est le meilleur enfant du monde que le chevalier.

ANGÉLIQUE.

Il nous amènera demain bonne compagnie, des comtesses, des abbés, des marquises; nous ne manquerons pas de joueurs, sur ma parole, et ton mari nous sauvera les amendes.

LISETTE.

Je crois que le voici, madame, laissez-moi seule avec lui, je vais lui porter une botte qu'il aura de la peine à parer.

SCÈNE VIII.

LISETTE, *seule.*

Oh! par ma foi, monsieur le commissaire, nous vous pillerons, vous qui pillez les autres.

SCÈNE IX.

M. GRIFFARD, LISETTE.

M. GRIFFARD.

Eh bien! Lisette, ta maîtresse est-elle revenue?

LISETTE.

Oui, monsieur, elle est ressortie même.

M. GRIFFARD.

Lui as-tu parlé de moi, ma chère enfant?

LISETTE.

Ah vraiment, monsieur, je me suis fait de belles affaires!

M. GRIFFARD.

Comment donc?

LISETTE.

Je ne sais pas quel gré vous m'en saurez, mais j'ai été furieusement querellée.

M. GRIFFARD.

Est-ce que....

LISETTE.

Quand on dit à de jolies femmes que quelqu'un les estime, il est bien difficile de leur persuader qu'on n'a pour elles qu'une passion désintéressée.

M. GRIFFARD.

Elle s'est donc mise en colère?

LISETTE.

Oui vraiment, elle m'a traitée de ridicule, d'impertinente; mais cependant je ne la crois pas si

hétéroclite que d'être fâchée qu'on l'aime; et je crois que j'ai mal pris mon temps, je vous l'avoue.

M. GRIFFARD.

Oui?

LISETTE.

Oui, monsieur, quand on a de certains chagrins, et qu'on ne sait à qui s'en prendre....

M. GRIFFARD.

Elle a quelques chagrins, Lisette.

LISETTE.

Est-ce qu'elle est jamais sans cela?

M. GRIFFARD.

Et de quelle nature sont ses chagrins encore?

LISETTE.

D'une nature.... d'une nature bien chagrinante, monsieur.

M. GRIFFARD.

En sais-tu la cause?

LISETTE.

Je la soupçonne; car avec elle, monsieur, on ne sait jamais rien certainement : elle n'ouvre son cœur à personne.

M. GRIFFARD.

Mais enfin, que soupçonnes-tu?

LISETTE.

Ah! monsieur, que deviendrois-je, si elle savoit que je vous fisse des confidences de la sorte? elle ne me pardonneroit jamais. C'est une petite dissimulée qui seroit au désespoir qu'on sût les mau-

vaises situations où la mettent presque tous les jours ses extravagances.

M. GRIFFARD.

Je t'entends, elle a besoin d'argent.

LISETTE.

Je ne vous parle pas de cela, dieu m'en garde; n'interprétez point mal ce que je vous dis, s'il vous plaît. Comme vous saisissez les choses, monsieur!

M. GRIFFARD.

Eh bien! n'en parlons plus; voilà qui est fini.

LISETTE.

Madame est une femme qui n'a jamais besoin de rien.

M. GRIFFARD.

J'en suis persuadé.

LISETTE.

Il est bien vrai que son mari est un vilain qui lui donne fort peu de chose, et que la fortune des joueuses est sujette à de petites révolutions quelquefois.

M. GRIFFARD.

Auroit-elle fait quelque perte considérable?

LISETTE.

Ne me faites point trop parler, monsieur, je vous prie : je devine fort bien vos desseins, vous seriez ravi d'avoir occasion de faire le galant, et d'étaler votre humeur libérale; mais gardez-vous-en bien, je vous en avertis, vous perdriez toutes vos affaires.

M. GRIFFARD.

Mais vraiment cela est extraordinaire.

LISETTE.

Qu'il est fâcheux d'avoir affaire à de petites personnes trop scrupuleuses!

M. GRIFFARD.

Elles sont si rares. Il faut justement que j'en trouve une, moi.

LISETTE.

Attendez, monsieur, tâchons de l'attraper, il me vient une idée....

M. GRIFFARD.

Eh! quelle?

LISETTE.

Elle donnera là dedans assurément, quelque fine qu'elle puisse être.

M. GRIFFARD.

Eh bien! dis vite.

LISETTE.

Supposons qu'elle ait perdu deux cents pistoles.

M. GRIFFARD.

Deux cents pistoles?

LISETTE.

Oui, cela va bien là tout au moins.

M. GRIFFARD.

Je les ai fort à son service.

LISETTE.

Il n'y a qu'un bon tour à prendre pour les lui faire accepter, c'est là le difficile. De vous les em-

prunter, c'est ce qu'elle ne fera pas; de les prendre à titre de présent, il n'y a pas d'apparence, et pour moi je ne vois qu'une façon de restitution dont on pût se servir utilement.

M. GRIFFARD.

Comment une façon de restitution?

LISETTE.

Oui, monsieur, les joueurs sont un peu sujets à caution, comme vous savez, et madame n'a pas joué toujours avec les plus honnêtes personnes du monde : voulez-vous lui faire plaisir, sans effaroucher sa pudeur?

M. GRIFFARD.

Si je le veux?

LISETTE.

Envoyez-lui de l'argent qu'elle puisse recevoir comme un remords de conscience de quelque fripon converti. Il n'y a pas de manière plus sûre et plus galante que celle-là.

M. GRIFFARD.

Mais je serois bien aise, Lisette, qu'elle sût que c'est à moi qu'elle aura l'obligation.

LISETTE.

Eh! allez, allez, monsieur, elle le saura de reste dans la suite; je me charge de lui dire, moi.

M. GRIFFARD.

Mais scrupuleuse comme elle l'est, elle sera peut-être fâchée qu'on la trompe.

LISETTE.

Eh! mort de ma vie, trompez-la toujours de même. Il y a des affaires où les femmes sont ravies d'être trompées.

M. GRIFFARD.

Et par qui lui faire tenir cet argent?

LISETTE.

C'est encore une difficulté. De votre part cela seroit suspect, et le métier d'un commissaire n'est pas de faire des restitutions. Adressez-moi la bourse, j'ajusterai tout cela.

M. GRIFFARD.

N'est-ce pas deux cents pistoles que tu dis?

LISETTE.

Mettez deux cents louis neufs, la restitution en sera plus honnête.

M. GRIFFARD.

Je vais te les envoyer tout-à-l'heure.

LISETTE.

Et vous viendrez quelques moments après pour parler vous-même à madame.

M. GRIFFARD.

C'est fort bien dit. Adieu, Lisette.

LISETTE.

Adieu, monsieur. *(seule.)* Ah! que les jolies femmes sont heureuses! il semble aux hommes qu'en les ruinant elles leur font grâce, et de pauvres diables bien amoureux ne donnent toujours que trop aisément dans tous les panneaux qu'on veut leur tendre.

SCÈNE X.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

J'ATTENDOIS qu'il fût sorti; comment vont les affaires? as-tu déja travaillé pour la bourse commune?

LISETTE.

Cela ne commence pas trop mal : on va nous faire une restitution de deux cents pistoles.

FRONTIN.

Tu nommes cela une restitution?

LISETTE.

Oui, c'est une nouvelle manière de faire des présents sans conséquence, où je trouve qu'il y a beaucoup plus de bienséance que dans toutes les autres.

FRONTIN.

Tu as raison; celle qui reçoit ne s'engage à rien, et le donneur est pris pour dupe. Où est monsieur le notaire? il faut que je décharge aussi sa conscience de quelque petite restitution.

LISETTE.

Ne précipitons rien, donne-toi patience. Il est allé dans son cabinet se préparer à une querelle que je lui ai conseillé de faire à madame, pour autoriser les petites parties qu'on veut faire ici.

FRONTIN.

Comment donc?

LISETTE.

C'est lui qui veut absolument que sa femme demeure chez elle.

FRONTIN.

Il n'aura pas de peine à la persuader.

LISETTE.

Non vraiment, mais il est toujours bon de lui faire valoir les choses; et quelque chagrin qu'il en puisse avoir dans la suite, il n'aura pas le mot à dire : ce sera lui qui l'aura voulu.

FRONTIN.

Tu as raison. Voici monsieur le chevalier.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Que j'ai de grâces à te rendre, ma chère Lisette!

LISETTE.

Êtes-vous content de la réponse?

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien qu'elle ne me donne lieu d'espérer : je suis le plus heureux des hommes.

LISETTE.

Oui; mais je crois que vous avez un rival, je vous en avertis.

LE CHEVALIER.

Un rival, Lisette?

LISETTE.

Oui vraiment, et des plus dangereux, même.

LE CHEVALIER.

Et quel est donc ce rival, dis?

LISETTE.

Un petit mièvre, de par le monde, qu'on appelle Jannot, le fils de cette femme à qui vous avez tantôt parlé.... Cela vous alarme; vous vous effarouchez de bien peu de chose.

FRONTIN.

Bon, si nous n'avons point d'autre rival à craindre, nous sommes bien, sur ma parole.

LE CHEVALIER.

Puis-je parler à Mariane?

LISETTE.

Je ne sais; car elle a toujours quelqu'un de ses maîtres avec elle. Je vais voir si elle est seule, et je viendrai vous en avertir.

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Ma bonne femme de mère aura dit quelque chose mal à propos, Frontin.

FRONTIN.

Il n'y a rien de gâté encore; mais il faut se hâter de conclure le mariage. Le billet s'explique-t-il en bons termes?

LE CHEVALIER.

Si j'en juge par le billet, mes affaires iront le mieux du monde.

FRONTIN.

Assurément?

LE CHEVALIER.

Assurément.

FRONTIN.

Puisqu'il est ainsi, sans façon, monsieur le chevalier. (*Frontin se couvre.*) Commençons par bannir la cérémonie.

LE CHEVALIER.

Eh! que fais-tu, Frontin? veux-tu me perdre?

FRONTIN.

Non, ce n'est pas mon intention; mais vous voilà en train d'attraper un bon mariage. Comment prétendez-vous que cela se passe entre vous et moi?

LE CHEVALIER.

Eh! quel temps choisis-tu?

FRONTIN.

Parlons net, ou je vous trahirai. On a déjà ouï parler de monsieur Jannot, comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Voilà un pernicieux maroufle!

FRONTIN.

Ne vous fâchez point et soyez bon prince. Je suis votre serviteur, votre valet même, quelquefois, dont j'enrage; car, enfin, nous avons été camarades d'école, nous étions clercs chez le même procureur. On vous mit dehors pour la maîtresse, on me chassa, moi, pour la servante, et j'en conviens; vous avez eu de tout temps les inclinations

plus nobles que les miennes; mais cependant, il me déplairoit fort de vous voir monsieur pour toujours, et d'être pour toujours Frontin, moi.

LE CHEVALIER.

Ah! je te jure qu'aussitôt l'affaire terminée....

FRONTIN.

Quand une affaire est terminée, elle est finie pour tout le monde; il n'est rien tel que de faire marché; composons d'avance; assurez-moi ma petite fortune, et je vous permets d'achever la vôtre.

LE CHEVALIER.

Dépêche-toi seulement.

FRONTIN.

Vous m'avez donné ce matin un billet de soixante pistoles pour les aller recevoir de ce commis de la douane.

LE CHEVALIER.

Je te donne les soixante pistoles; voilà qui est fini.

FRONTIN.

Point, monsieur; il y a encore ce diamant que vous avez tantôt pris chez votre mère, et que vous m'avez dit de troquer contre de l'argent.

LE CHEVALIER.

Ah, Frontin!

FRONTIN.

Ah, monsieur! point de contestation, s'il vous plaît; je n'aime pas qu'on me contredise, moi.

LE CHEVALIER.

J'enrage. Eh bien! le diamant te demeurera; seras-tu content?

FRONTIN.

Il me faudra du linge et quelque juste-au-corps un peu propre, pour me mettre en équipage seulement.

LE CHEVALIER.

J'aurai soin de tout cela, je te le promets.

FRONTIN.

Vous me donnerez, avec cela, quelques bonnes habitudes, et tout ira bien. J'ai de l'esprit, vous serez pourvu; je vous demande vos vieilles pratiques.

LE CHEVALIER.

Je ferai pour toi toutes choses.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, reprenons la cérémonie, j'oublie l'égalité de nos naissances, et je vous regarde comme le gentilhomme de France le moins roturier.

LE CHEVALIER.

Et si l'affaire ne réussit point?

FRONTIN.

En ce cas, j'ai la conscience bonne, je vous rends tout; il faut que chacun vive.

LE CHEVALIER.

Tais-toi, Frontin, voici Lisette.

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Je vous ai fait attendre, mais j'ai attendu moi-même que le maître de géographie fût parti; ne perdez point de temps, montez par ce petit escalier; Frontin sait les êtres, qu'il vous conduise.

FRONTIN.

Eh! qu'ai-je affaire là, moi, s'il te plaît?

LISETTE.

Tu feras le guet pour assurer leur conversation.

LE CHEVALIER.

Tu ne viens donc pas avec nous, toi, Lisette?

LISETTE.

Non vraiment; j'ai ici de l'argent à recevoir. En attendant la restitution, allons savoir de ma maîtresse quand elle aura la commodité d'être querellée.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MARIANE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

MARIANE.

Entrons ici, monsieur le chevalier, je ne suis point tranquille dans ma chambre; on pourroit nous y surprendre, et l'on m'en feroit un crime. Ici, l'on peut penser que le hasard nous aura fait rencontrer, et que vous ne m'aurez abordée que par civilité; que Frontin prenne garde seulement que personne ne nous écoute.

FRONTIN.

Causez en repos, je suis en sentinelle.

LE CHEVALIER.

Eh bien! charmante Mariane, quelle sera ma destinée?

MARIANE.

S'il ne tenoit qu'à moi seule de la rendre heureuse, vous n'auriez pas lieu de vous en plaindre.

LE CHEVALIER.

Eh! ne pouvez-vous pas faire tout mon bonheur? Je vous adore; si vous étiez un peu sensible à ma tendresse....

MARIANE.

Tenez, monsieur le chevalier, je ne sais ce que c'est que l'amour; je ne puis dire que je vous aime, mais je suis bien aise que vous m'aimiez.

LE CHEVALIER.

Et consentirez-vous, sans répugnance, que je devienne votre époux?

MARIANE.

Voilà encore une chose que je ne saurois vous dire; il me semble qu'on ne s'aime plus quand on est marié.

LE CHEVALIER.

On ne s'aime plus! qui vous a dit cela?

MARIANE.

Araminte et ma belle-mère ne disent tous les jours autre chose; elles chagrinent leurs maris, leurs maris les haïssent : moi, je voudrois vous aimer toujours, et il faudroit pour cela que vous m'aimassiez toute votre vie.

LE CHEVALIER.

Et vous croyez que le mariage pourroit faire finir ma tendresse? ah! je vous jure....

FRONTIN.

Changez de conversation, monsieur, j'entends quelqu'un.

MARIANE.

Séparons-nous, monsieur le chevalier.

FRONTIN.

Non, rapprochez-vous, c'est Lisette.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, MARIANE, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Quoi! vous voilà? je vous croyois là-haut : que faites-vous donc ici? votre père va venir, je vous en avertis.

MARIANE.

Adieu, monsieur le chevalier.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, MARIANE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Demeurez, Mariane; où allez-vous?

MARIANE.

On m'a dit que vous m'aviez demandée, madame; j'ai su que vous étiez revenue, j'allois me rendre auprès de vous.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! chevalier, la compagnie qui vous attendoit est-elle avertie pour demain?

LE CHEVALIER.

Je venois vous en rendre compte, madame; et tout Paris viendra chez vous sitôt qu'on saura qu'on y joue.

LISETTE.

Cela divertira bien votre mari, madame.

ANGÉLIQUE.

Il faudra bien qu'il en passe par où nous voudrons : je vais le mettre à la raison. Lui as-tu dit que j'étois revenue?

LISETTE.

Oui, madame; et en remontant, on m'a donné ces deux cents pistoles que vous savez.

ANGÉLIQUE.

Porte-les à Araminte, elles viennent de son mari, c'est à elle d'en disposer; et vous, Mariane, allez lui tenir compagnie pendant que je serai obligée d'essuyer la fatigante conversation de votre père : vous, ne sortez pas, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, madame.

ANGÉLIQUE.

Entrez aussi dans mon cabinet, je veux vous faire part d'une aventure que vous trouverez divertissante.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, FRONTIN.

FRONTIN.

Et moi, madame, que deviendrai-je? Quand vous aurez fait de monsieur le notaire, vous me le livrerez, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Va faire un tour et reviens, Frontin.

FRONTIN.

Dépêchez-vous donc, madame; je suis honteux que Lisette soit plus expéditive que moi, mais je réparerai cela par la somme.

ANGÉLIQUE.

J'entends mon mari; sors vite.

FRONTIN.

Voilà un pauvre diable en bonne main.

SCÈNE V.

M. SIMON, ANGÉLIQUE.

M. SIMON.

Ah! vous voilà donc au logis, madame? c'est une grande merveille, oui.

ANGÉLIQUE.

Bonjour, mon cher petit mari; Lisette dit que vous êtes de mauvaise humeur, et que vous voulez gronder; est-il vrai? J'ai un mal de tête épouvantable, au moins, je vous en avertis.

M. SIMON.

Eh! le moyen de vous bien porter? vous devriez être morte depuis le temps que vous vivez comme vous faites : ne rougissez-vous point de.....

ANGÉLIQUE.

Ah! mon fils, vous m'ébranlez tout le cerveau! adoucissez l'aigreur de votre ton, je vous prie, ou je renonce à vous écouter.

M. SIMON.

Comment, madame, vous croyez....

ANGÉLIQUE.

Oh! querellez donc de sang froid, je vous prie; je vous promets de vous écouter de même.

M. SIMON.

Il faut que j'aie une belle patience.

ANGÉLIQUE.

Serez-vous long dans vos remontrances, mon fils?

M. SIMON.

Oui, madame, et très long....

ANGÉLIQUE.

Si vous vouliez quereller en abrégé, mon petit mari, je vous aurois bien de l'obligation.

M. SIMON.

En abrégé, madame! et le moyen de renfermer en peu de paroles tous les sujets de plaintes que vous me donnez tous les jours?

ANGÉLIQUE.

Moi! je vous donne des sujets de plaintes, mon fils?

M. SIMON.

Oh! que diantre, mon fils, mon petit mari; supprimons tous ces termes-là, s'il vous plaît : trève de douceurs, je vous prie.

ANGÉLIQUE.

Comment donc, monsieur, quelles manières sont les vôtres? plus j'ai d'honnêteté pour vous, plus vous avez d'aigreur pour moi : en vérité, je

n'y comprends rien, et je suis fort scandalisée de votre procédé.

M. SIMON.

Eh, morbleu! je suis outré du vôtre, moi.

ANGÉLIQUE.

Ah! que les maris sont incommodes avec leurs bizarrer es perpétuelles! Je voudrois bien savoir qui peut causer vos emportements.

M. SIMON.

Comment donc, mes emportements? Je n'ai que trop de douceurs, de par tous les diables.

ANGÉLIQUE.

Ah, juste ciel! toujours dans la bouche des mots à effaroucher les personnes les moins timides.

M. SIMON.

Morbleu!

ANGELIQUE.

Vous jurez, monsieur, vous jurez; vous me faites trembler! Lisette, holà! quelqu'un.

M. SIMON.

Vous perdez l'esprit, madame.

ANGÉLIQUE.

Lisette.

SCÈNE VI.

M. SIMON, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Eh! à qui diantre en avez-vous donc?

ANGÉLIQUE.

Demeurez auprès de moi, Lisette; monsieur est dans une fureur qui ne se conçoit pas.

LISETTE.

Seroit-il possible?

M. SIMON.

Ah! la méchante femme, Lisette, la méchante femme!

ANGÉLIQUE.

Peut-on s'étonner que je n'aime pas à demeurer chez moi? ce sont vos violences et vos caprices qui m'en écartent.

M. SIMON.

Mes violences!

LISETTE.

Eh bien! modérez-vous un peu, on verra ce que cela produira.

M. SIMON.

Tu crois ce qu'elle dit? c'est un prétexte pour avoir raison d'être toujours dehors.

ANGÉLIQUE.

Oui, fort bien, un prétexte. En vérité, monsieur, vous vous servez de termes bien offensants; et si ma famille savoit les duretés que vous avez pour moi....

M. SIMON.

Oh! pour le coup, je perds patience.

LISETTE.

Eh! doucement, monsieur, n'y auroit-il pas moyen de vous accommoder? vous êtes tous deux si raisonnables!

ANGÉLIQUE.

Eh bien! je te fais juge de nos différends, Lisette.

LISETTE.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, madame.

M. SIMON.

Oui, tu as de l'esprit, et je te permets de me condamner, si j'ai tort.

LISETTE.

Oh! pour cela je le ferai, je vous assure : voyons, de quoi vous plaignez-vous, premièrement?

M. SIMON.

Ne le sais-tu pas?

LISETTE.

Que répondez-vous à cela?

ANGÉLIQUE.

Ignores-tu toutes mes raisons?

LISETTE.

Eh, mort de ma vie! que ne parlez-vous? vous voilà d'accord, monsieur n'a qu'à vouloir.

M. SIMON.

Moi?

LISETTE.

Vous-même : tenez, monsieur, madame est la femme de France la plus complaisante; laissez-la vivre à sa fantaisie, vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

M. SIMON.

Eh bien! qu'elle fasse, pourvu qu'elle demeure chez elle.

LISETTE.

Mais, vraiment, cela est trop juste. Madame, monsieur est le meilleur homme du monde; il aime à vous voir, donnez-lui cette petite satisfaction le plus souvent qu'il vous sera possible.

ANGÉLIQUE.

Hélas! de tout mon cœur, mon enfant, je ne cherche point à le chagriner : qu'il soit toujours de bonne humeur, je serai toujours au logis.

LISETTE.

Vous l'entendez, monsieur, je ne lui fais pas dire.

M. SIMON.

Eh bien! qu'elle me tienne parole, et je ne querellerai de ma vie.

ANGÉLIQUE.

Cela me fera de la peine, assurément: mais puisque vous le voulez absolument, monsieur, je tâcherai de trouver les moyens de me rendre ma prison supportable.

LISETTE.

La pauvre petite femme! sa prison! vous devez bien être content, monsieur.

M. SIMON.

Je ne m'attendois pas à la trouver si raisonnable, je te l'avoue.

LISETTE.

Oh! monsieur, tôt ou tard il vient de bons moments aux femmes. Il ne faut aux maris que la patience de les attendre.

ANGÉLIQUE.

Le seul plaisir que je me propose, est de jouer, et de recevoir compagnie.

LISETTE.

Comme elle se borne!

M. SIMON.

Eh! va, va, tu n'auras pas le temps de t'ennuyer; il faudra faire en sorte qu'Araminte soit presque toujours avec toi, premièrement.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon cher petit mari, que j'en serai contente! tâchons de l'engager à cela, je vous prie: c'est la plus aimable personne du monde qu'Araminte.

M. SIMON.

N'est-il pas vrai?

LISETTE.

Le vieux satyre.

M. SIMON.

Nous aurons son mari quelquefois; nous verrons ma nièce la greffière, qui fait des vers; ma cousine l'avocate; son beau-frère, qui est plaisant; sa sœur la conseillère; mon oncle le médecin, sa femme et ses enfants; nous nous divertirons à merveilles.

LISETTE.

Voilà de quoi bien passer son temps, madame.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour cela non, mon fils, je vous prie, hors Araminte qui a les manières de condition, je ne veux voir que des femmes de qualité, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Eh bien! oui, des femmes de robe.

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, des femmes d'épée; c'est mon foible que les femmes d'épée, je vous l'avoue.

LISETTE.

Madame a les inclinations tout-à-fait militaires.

M. SIMON.

Eh bien! soit des femmes d'épée, tout comme tu voudras.

ANGÉLIQUE.

Nous donnerons de petits concerts quelquefois.

M. SIMON.

Des concerts ici dans ma maison?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon fils; comme vous voulez que j'y demeure toujours, il faut bien que je m'y divertisse.

LISETTE.

Elle a tant de complaisance pour vous, que vous ne sauriez vous défendre d'en avoir un peu pour elle.

M. SIMON.

Mais....

ANGÉLIQUE.

Mais, monsieur, il me faut de la musique trois jours de la semaine seulement; trois autres après-dinées, on jouera quelques reprises d'ombre et de lansquenet, qui seront suivies d'un grand souper; de manière que nous n'aurons qu'un jour de reste, qui sera le jour de conversation : nous lirons des ouvrages d'esprit; nous débiterons des nouvelles; nous nous entretiendrons des modes; nous médirons de nos amies; enfin nous emploîrons tous les moments de cette journée à des choses purement spirituelles.

LISETTE.

Quel ordre, monsieur! elle veut vivre régulièrement, comme vous voyez.

M. SIMON.

Quelle chienne de régularité!

ANGÉLIQUE.

Et comme cette vie aisée, douce, agréable, pourroit attirer trop grand monde, pour n'être point accablée de visites importunes, il faudra que nous ayons un portier, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Miséricorde! un portier chez moi! chez un notaire! un portier, madame?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur, un portier chez un notaire! la grande merveille!

M. SIMON.

Lisette.

LISETTE.

Ne l'obstinez point, monsieur, elle prendroit un suisse.

M. SIMON.

Mais, madame....

ANGÉLIQUE.

Mais, monsieur, je veux un portier; sans cela marché nul, je sortirai, et tout-à-l'heure.

LISETTE.

Eh! passez-lui cette bagatelle; faut-il rompre un traité pour un malheureux portier?

M. SIMON.

Je me ferai moquer de moi; et d'ailleurs, comment soutenir tant de dépense?

ANGÉLIQUE.

Eh! monsieur, qui vous demande rien? de quoi vous effarouchez-vous?

M. SIMON.

De quoi je m'effarouche, madame?

LISETTE.

Allez, monsieur, qu'il vous suffise que madame joue. Les joueuses ont des ressources inépuisables; et les femmes à qui leurs maris ne donnent point d'argent, ne sont pas toujours celles qui en dépensent le moins.

M. SIMON.

Pour moi, je n'en saurois donner, car je n'en ai point.

LISETTE, *à part.*

Frontin vous en fera pourtant bien trouver.

ANGÉLIQUE.

Allez, monsieur, ne vous mêlez de rien que de me laisser faire. Adieu, mon fils, je vais me recueillir dans mon cabinet, et prendre toutes les mesures imaginables pour vous donner la satisfaction de demeurer au logis sans m'y ennuyer.

SCÈNE VII.

M. SIMON, LISETTE.

LISETTE.

QUELLE complaisance! vous êtes bien heureux d'avoir une femme si bonne et si judicieuse.

M. SIMON.

Je paierai bien cher cette complaisance-là, peut-être.

LISETTE.

Oh! point du tout, elle est bien revenue de la bagatelle.

M. SIMON.

Il faut en essayer, Lisette. Tu vois tout ce que je fais pour la mettre dans son tort.

LISETTE.

Oh! pour cela, monsieur, vous êtes le meilleur mari qu'il y ait au monde. (*Angélique, derrière le théâtre, appelle Lisette.*) Madame m'appelle. Adieu, monsieur, tenez-vous en joie, vous avez bien sujet d'y être.

SCÈNE VIII.

M. SIMON, *seul.*

Hom! je ne sais comment tout cela tournera; mais un honnête homme est bien embarrassé quand il est amoureux, et qu'il a des mesures à prendre avec sa femme.

SCÈNE IX.

M. SIMON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! monsieur, que je vous trouve à propos!

M. SIMON.

Qu'est-ce qu'il y a?

FRONTIN.

Ne peut-on point nous écouter?

M. SIMON.

Non, non, parle; cette salle est grande.

FRONTIN.

Vous n'avez point vu Araminte depuis le dernier billet que je lui ai rendu de votre part?

M. SIMON.

Non, vraiment. Je ne précipite rien, moi; et je ne fais point l'amour en jeune homme.

FRONTIN.

Mais, sérieusement, monsieur, en êtes-vous bien amoureux?

M. SIMON.

Plus que je ne saurois te le dire.

FRONTIN.

Et s'il falloit renoncer à la voir, cela vous feroit-il bien de la peine?

M. SIMON.

Comment! renoncer à la voir? qu'y a-t-il donc? qu'est-il arrivé?

FRONTIN

Ah! que vous aimez cette femme-là, monsieur! Je ne puis m'empêcher de vous plaindre.

M. SIMON.

Mais à qui en as-tu?

FRONTIN.

Vous ne sauriez croire combien je suis dans vos intérêts.

M. SIMON.

Je t'en estime davantage; mais....

FRONTIN.

J'aimerois autant que le diable vous eût emporté, que de vous voir amoureux de cette force-là.

M. SIMON.

Tu me ferois perdre patience : ne veux-tu pas t'expliquer?

FRONTIN.

Araminte, monsieur....

M. SIMON.

Eh bien, Araminte?

FRONTIN.

Elle est dans une situation la plus fâcheuse du monde.

M. SIMON.

Comment! quelle situation?

FRONTIN.

Elle m'a bien défendu de vous rien dire, et je ne sais si je fais bien de vous en parler.

M. SIMON.

Oui, oui, parle.

FRONTIN.

Je meurs de peur que vous ne soyez assez amoureux pour la vouloir tirer de l'embarras où elle se trouve.

M. SIMON.

Quoi! quel embarras? si je l'en tirerai? oh! je t'en réponds.

FRONTIN.

Ne voilà-t-il pas? Oh bien! monsieur, puisqu'il est ainsi, vous ne saurez rien.

M. SIMON.

Mon pauvre Frontin!

FRONTIN.

Non, monsieur, il ne sera pas dit que, parce qu'une femme vous estimera plus qu'une autre, j'aurai contribué à vous ruiner pour l'amour d'elle.

M. SIMON.

A me ruiner! Qu'est-ce que cela signifie?

FRONTIN.

Cela signifie que la plupart des jolies femmes ruinent tous ceux qu'elles estiment, monsieur : c'est la règle.

M. SIMON.

C'est la règle?

FRONTIN.

Eh! vraiment oui : voudriez-vous qu'elles ruinassent ceux qu'elles n'estiment point? cela seroit bien malhonnête.

M. SIMON.

Ah! ah! est-ce une nécessité de ruiner quelqu'un?

FRONTIN.

Oui, vraiment; cela ne se peut pas autrement même. C'est une chose inconcevable que les dépenses prodigieuses qu'Araminte fait tous les jours sans réflexion, sans conduite : elle s'endette de tous côtés, les marchands crient pour être payés; si cela vient aux oreilles du mari, c'est une femme perdue. Pour se mettre à couvert de ses emportements, elle est dans la résolution de s'aller jeter dans un couvent et de n'en sortir de sa vie.

M. SIMON.

Dans un couvent, Frontin!

FRONTIN.

Dans un couvent. Quand une jolie femme est embarrassée et qu'elle ne sait comment sortir d'affaire, elle a toujours recours au couvent : c'est encore une règle.

M. SIMON.

Mais voilà une résolution bien précipitée.

FRONTIN.

Je vous en réponds : elle m'a même dit de lui mener un carrosse pour y aller tout de ce pas. Elle ne veut dire adieu à personne.

M. SIMON.

Comment! tout de ce pas? il faut empêcher cela, Frontin.

FRONTIN.

Oh! monsieur, cela est bien difficile : elle doit plus de mille écus, afin que vous le sachiez.

M. SIMON.

Mille écus!

FRONTIN.

Oui, vraiment, mille écus, valant trois mille deux cent cinquante livres. Eh! croyez-moi, laissez-la faire; ne mettez point là votre argent. Prenez une bonne résolution de ne la jamais voir.

M. SIMON.

De ne la jamais voir?

FRONTIN.

Oui : vous ne l'aimez peut-être pas tant que vous vous l'imaginez.

M. SIMON.

Je ne l'aime pas? J'en perdrois l'esprit.

FRONTIN.

Quelle fatalité! perdre l'esprit, ou donner trois mille deux cent cinquante livres!

M. SIMON.

Cela est chagrinant.

FRONTIN.

Écoutez, l'esprit est une belle chose. Adieu, monsieur; je vais chercher un carrosse.

M. SIMON.

Attends, Frontin.

FRONTIN.

Ah! que je connois de gens à Paris qui voudroient avoir une occasion comme celle-ci! mais je ne leur en parlerai point. Je suis trop de vos amis pour ne vous pas laisser la préférence..... Je vais lui chercher un carrosse.

M. SIMON.

Attends-moi là, te dis-je; je vais prendre dans mon cabinet un billet payable au porteur, que je lui veux donner moi-même.

FRONTIN.

Comment, vous-même? ah! fi, monsieur, où est la politesse de ne savoir pas épargner à une femme la confusion de vous avoir obligation en face? vous la feriez mourir de chagrin.

M. SIMON.

Eh bien! mais connois-tu les gens à qui elle doit?

FRONTIN.

Si je les connois!

M. SIMON.

Mène-moi chez eux, je les paierai sans lui en rien dire.

FRONTIN.

Cela est fort bien imaginé.

M. SIMON.

Cela sera assez galant, oui.

FRONTIN.

Assurément : il n'y a qu'un petit inconvénient qui s'y rencontre.

M. SIMON.

Comment?

FRONTIN.

Ce sont des gens à qui madame votre femme doit aussi de l'argent : il ne seroit pas dans la bienséance qu'on vous vît acquitter les dettes des autres, quand vous ne payez pas les siennes.

M. SIMON.

Malepeste, tu as raison; elle le sauroit peut-être.

FRONTIN.

Je suis prudent, comme vous voyez.

M. SIMON.

Comment ferons-nous donc?

FRONTIN.

Mais il me semble que vous me donnant le billet, et moi promettant de vous en faire tenir compte....

M. SIMON.

Mais, Frontin!

FRONTIN.

Qu'est-ce à dire mais? ne craignez-vous point que je vous friponne votre billet?

M. SIMON.

Je ne te dis pas cela; mais enfin....

FRONTIN.

Parbleu, monsieur, je n'y entends point de finesse; puisque vous faites tant de façons, je vous baise les mains, je suis votre serviteur.... Je m'en vais chercher un carrosse.

M. SIMON.

Que tu as l'esprit mal tourné! je vais chercher le billet, viens-t'en le prendre.

FRONTIN.

Oh diable! vous faites là un grand effort; monsieur est amoureux à perdre l'esprit : on veut le conserver dans son bon sens; il en est quitte pour mille écus.....

M. SIMON.

Voici quelqu'un; veux-tu te taire, et me suivre?

FRONTIN.

Tout-à-l'heure, je vais vous joindre.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Ah! mon pauvre Frontin, je suis dans le plus grand embarras du monde.

FRONTIN.

Qu'est-ce qu'il y a?

LE CHEVALIER.

Cette folle de Lisette s'est avisée de parler à sa maîtresse et à Araminte de la passion que j'ai pour Mariane.

FRONTIN.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Et dans la vue de me faire plaisir, elles veulent, malgré que j'en aie, proposer la chose à son père.

FRONTIN.

Cela ne vaut pas le diable; vous voilà gâté : on ira aux enquêtes; et la réputation de monsieur Jannot fera tort à monsieur le chevalier, assurément.

LE CHEVALIER.

Ah! ne plaisante point, je te prie.

FRONTIN.

Je ne plaisante point; cela ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

J'avois toujours compté sur les soins de Lisette, sur la tendresse de Mariane; et je me proposois de terminer la chose par un enlèvement, pour faire consentir le père au mariage.

FRONTIN.

Voilà comme j'ai toujours conçu la chose; et il n'y avoit pas d'autre biais que celui-là même.

LE CHEVALIER.

Non vraiment; mais quel parti prendre?

FRONTIN.

Celui de précipiter une chose que nous aurions pu faire à loisir.

LE CHEVALIER.

Mais il faut pour cela de l'argent comptant, je n'en ai point assez.

FRONTIN.

Oh! je vous en prêterai, moi; qu'à cela ne tienne. Il y a à Paris quelques orfèvres de ma connoissance, et avec le diamant dont je suis nanti, je ne m'embarrasse pas de trouver deux cents pistoles en un quart d'heure.

LE CHEVALIER.

Mais il faut persuader Mariane....

FRONTIN.

Laissez-moi parler à Lisette, et allez m'attendre à l'auberge.

LE CHEVALIER.

Mais....

FRONTIN.

Mais allez m'attendre, vous dis-je : pour être héritier de vos vieilles pratiques, il n'y a rien que je ne sois capable de faire.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

Ma pauvre Lisette, je n'en puis plus; je ne saurois me soutenir : je tremble.

LISETTE.

Qu'avez-vous?

MARIANE.

Mon père est là-dedans avec Araminte et ma belle-mère, je ne l'ai jamais vu de si bonne humeur.

LISETTE.

Et c'est là ce qui vous rend si interdite?

MARIANE.

On va lui parler de mon mariage avec monsieur le chevalier.

LISETTE

On va lui en parler? tant pis, on se presse trop.

MARIANE.

Oh! point, point, Lisette; je suis sortie pour les laisser dire : je voudrois déja que cela fût fini.

LISETTE.

Cela est trop précipité, vous dis-je : rentrez dans le cabinet pour rompre la conversation.

MARIANE.

Ma chère enfant, je n'en ai pas la force; je ne me connois plus, et je n'ai jamais été dans l'état où je me trouve.

LISETTE.

C'est que vous n'avez jamais été mariée.

MARIANE.

Oh pour cela, non! mais si je suis si tremblante, pendant qu'on en parle, comment ferai-je donc quand on me marierà tout de bon?

LISETTE.

On vous rassurera, ne vous mettez pas en peine; mais, si vous voulez que je vous parle naturellement, je meurs de peur que votre père ne reçoive mal la proposition.

MARIANE.

C'est cette crainte-là, je pense, qui me met si hors de moi-même.

LISETTE.

Allez donc empêcher qu'on ne lui en parle : nous avons depuis tantôt raisonné, Frontin et moi, et nous avons trouvé un moyen sûr pour vous marier, quand votre père ne le voudroit pas.

MARIANE.

Est-il possible?

LISETTE.

Oui; mais il faut pour cela qu'il n'ait entendu parler de rien.

MARIANE.

Mais ce moyen est-il infaillible?

LISETTE.

Je vous en réponds; cela dépendra de vous : et vous n'y mettrez point d'obstacle, peut-être?

MARIANE.

Non, je t'en assure. Oh! je m'en vais donc vite les interrompre.

LISETTE.

Dépêchez-vous, et dites tout bas à madame que j'ai quelque chose de conséquence à lui dire.

MARIANE.

Je vais te l'envoyer, laisse-moi faire.

SCÈNE II.

LISETTE, *seule.*

La pauvre petite personne! nous en ferons tout ce que nous voudrons. Eh! que ne font point de jeunes filles pour être mariées? Oh! pour moi, je crois, dieu me pardonne, qu'il y a un âge où elles ne pensent qu'à cela, et il entre du mariage dans tous leurs songes.

SCÈNE III.

M. GRIFFARD, LISETTE.

M. GRIFFARD.

Eh bien! ma chère enfant, comment a-t-on reçu la restitution?

LISETTE.

Le mieux du monde : cela se reçoit-il autrement? Il faudroit avoir l'esprit bien mal tourné.

M. GRIFFARD.

Sait-elle que c'est moi qui....

LISETTE.

Je lui en ai voulu donner quelque légère idée.

M. GRIFFARD.

Eh bien?

LISETTE.

Eh bien! elle commençoit déja à prendre un certain ton aigre-doux qui m'a fait rengaîner mon compliment. Il ne faut se déclarer que bien à propos. La voici.

SCÈNE IV.

M. GRIFFARD, ANGÉLIQUE, LISETTE.

M. GRIFFARD.

Ce n'est pas une petite fortune, madame, que celle de vous rencontrer au logis.

ANGÉLIQUE.

Si l'on recevoit souvent de vos visites, on deviendroit volontiers plus sédentaire, monsieur.

M. GRIFFARD.

Madame....

LISETTE.

Voilà votre chapeau par terre, prenez garde.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes, de tous les hommes du monde, celui qu'on voit avec le plus de plaisir, je vous assure.

M. GRIFFARD.

Ah, madame!

LISETTE.

Vous marchez sur vos gants, monsieur.

ANGÉLIQUE.

Je vous parle naturellement, au moins.

M. GRIFFARD.

Vous avez bien de la bonté, madame; si j'osois vous parler de même....

ANGÉLIQUE.

Je vous soupçonne pourtant de m'avoir fait une petite friponnerie, dont je vous punirois si j'en étois bien persuadée.

M. GRIFFARD.

Oh! pour cela, madame, je ne prétends pas que vous m'en ayez obligation.

ANGÉLIQUE.

Écoutez, vous avez de l'esprit; vous donnez un tour galant et délicat à ce que vous faites; mais, si vous voulez qu'on vous en sache gré, il faut me laisser toujours dans l'incertitude.

M. GRIFFARD.

Oh! madame, je vous réponds de....

ANGÉLIQUE.

Je ne suis que trop pénétrante, je vous l'avoue; mais on ferme quelquefois les yeux pour ne pas rompre avec ses amis : une parfaite connoissance de la vérité me mettroit sérieusement en colère.

M. GRIFFARD.

Il est constant, madame, que....

ANGÉLIQUE.

N'usons pas cette conversation, de grâce. Il me fâche seulement de penser à ces sortes de choses. Passez là-dedans, je vous prie, j'ai quelques ordres à donner à Lisette; vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quel animal! il ne m'a jamais paru si ridicule.

LISETTE.

Voilà un mortel bien payé de ses deux cents pistoles.

ANGÉLIQUE.

Que me veux-tu? qu'as-tu à me dire? Mon mari est là-dedans de trop bonne humeur pour un homme qui a donné son argent. Je meurs de peur que Frontin n'ait pas si bien réussi que toi.

LISETTE.

Il a mieux fait que vous ne croyez, et voilà un billet de mille écus que monsieur lui a donné pour Araminte.

ANGÉLIQUE.

Le monstre! mille écus ne lui font point de peine à sacrifier pour une autre; il me refuseroit une pistole.

LISETTE.

Nous nous vengeons assez bien de son avarice, il ne faut pas se plaindre.

ANGÉLIQUE.

Mais comment toucher cet argent? Araminte, ni toi, ni moi, nous ne pouvons l'aller recevoir; il falloit que Frontin....

LISETTE.

Que cela ne vous embarrasse point, madame Amelin négociera la chose à merveille.

ANGÉLIQUE.

Il faut envoyer chez elle. Holà! Jasmin.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

ANGÉLIQUE.

Vous savez où madame Amelin demeure?

JASMIN.

Celle qui est venue tantôt ici? oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Allez lui dire que je l'attends, et que j'ai affaire d'elle; qu'elle vienne au plus vite.

LISETTE.

Avec tout cela, madame, ce n'est pas une connoissance inutile que celle de cette madame Amelin.

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment.

LISETTE.

Nous aurions eu peine, sans elle, à nous défaire du diamant.

ANGÉLIQUE.

Il étoit dangereux de le vouloir vendre : mais je m'arrête ici trop long-temps, je vais les rejoindre; quand madame Amelin sera venue, tu lui diras bien toi-même ce qu'il faut faire.

SCÈNE VII.

LISETTE, M. JOSSE.

LISETTE.

C'EST de l'argent comptant, ou peu s'en faut : mais que veut cet homme-là? Demandez-vous ici quelque chose?

M. JOSSE.

Je voudrois bien parler à monsieur Simon : on m'a dit là-bas qu'il y étoit.

LISETTE.

Est-ce pour quelque affaire un peu longue, quelque testament, quelque inventaire? Nous en débarrasserez-vous pour long-temps?

M. JOSSE.

C'est pour une chose que je ne puis dire qu'à lui-même : qu'on l'avertisse, je vous prie.

LISETTE.

Je vais lui dire, vous n'avez qu'à attendre.

SCÈNE VIII.

M. JOSSE, *seul.*

Voilà une soubrette qui me paroît bien alerte, et elle pourroit bien, si je ne me trompe, avoir quelque part à la visite que je viens rendre à monsieur le notaire.

SCÈNE IX.

M. SIMON, M. JOSSE.

M. SIMON.

Ah! ah! c'est monsieur Josse. Eh! qui vous amène ici, mon voisin?

M. JOSSE.

Monsieur, voilà un diamant qu'on vient d'apporter chez moi pour le vendre. Il me paroît tout-à-fait semblable à celui que vous ayez fait recommander : voyez.

M. SIMON.

C'est justement le mien, monsieur Josse : qui vous l'a apporté? il falloit retenir ces gens-là.

M. JOSSE.

C'est un garçon que je connois, qui me connoît aussi; et je n'ai même gardé la bague que sous prétexte de la faire voir, avant que de l'acheter, à quelqu'un de mes confrères, que j'ai dit qui se connoissoit en pierreries mieux que moi : il ne faut effaroucher personne.

M. SIMON.

Eh! qui est-il, s'il vous plaît, monsieur Josse, cet honnête garçon que vous connoissez?

M. JOSSE.

Ne vous mettez point en peine; nous avons la bague, il reviendra.

M. SIMON.

Il faut le faire arrêter. Il y a ici fort à propos un commissaire de mes amis; vous n'aurez qu'à nous faire avertir.

SCÈNE X.

M. SIMON, M. JOSSE, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! vous voilà; je viens de repasser chez vous: que faites-vous donc ici, monsieur Josse?

M. JOSSE.

Je faisois voir à monsieur ce diamant que vous venez d'apporter chez moi.

M. SIMON.

Quoi! c'est là celui qui....

FRONTIN.

Oui; vous vous mettez dans le goût de la pierrerie: ah! je vous en félicite: je vois bien ce que cela signifie.

M. SIMON.

Où as-tu pris cela?

FRONTIN.

Que cela ne vous embarrasse point; je vous en ferai bon marché, ne vous mettez pas en peine.

M. SIMON.

Tu m'en feras bon marché, pendard?

FRONTIN.

Comment donc, pendard? Est-ce vous ou moi qu'on apostrophe, monsieur Josse?

M. JOSSE.

A votre avis, que vous en semble?

FRONTIN.

Moi! par ma foi je ne sais qu'en dire.

M. SIMON.

Tu me feras bon marché d'un vol que tu m'as fait, infâme?

FRONTIN.

Qu'est-ce à dire un vol? ho... que... écoutez... Eh! fi, monsieur, je n'aime point ces plaisanteries-là, je vous en avertis : que diable! si le diamant ne vous accommode pas, il n'y a qu'à me le rendre : je ne suis pas embarrassé de m'en défaire.

M. SIMON.

Oh! tu n'auras pas cette peine-là, sur mon honneur : mon cher monsieur Josse, vous pouvez me laisser la bague; je passerai chez vous, et je reconnoîtrai votre exactitude.

M. JOSSE.

Je vous baise les mains, monsieur.

FRONTIN.

Monsieur! monsieur Josse! oh diable! je n'entends point de raillerie : c'est à vous que....

SCÈNE XI.

M. SIMON, FRONTIN.

M. SIMON.

Oh! ne pense pas m'échapper : nous avons d'autres comptes encore à vider ensemble.

FRONTIN.

Monsieur, commençons par vider celui-là : rendez-moi la bague, ou, la peste m'étouffe, je ferai beau bruit; et..... si....

M. SIMON.

Là, rassure-toi; ne t'effraye point.

FRONTIN.

Cela me feroit damner.

M. SIMON.

Je ne ferai point d'éclat de cette affaire-ci, je te le promets.

FRONTIN.

Vous n'en ferez point; mais j'en ferai, moi.

M SIMON.

Je ne veux point te perdre, te dis-je.

FRONTIN.

Et moi, je ne veux point perdre ma bague, de par tous les diables.

M. SIMON.

Parlons doucement : comment est-elle à toi? d'où vient-elle? qui te l'a donnée?

FRONTIN.

Un gentilhomme de mes amis.

M. SIMON.

Que tu appelles ?

FRONTIN.

Monsieur Jannot : connoissez-vous cela ?

M. SIMON.

Tu es un effronté maraud : tu as volé ce diamant à ma femme ; et c'est celui qu'elle perdit, il y a six semaines.

FRONTIN, *à part.*

Du diable ! monsieur Jannot auroit-il fait ce tour-là ?

M. SIMON.

Que rumines-tu ?

FRONTIN.

Que cela ne se peut pas. J'étois tantôt avec lui... chez sa mère... cela ne se peut pas, encore une fois.

M. SIMON.

Cela est ; et je te ferai pendre, si tu disputes.

FRONTIN.

Je n'y comprends rien.

M. SIMON.

Venons à présent au reste.

FRONTIN.

Monsieur, encore un petit mot, sans nous emporter ; ou j'ai perdu l'esprit, moi qui vous parle, ou vous l'avez perdu vous-même. Je ne l'ai pas perdu, moi, assurément ; *ergo*....

M. SIMON.

Oui, je l'ai perdu ; moi, de t'avoir tantôt sottement confié un billet de mille écus.

FRONTIN.

Oh! pour cela, monsieur, je me suis fort loyalement acquitté de la commission.

M. SIMON.

Tu es un fripon, passé maître.

FRONTIN.

Monsieur....

M. SIMON.

Je ne te connoissois pas encore.

FRONTIN.

N'embrouillons point l'affaire de la bague.

M. SIMON.

Il me falloit cette aventure pour me détromper.

FRONTIN.

Revenons à la bague, je vous prie.

M. SIMON.

Araminte est là-dedans : tu as mon billet, il faut me le rendre.

FRONTIN.

Ne confondons rien, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Il faut me le rendre tout à l'heure.

FRONTIN.

Je n'ai point le billet, et vous avez la bague.

M. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me la rendrez.

M. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me la rendrez.

M. SIMON.

Oh! tu me la rendras, ou je t'étranglerai.

FRONTIN.

Au secours! miséricorde!

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, M. SIMON, MARIANE, ARAMINTE, M. GRIFFARD, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

ANGÉLIQUE.

Qui te fait crier de la sorte?

FRONTIN.

Monsieur votre mari, madame, qui a la fièvre chaude.

M. SIMON.

Bourreau!

MARIANE.

Mon père!

FRONTIN.

Et une fièvre chaude intéressée même : il me dérobe une bague.

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

M. SIMON.

Cela veut dire que votre diamant est retrouvé, ma femme.

ANGÉLIQUE.

Mon diamant?

M. SIMON.

C'est ce coquin-là qui l'avoit volé.

ANGÉLIQUE.

Frontin? lui?

M. SIMON.

Lui-même.

FRONTIN.

Moi, moi? vous voyez bien le transport au cerveau; il n'y a rien de plus clair.

M. SIMON.

Misérable!

FRONTIN.

Là, là, là, là.

M. GRIFFARD.

Ne vous emportez point.

FRONTIN.

Si on ne prend garde à lui, il fera quelque sottise.

M. SIMON.

Coquin! Monsieur le commissaire, il faut pendre ce fripon-là.

M. GRIFFARD.

Je ferai le dû de ma charge.

LISETTE.

Frontin seroit pendu? quel dommage!

FRONTIN.

Laisse-moi en repos, toi, avec ton pendu.

ANGÉLIQUE.

Mais qui vous fait penser de lui ce que vous nous dites?

M. SIMON.

Le diamant que voilà, vraiment : me prenez-vous pour un visionnaire? Il est allé pour le vendre; j'avois fait courir des billets, comme vous savez; l'orfèvre est venu m'avertir; vous n'aurez pas de peine à le reconnoître : voyez.

FRONTIN.

J'enrage. Il y a de l'apparence à tout ce qu'il dit, et je sais le contraire.

ANGÉLIQUE.

Lisette!

LISETTE.

Ce l'est, madame : il y a là quelque chose que je ne comprends point.

M. SIMON.

Eh bien! ai-je tort? qu'en dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Je dis qu'il ne paroît point que cela ait jamais été à moi; vous vous méprenez.

FRONTIN.

Ah, *vivat!* j'ai gagné ma cause : allons, monsieur le commissaire, faites le dû de votre charge; faites rendre à Frontin ce qui lui appartient : vous êtes fort pour la restitution, vous.

M. GRIFFARD.

Ouais.

M. SIMON.

Oh bien! quoi que vous en disiez, je m'en croirai plutôt qu'un autre, et je ne me dessaisirai point du diamant.

FRONTIN.

Et puisqu'il est ainsi, moi, je vais faire venir la personne à qui il appartient : s'il est écrit qu'il sera perdu pour moi, j'aime mieux qu'il retourne à son vrai maître.

SCÈNE XIII.

M. SIMON, M. GRIFFARD, ANGÉLIQUE, ARAMINTE, MADAME AMELIN, FRONTIN, LISETTE, MARIANE.

MADAME AMELIN.

Un de vos gens vient de me dire que vous me vouliez parler, madame; je suis accourue tout au plus vite.

FRONTIN.

Oh, parbleu! il y a de la fatalité dans tout ceci, vous venez tout à propos pour défendre vos droits, madame Amelin.

MADAME AMELIN.

Qu'est-ce qu'il y a donc? de quoi s'agit-il?

FRONTIN.

On vous a pris tantôt une bague; elle est entre les mains de monsieur; faites-vous la rendre.

LISETTE.

En voici bien d'un autre.

MADAME AMELIN.

Elle est entre les mains de monsieur? le ciel en soit loué, je ne suis pas malheureuse; et monsieur est trop honnête homme pour vouloir la retenir.

M. SIMON.

Quoi! vous me soutiendriez que ce diamant vous appartient, madame?

MADAME AMELIN.

Non, monsieur; le ciel m'en préserve!

LISETTE.

Madame Amelin!

MADAME AMELIN

J'ai seulement donné ce matin six cents écus dessus à mademoiselle Lisette, monsieur.

FRONTIN.

Oh! pour celui-là, je ne m'y attendois pas: je ne suis qu'une bête.

M. SIMON.

A Lisette, six cents écus?

MADAME AMELIN.

Oui, monsieur: la voilà qui peut vous le dire.

LISETTE.

Moi! je n'ai rien à dire; on vous croira de reste.

MADAME AMELIN.

Madame avoit affaire d'argent; j'ai été bien aise de lui faire plaisir.

FRONTIN.

Voilà une maudite bague qui causera quelque révolution.

M. SIMON.

Eh bien! madame, que me direz-vous pour excuser une conduite si blâmable, dont il faut malheureusement que nos meilleurs amis soient les témoins? Ne rougissez-vous point....

ANGÉLIQUE.

Moi! je rougis de vos manières, monsieur; et j'ai honte pour vous que l'excès de votre avarice me réduise à mettre en gage mes pierreries : vous m'auriez épargné cette confusion, en me donnant ce billet de mille écus dont vous avez fait présent à madame.

M. SIMON.

Je suis trahi.

FRONTIN.

Je l'ai donné fidèlement, comme vous voyez.

M. GRIFFARD.

Comment donc? quoi! qu'entends-je? ma femme a reçu un présent de mille écus?

ARAMINTE.

Ne vous mettez point en colère, monsieur; je ne l'ai pris, je vous assure, que pour vous dédommager des deux cents louis que vous avez envoyés tantôt à madame.

M. GRIFFARD.

On se moquoit de moi; j'ai ce que je mérite.

M. SIMON.

Vous avez accepté deux cents louis de monsieur le commissaire, madame?

ANGÉLIQUE.

Oh! je savois bien que vous les rendriez à sa femme, monsieur.

FRONTIN.

La belle chose que la prévoyance!

MADAME AMELIN.

Voilà bien du tintamarre, à ce qu'il me semble; mais mes six cents écus, sera-ce aussi monsieur qui me les rendra, madame?

M. SIMON.

Vos six cents écus, moi?

ANGÉLIQUE.

Oh çà, mon fils, point de rancune; payez madame Amelin, et je vous pardonne l'affaire des mille écus : ne suis-je pas bonne personne?

M. SIMON.

Madame! madame! vous allez faire un bon conte de cette aventure; mais....

LISETTE.

Ma foi, vous n'avez qu'à charrier droit, si vous ne voulez pas qu'on la sache.

M. SIMON.

J'enrage; je crève, et je renonce à toutes les femmes.

MARIANE.

Lisette, voici monsieur le chevalier.

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE, ARAMINTE, MARIANE, MADAME AMELIN, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Madame, je viens vous dire que....

MADAME AMELIN.

Ah! te voilà donc, bon vaurien; je t'attendois pour te régaler: tu viens m'amuser avec des contes, et tu me fais de belles affaires, vraiment.

LE CHEVALIER.

Madame!

MARIANE.

Elle lui parle bien familièrement, Lisette?

FRONTIN.

Monsieur Jannot aura aussi son fait. La maudite bague!

ARAMINTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME AMELIN.

Ce que cela signifie? vous voyez bien ce petit garnement-là; c'est mon fils, madame, afin que vous le sachiez.

ANGÉLIQUE.

Quoi! monsieur le chevalier....

MADAME AMELIN.

C'est Jannot, madame, dont je vous ai tant parlé ce matin.

ANGÉLIQUE.

Monsieur le chevalier, Jannot....

ARAMINTE.

Elle extravague, ma mignonne, cela ne se peut pas.

MADAME AMELIN.

Qu'est-ce à dire, cela ne se peut pas? Oseras-tu dire le contraire? réponds?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous que je vous réponde? vous avez voulu me perdre, et vous réussissez à merveille.

MADAME AMELIN.

Vraiment oui, te perdre; voilà de beaux mystères : tu seras peut-être cause que je perdrai six cents écus, toi; et tu crois que je songe à des balivernes?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes le fils de madame Amelin?

MARIANE.

Et vous n'êtes point un vrai chevalier?

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir.

ANGÉLIQUE.

Par où méritoit-elle, monsieur Jannot, que vous voulussiez la tromper?

MADAME AMELIN.

Comment donc la tromper? tredame, monsieur Jannot, puisque monsieur Jannot y a, aura, quand

je le voudrai, une bonne charge de vingt mille écus, que je lui mettrai sur la tête.

ANGÉLIQUE.

Vingt mille écus, madame Amelin?

MADAME AMELIN.

Oui, madame, vingt mille écus, quand je perdrois ceux que je vous ai donnés encore.

FRONTIN.

Comment diable!

ANGÉLIQUE.

Avez-vous du penchant pour lui, Mariane?

MARIANE.

Quand il n'auroit pas les vingt mille écus, je ne l'en aimerois pas moins, je vous assure.

LISETTE.

La pauvre enfant!

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous promets de trouver les moyens de faire consentir votre père à ce mariage.

LE CHEVALIER.

Ah, madame!

ARAMINTE.

Trouve donc aussi le secret de faire ma paix avec mon mari.

ANGÉLIQUE.

Je me chargerai de tout.

FRONTIN.

Ma foi, nous sommes plus heureux que sages.

LISETTE.

Hors les maris, tout le monde sort toujours bien d'intrigue. Par ma foi, si les hommes donnoient à leurs femmes ce qu'ils dépensent pour leurs maîtresses, ils feroient mieux leurs comptes de toutes manières.

FIN DES BOURGEOISES A LA MODE.

LE TUTEUR,

COMÉDIE,

PAR DANCOURT,

Représentée, pour la première fois, le 13 juillet 1695.

PERSONNAGES.

MONSIEUR BERNARD, tuteur d'Angélique.

LE CHEVALIER, oncle d'Angélique.

DORANTE, amant d'Angélique, et cru peintre chez M. Bernard.

L'OLIVE, valet de Dorante, et jardinier de M. Bernard.

ANGÉLIQUE, nièce du chevalier.

LISETTE, suivante d'Angélique.

LUCAS, fermier de M. Bernard.

MATHURINE.

La scène est dans une maison de campagne de M. Bernard.

LE TUTEUR,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LUCAS, *seul, tenant un papier à la main.*

TATIGUÉ, que c'est grand dommage que je ne connoisse A ni B; gros et grand comme je sis, c'est une honte que je ne sache pas encore lire. Ah! que j'aurois de plaisir à défricher ce qu'il y a dans ce papier que je viens de trouver! il faut que ce soit quelque chose de beau, car il étoit bien emmaillotté, cachets par ici, cachets par ilà. Si c'étoit quelque bon contrat, quelque bonne lettre de change, que sait-on? La fortune viant par fois en dormant; alle m'en veut peut-être : pourquoi non? je ne serois pas le premier manant qu'alle auroit fait grand seigneur; ça se voit à chaque bout de champ, ça arrive tous les jours, et si parsonne ne crie miracle. Si on me voyoit dans un beau carrosse, qu'est-ce qui croiroit que j'ai été paysan? je ne m'en souviendrois morgué peut-être pas moi-même.

SCÈNE II.

LUCAS, LISETTE.

LISETTE.

Que fais-tu là, Lucas?

LUCAS.

Je me promène, mademoiselle Lisette : comme j'avons soupé de bonne heure, en attendant qu'il soit tout-à-fait nuit, je sis bian aise de faire un peu digestion.

LISETTE.

Mais tu parlois tout seul, je pense?

LUCAS.

C'est que je songeois à faire fortune. Je ne sis pas un sot, non, tel que vous me voyez.

LISETTE.

Je le crois bien; tu as la physionomie d'avoir de l'esprit.

LUCAS.

J'en ai comme un enragé; mais je ne sais pas lire, c'est ce qui me chagrine.

LISETTE.

Tu as raison, cela est chagrinant; mais cela n'est pas trop nécessaire pour faire fortune.

LUCAS.

Morgué, si fait, et j'en aurois bon besoin à l'heure qu'il est.

LISETTE.

Comment donc, Lucas?

LUCAS.

Acoutez : je sommes pour être mariés ensemble, car monsieur Bernard, notre maître, dit qu'il le veut, je le veux bian itou; quand vous ne le voudriais pas, vous; je sommes deux contre un, à la pluralité des voix, je serons mari et femme, ne vous en déplaise.

LISETTE.

C'est une chose sûre : mais, afin que les choses se fassent de bonne grâce et que je le veuille bien aussi, c'est pour cela que tu veux faire fortune?

LUCAS.

Tout justement, vous l'avez deviné; j'aime à être riche, moi; il m'est avis que ça est bian commode, mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Tu as raison.

LUCAS.

Oh bian donc, comme je partagerons notre fortune, il n'y a point de danger de vous montrer ce que je vians de trouver.

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est?

LUCAS.

Motus, au moins.

LISETTE.

Est-ce quelque diamant?

LUCAS.

Non.

LISETTE.

Une bourse pleine d'or?

LUCAS.

Non.

LISETTE.

Quoi donc?

LUCAS.

Un papier.

LISETTE.

Quel papier?

LUCAS.

Un papier dont j'ai bonne opinion; c'est tout dire; le voilà. Tenez, il fait encore tantinet jour; vous savez lire, voyez ce que c'est, car je n'y entends goutte, oui : mais, morgué, lisez donc tout haut; point de trahison, au moins.

LISETTE, *lit.*

« Madame votre mère m'est venu trouver. Vous « avez fort bien fait de lui mander naturellement « où vous êtes, le sujet qui vous y retient, et les « moyens qu'il y a de vous rendre service. Je sui- « vrai de près le valet de chambre qui vous porte « ma lettre; tâchez de plaire, puisque vous l'avez « entrepris, et comptez qu'on n'épargnera rien « pour vous rendre heureux. »

LE CHEVALIER D'ARTIMON.

D'Artimon! c'est l'oncle d'Angélique.

LUCAS.

Il n'y a morgué pas là de quoi faire fortune : mais tatigué que les gens sont sots, d'empaqueter si bien si peu de chose !

LISETTE.

Où as-tu trouvé ce papier ?

LUCAS.

Auprès de la petite porte du jardin. Je n'aurois pargué pas pris la peine de le ramasser, si j'eusse cru que c'eût été si peu de chose. Vous en ferez votre profit, je vous le baille.

LISETTE.

Où vas-tu si vite ?

LUCAS.

Je n'ai pas le temps de m'amuser. Je m'en cours dire à monsieur Bernard queuque chose que j'ai vu : car je lui dis tout, comme vous savez; c'est ce qui fait que je sommes si bons amis.

SCÈNE III.

LISETTE, *seule.*

Une lettre du chevalier d'Artimon, qui ne s'adresse point à sa nièce! Quelle autre correspondance peut-il avoir en ce pays-ci? Ah! vous voilà le plus à propos du monde.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

As-tu quelque chose à m'aprendre qui puisse me faire plaisir?

LISETTE.

Cela se pourroit bien; connoissez-vous l'écriture de votre oncle?

ANGÉLIQUE.

De mon oncle le chevalier? oui, Lisette.

LISETTE.

En est-ce là? voyez.

ANGÉLIQUE.

Sans doute, cette lettre est de lui. Donne, à qui s'adresse-t-elle? où l'as-tu trouvée? qui te l'a rendue?

LISETTE.

Elle ne s'adresse à personne. C'est par hasard qu'elle est entre mes mains. Je ne sais ce qu'elle signifie; mais le cœur me dit quelque chose de bon, et je me flatte que nous allons voir de la nouveauté dans nos affaires.

ANGÉLIQUE.

Non, Lisette, je suis née malheureuse, et je ne sache rien au monde qui puisse changer ma destinée.

LISETTE.

Mais dans le fond qu'est-ce qui vous manque? ce ne sont pas les soupirants, dieu merci. Vous

n'en avez que trop, peut-être, et je ne sais pas même s'il n'y en a point ici quelqu'un *incognito*, qui attend une occasion favorable pour se déclarer. Ce peintre et ce jardinier qui sont ici depuis quinze jours....

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu dire?

LISETTE.

Ces gens-là ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent : je m'y connois, ce sont des amoureux en masque, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Que tu es extravagante, Lisette, avec tes idées!

LISETTE.

Donnez-vous patience, nous aurons tout le temps d'éclaircir mes doutes, et selon toutes les apparences nous ne retournerons pas sitôt à Paris. Ce bizarre monsieur Bernard, que votre père, en mourant, s'avisa, pour nos péchés, de nommer votre tuteur en dépit de toute la famille, a ses raisons pour demeurer ici; et, sous prétexte d'embellir sa maison de campagne, de faire peindre ses appartements, il vous cache aux yeux de tout le monde, et nous tient reléguées depuis six mois dans le fond d'un village, où il y a plus de cinq mois et trois semaines que je m'ennuie.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chère Lisette.

LISETTE.

J'entends. Vous vous ennuyez aussi, et de plus d'une manière même. L'état de fille vous déplaît autant que le village, et franchement vous avez raison : c'est une chose ennuyeuse. Mais enfin ce qui se trouve à Paris se trouve en province. Il y a des épouseurs par tout pays, et si par hasard le peintre étoit ce que je m'imagine, je répondrois bien moi de faire passer vos chagrins avant qu'il fût peu.

ANGÉLIQUE.

Eh! que me serviroit-il qu'on m'aimât, et même de faire un choix? Les injustes caprices de mon tuteur, qui refuse tous les partis qui se présentent, ne me permettent pas de me déterminer en faveur de quelqu'un.

LISETTE.

Eh, mort de ma vie! si votre tuteur ne sait ce qu'il veut, ne savez-vous pas ce qu'il vous faut? Il ne vous le donne point, c'est à vous de le prendre.

ANGÉLIQUE.

Ah! que me conseilles-tu? les mauvaises manières qu'il a pour moi ne me feront jamais sortir des égards que je me dois à moi-même, et quelque passion que je puisse avoir, elle sera toujours soumise à la raison et à la bienséance.

LISETTE.

Et avec ces beaux sentiments-là, vous mourrez vieille fille; cela est cruel. Monsieur Bernard, pour ne point rendre compte de votre bien, écartera

tous les prétendants; car, enfin, il n'a point eu jusqu'ici de bonnes raisons pour rebuter ceux qui vous ont demandée.

ANGÉLIQUE.

C'étoit des partis fort convenables, Lisette.

LISETTE.

Oui : mais cependant, pourquoi a-t-il refusé ce jeune conseiller? Parce qu'il est ignorant, dit-il; la grande merveille! Eh, mort de ma vie! si pour être de robe il falloit absolument être habile homme, la plupart des charges seroient à vendre.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison. Eh! qu'ai-je affaire aussi que mon mari soit savant, Lisette?

LISETTE.

Bon : c'est quelque chose de bien nécessaire pour le mariage que de la science; et voilà ce gros colonel qui vous aimoit tant, par exemple; on dit qu'il sait du latin, celui-là, du grec, que sais-je moi? il a tous les livres du monde dans la cervelle.

ANGÉLIQUE.

Oh! cet homme-là ne me revenoit point du tout, je te l'avoue.

LISETTE.

Ni à moi non plus, et cependant je vous aurois toujours conseillé de le prendre en attendant mieux; mais le maudit tuteur l'a-t-il voulu? il dit que c'est un homme qui ne s'attache qu'à l'étude et qui ne songe point à son régiment : le conseiller en sait trop peu pour un magistrat, et le colonel en sait

trop pour un homme d'épée. Ne voilà-t-il pas de bonnes chiennes de raisons ?

ANGÉLIQUE.

Tu me fais entrevoir des choses....

LISETTE.

Je vous fais entrevoir juste. Et comment a-t-il reçu la demande que lui fit, il y a quelque temps, la mère de ce riche marquis, dont les terres sont si proches d'ici?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai jamais vu ce marquis; mais j'en ai ouï dire mille biens.

LISETTE.

Je ne le connois pas non plus que vous, et cependant je m'intéressois pour lui, parce que madame sa mère est si bonne personne, outre qu'il est presque toujours à la cour, et l'air de ce pays-là nous conviendroit assez, à ce qu'il me semble.

ANGÉLIQUE.

Je ne saurois pardonner à mon tuteur d'avoir rebuté celui-là, je te l'avoue.

LISETTE.

Il prétend encore avoir eu raison. Ce marquis, dit-il, est trop honnête homme. Il est franc, généreux, bon ami, sincère. C'est un courtisan qui ne sait pas son métier; monsieur Bernard veut que tout le monde excelle comme lui dans ce qu'il se mêle de faire.

ANGÉLIQUE.

Comment donc, qu'on excelle comme lui? que veux-tu dire?

LISETTE.

Quoi! vous ne voyez pas, comme moi, que sa conduite est admirable?

ANGÉLIQUE.

En quoi admirable?

LISETTE.

En ce qu'il ne vous marie point. Vous êtes jeune, belle et riche; il est votre tuteur, il vous refuse à tout le monde, il vous garde pour lui, peut-être; n'est-ce pas faire le métier de tuteur à merveille?

ANGÉLIQUE.

Si je croyois qu'il eût cette pensée, il n'y a rien au monde que je ne fusse capable de faire, plutôt que d'être exposée....

LISETTE.

Paix, taisez-vous. Voici son espion, il ne faut rien dire devant ce maraud-là.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

Oh! palsangué, je vous trouve bien à point. Réjouissez-vous, mademoiselle, vous ne serez plus si fâchée.

ANGÉLIQUE.

Comment?

LUCAS.

Réjouissez-vous, vous dis-je encore une fois, tout vient à point à qui peut attendre; vous serez morgué mariée à la fin.

ANGÉLIQUE.

Tes conjectures n'étoient pas justes, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Elle sera mariée, qui te l'a dit?

LUCAS.

Morgué je le sais bian, il n'y aura point de nenni pour cette fois-ci; et sti qui la prend, n'en aura pas le démenti, car j'y ons regardé.

ANGÉLIQUE.

Explique-toi donc, quel homme est-ce?

LUCAS.

Oh! palsangué, c'est une bonne affaire.

LISETTE.

Quelque jeune homme, peut-être?

LUCAS.

Un jeune homme, fi! est-ce que ce seroit une bonne affaire pour une fille qu'un jeune homme d'asteure?

ANGÉLIQUE.

Est-ce quelque personne de qualité?

LUCAS.

De qualité? dieu vous en garde. Ils avont toujours quelque ménage en ville, les gens de qualité, et ils en sont plus soigneux que de celui de leurs femmes encore.

LISETTE.

Ne seroit-ce point quelque financier ?

LUCAS.

Un financier ? Elle seroit bian lotie. Aujourd'hui madame, et demain rien peut-être.

ANGÉLIQUE.

Eh ! ne nous tiens pas davantage dans l'incertitude.

LUCAS.

Tatigué, comme vous gobez ça ! Je sis un porteux de bonnes nouvelles, moi, n'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Eh ! de par tous les diantres, achève donc de la dire, ta bonne nouvelle. Est-ce un parti avantageux enfin ?

LUCAS.

Oh ! pour sti-là, je vous en réponds. Eh ! pargué, tenez, velà monsieur, qu'il vous le dise lui-même.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LUCAS, M. BERNARD.

M. BERNARD.

Ah ! c'est vous que je cherche, Angélique : j'allois monter à votre appartement, et je suis bien aise de vous rencontrer ici.

ANGÉLIQUE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi, monsieur ?

M. BERNARD.

Oui, depuis le souper, on m'a appris des choses qui ont achevé de me faire prendre des résolutions dont vous serez bien aise, et j'ai de bonnes nouvelles à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Me voilà prête à vous écouter.

M. BERNARD.

On vous demande en mariage.

ANGÉLIQUE.

On m'a déjà demandée tant de fois inutilement, que cette nouvelle n'est pour moi, ni surprenante, ni agréable.

LISETTE.

Oh! cette fois-ci ne sera pas comme les autres, et de la manière dont monsieur parle, je vois bien qu'il a de bonnes intentions.

M. BERNARD.

Les meilleures du monde, Lisette : tu sais combien de soins j'ai pris pour son éducation.

LISETTE.

Cela est vrai.

ANGÉLIQUE.

Je vous en suis bien redevable.

M. BERNARD.

Depuis la mort de ses parents, je n'ai épargné aucune chose pour la rendre une personne accomplie.

LISETTE.

Et vous avez très bien réussi.

M. BERNARD.

Il me semble qu'il ne manque plus à l'accomplissement de mon ouvrage que de la voir heureusement mariée.

LISETTE.

Vous avez raison; il faut un bon mari pour couronner l'œuvre.

M. BERNARD.

J'ai peut-être, selon son gré, un peu trop différé de le faire : et entre nous, Lisette, elle en a murmuré quelquefois.

ANGÉLIQUE.

Moi, monsieur!

LISETTE.

Oh! pour cela, oui, je vous l'avoue, nous en murmurions tout à l'heure encore.

ANGÉLIQUE.

Tu perds l'esprit, Lisette.

LISETTE.

Vous rougissez. Voilà une pudeur bien placée. Eh! allez, allez, en fait de mariage, les honnêtes filles ont toujours plus d'impatience que les autres.

M. BERNARD.

Elle n'aura rien perdu pour attendre.

LISETTE.

Ses intérêts sont bien entre vos mains.

M. BERNARD.

Aujourd'hui, tout me détermine à la marier incessamment, et j'ai été averti de bonne part qu'on forme des desseins contre son honneur.

ANGÉLIQUE.

Eh! quels desseins, monsieur?

M. BERNARD.

On veut vous enlever l'une et l'autre.

ANGÉLIQUE.

Nous enlever!

M. BERNARD.

Oui, mais....

LISETTE.

Au remède, monsieur, vite au remède; on ne peut trop se hâter de mettre l'honneur des filles à couvert des mauvaises intentions des hommes.

M. BERNARD.

C'est aussi le parti que je prends.

LISETTE.

Vous êtes un homme de bon esprit.

M. BERNARD.

Et pour la dérober aux persécutions et aux poursuites d'une foule de prétendants qui ne lui conviennent point, j'ai résolu, dès demain, d'en faire ma femme, et j'ai pris pour cela....

ANGÉLIQUE.

Comment, monsieur?

LISETTE.

Mes conjectures n'étoient pas fausses.

M. BERNARD.

Plaît-il?

ANGÉLIQUE.

Vous avez fait dessein, dites-vous?

M. BERNARD.

De vous épouser dès demain moi-même, et d'ôter ainsi tout espoir....

LISETTE, *à part.*

Oh! si cela est comme cela, qu'il nous laisse enlever, cela vaut beaucoup mieux.

M. BERNARD.

Qu'avez-vous? vous voilà toute je ne sais comment.

ANGÉLIQUE.

Je me trouve mal, monsieur; viens auprès de moi, Lisette.

LISETTE.

Madame! madame! holà donc! madame!

M. BERNARD.

Ouais, voilà un mal qui lui prend bien brusquement.

LISETTE.

Il ne faut pas que cela vous étonne, monsieur; elle est si fort outrée des mauvais desseins que l'on fait contre elle, que le moins qu'elle puisse faire, c'est de s'évanouir : je crois que j'en mourrois, moi, si j'étois à sa place.

M. BERNARD.

Oh! bien, bien, cela ne sera rien; qu'elle prenne un peu de repos, je mettrai bon ordre à ce qui la chagrine.

LISETTE.

Hom! quel ordre, quel ordre! nous y mettrons un contre-ordre, nous autres.

SCÈNE VII.

M. BERNARD, LUCAS.

M. BERNARD.

Ici, Lucas; tu as un gros bon sens que j'ai toujours trouvé admirable.

LUCAS.

Mon bon sens et moi, je sommes à votre service.

M. BERNARD.

Que penses-tu de l'évanouissement d'Angélique?

LUCAS.

Morgué, je pense qu'al ne vous aime point. Voyez-vous, al seroit bien aise d'être mariée, mais al est fâchée que ce soit avec vous.

M. BERNARD.

Elle n'en épousera pourtant point d'autre.

LUCAS.

Acoutez, monsieur, ne jurons de rian, et défions-nous de tout; il se mitonne queuque manigance, à quoi il faut prendre garde.

M. BERNARD.

Mais es-tu bien sûr de ce que tu m'as dit?

LUCAS.

J'en sis morgué plus sûr que je ne sis sûr qui étoit mon père. Ne vous ai-je pas dit que votre jardinier va tous les soirs au bout de la saussaie; qu'a-t-il à faire là ce jardinier? Il y vient un grand homme à cheval.

M. BERNARD.

Tous les soirs aussi?

LUCAS.

Il y étoit il n'y a pas une bonne heure : le jardinier et li se promenont, ils parlont, ils gesticulont, ils se tourmentont, et puis ils se séparont; le monsieur à cheval galope d'un côté, et le jardinier trotte de l'autre : morgué, qu'est-ce que cela signifie?

M. BERNARD.

Tu as raison, il y a là-dessous quelque chose.

LUCAS.

S'il y a queuque chose! je vous en réponds. Mais ce n'est pas tout. Mathurine, la servante des Trois-Rois, dit qu'ils avont cheux eux, du depuis quatre jours, trois ou quatre monsieux que votre jardinier connoît itou. Ils soupiont tout à l'heure ensemble, et ils parliont de vous, de mademoiselle Angélique; ils disiont qu'il la falloit ôter de vos pattes, et qu'ils la mettriont dans les pattes d'un autre. Que sais-je, moi? mais bref, tantia, ce sont vos affaires.

M. BERNARD.

Et le peintre, sur quoi le soupçonnes-tu d'être de la partie?

LUCAS.

Sur quoi? sur ce que le jardinier et li sont bons amis; puisqu'ils s'aimont tant, ils ne valont pas mieux l'un que l'autre.

M. BERNARD.

Cela pourroit être; il faut que j'approfondisse cette affaire.

LUCAS.

Et quand vous aurez approfondi, que ferez-vous?

M. BERNARD.

Je les chasserai.

LUCAS.

Eh, morgue! chassez-les sans approfondissement, faut-il tant de façons? je sommes cheux vous, j'y avons deux filles, vous aimez l'une, vous voulez que j'aime l'autre, je le veux bian, moi, pour vous faire plaisir, tout coup vaille. Acoutez, mettons tout le monde dehors, et ne demeurons que nous quatre, je ne serons jaloux de personne, et je varrons beau jeu, ne vous boutez pas en peine.

M. BERNARD.

Je veux, avant toutes choses, pénétrer ce mystère, te dis-je : je vais faire un tour dans le village et tâcher de savoir qui sont ces gens qui logent aux Trois-Rois.

LUCAS.

Vous ne saurez que ce que je vous ai dit.

M. BERNARD.

Pour toi, quand je serai dehors, prends soin de bien roder partout et d'observer exactement ce qui se passera dans le logis.

LUCAS.

Velà qui est bian, vous n'avez qu'à dire.

M. BERNARD.

Le jardinier est-il rentré?

LUCAS.

Il faut bian qu'il le soit, car le velà lui-même.

SCÈNE VIII.

M. BERNARD, L'OLIVE, LUCAS.

M. BERNARD.

APPROCHEZ, monsieur le maraud, approchez.

L'OLIVE.

Avez-vous quelque ordre à me donner, monsieur? me voilà prêt à vous obéir.

M. BERNARD.

D'où venez-vous à l'heure qu'il est, coquin que vous êtes?

L'OLIVE.

Je viens d'ici près, monsieur.

M. BERNARD.

Vous êtes un pendard.

L'OLIVE.

Monsieur.

M. BERNARD.

Un fripon.

L'OLIVE.

Monsieur.

M. BERNARD.

Un ivrogne, qui ne bougez du cabaret.

L'OLIVE.

Ah, monsieur! demandez; je n'y ai pas mis les pieds depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service.

M. BERNARD.

Tu n'y as pas mis les pieds, infâme? Qui sont ces gens avec qui tu viens de souper?

L'OLIVE.

Oh! pour cela, oui, monsieur, je vous l'avoue, ce sont de mes amis, des gens de qualité.

M. BERNARD.

Des gens de qualité de tes amis?

L'OLIVE.

Oui, monsieur, ils auront l'honneur de vous venir faire la révérence pour voir vos parterres, vos potagers, vos espaliers, vos palissades; ce sont des illustres, des jardiniers de la cour, qui voyagent par curiosité. (*M. Bernard lui donne des coups de bâton.*) Ah! ah! ah! monsieur.

M. BERNARD.

Tiens, porte cela de ma part à tes jardiniers de la cour.

SCÈNE IX.

LUCAS, L'OLIVE.

LUCAS.

Ah! ah! ah! palsangué, ça est tout-à-fait drôle! A qui en a-t-il donc, de vous rosser comme ça, sans dire gare? queu caprice est ça, monsieur le jardinier?

L'OLIVE.

Parbleu, je ne sais pas, mais je l'enverrois au diable, moi, avec ses caprices.

LUCAS.

Est-ce que vous prenez ça sérieusement? il ne vous a baillé que queuques coups de bâton, velà une belle bagatelle; ce sont de petites humeurs qui li prenont comme ça par fois, et il faut un peu excuser les défauts des parsonnes.

L'OLIVE.

Maugrébleu de ses défauts! mais, baste, j'ai aussi des défauts à peu près pareils, et si les siens le reprennent encore, les miens me prendront à coup sûr, et nos défauts auront querelle ensemble.

LUCAS.

Vous jouez de malheur d'être tombé le premier sous sa patte. Il a du chagrin, il est amoureux.

L'OLIVE.

Lui, amoureux! eh! de qui amoureux?

LUCAS.

De mademoiselle Angélique.

L'OLIVE.

Et depuis quand?

LUCAS.

Pargué, depuis toujours; mais il ne lui a dit que depuis tout à l'heure.

L'OLIVE.

Eh bien?

LUCAS.

Eh bian! ne jasez pas, au moins.

L'OLIVE.

Non, non, ne craignez rien.

LUCAS.

Il ne la veut marier avec personne, parce qu'il veut qu'al se marie avec li, mais al ne l'aime pas.

L'OLIVE.

Non?

LUCAS.

Non, voirement; c'est ce qui le met de mauvaise humeur. Il la battroit si al étoit sa femme : en attendant qu'al la devienne, afin que les coups qu'al mérite ne soyont pas perdus, il les baille au premier venu, c'est sa manière. Oh! pour ça, c'est un plaisant homme.

L'OLIVE.

Je ne trouve point cela plaisant, moi, et je n'ai que faire....

LUCAS.

Acoutez, pour les coups de bâton d'aujourd'hui, vous pourriais bian y avoir un tantinet votre part à ce que je m'imagine.

L'OLIVE.

Comment donc?

LUCAS.

Allons, allons, boutez la main à la conscience, je dis tout ce que je sais; vos bons amis les jardiniers de la cour, hem?

L'OLIVE.

Eh bien?

LUCAS.

Ce sont eux qui vous avont procuré cette aubaine-là; je vous conseille de les en remercier. Sarviteur, monsieur le jardinier.

SCÈNE X.

L'OLIVE, *seul.*

VOILA un maroufle qui se moque de moi : la mine est éventée; quel parti prendre? Il n'y a point à balancer.

SCÈNE XI.

DORANTE, L'OLIVE.

DORANTE.

TROUVERAI-JE l'occasion de me déclarer. et quand je l'aurai trouvée, aurai-je assez de bonheur pour persuader Angélique?

L'OLIVE.

Ma foi, monsieur, il faut vous dépêcher de le faire, si vous voulez y réussir.

DORANTE.

Ah! te voilà, mon pauvre l'Olive.

L'OLIVE.

N'êtes-vous point las de ce déguisement, monsieur? n'est-il pas temps que vous cessiez d'être peintre et que vous redeveniez ce que vous êtes?

DORANTE.

Eh! paix, paix, l'Olive; as-tu résolu de tout perdre?

L'OLIVE.

Eh, morbleu! tout est déja perdu : monsieur Bernard vient de me donner cent coups de bâton, afin que vous le sachiez.

DORANTE.

A toi?

L'OLIVE.

A moi-même.

DORANTE.

Eh! paix, paix, parlons bas.

L'OLIVE.

On ne nous écoute point.

DORANTE.

Il n'importe. Et pourquoi t'a-t-il maltraité?

L'OLIVE.

Il faut bien qu'il soupçonne quelque chose, ou que ce soit par manière de conversation : son gros coquin de fermier dit que c'est sa coutume; pour se désennuyer, il rosse tantôt l'un, tantôt l'autre : votre tour viendra, peut-être, c'est ce qui me con-

sole; mais, monsieur, j'ai bien autre chose à vous apprendre.

DORANTE.

Quoi?

L'OLIVE.

Vous ne regardez ce monsieur Bernard que comme le tuteur d'Angélique?

DORANTE.

Eh bien?

L'OLIVE.

Il est votre rival, je vous en avertis.

DORANTE.

Mon rival! que me dis-tu là?

L'OLIVE.

Ne vous alarmez point, Angélique le hait en perfection, et la crainte qu'elle a d'être à lui la déterminera plus facilement à se donner à vous.

DORANTE.

Ah, mon pauvre l'Olive! je tremble à lui découvrir qui je suis, ce que je sens pour elle, et je crains qu'elle ne s'effarouche en apprenant le dessein que j'ai formé.

L'OLIVE.

Qu'elle ne s'effarouche? la crainte est bonne; et allez, allez, monsieur, les filles d'aujourd'hui sont des animaux bien apprivoisés, elles ne s'effarouchent point qu'on les aime, et nous vivons dans un siècle fort aguerri.

DORANTE.

Non, l'Olive, attendons, pour me déclarer, que le chevalier d'Artimon, son oncle, soit arrivé : si j'en crois la lettre que son valet de chambre m'a rendue hier au soir, il ne doit pas tarder.

L'OLIVE.

Il ne doit pas tarder, mais il tardera peut-être; croyez-moi, monsieur, il y a quatre ou cinq de mes camarades dans le village, qui n'attendent que vos ordres pour entrer en action; vous attendez, vous, le consentement de votre maîtresse; il faut le demander pour l'obtenir.

DORANTE.

Mais enfin...

L'OLIVE.

Mais enfin, il faut venir au fait, et tout au plus vite. Nous n'avons point de temps à perdre : nous travaillons ici depuis quinze jours l'un et l'autre, moi à gâter le jardin de monsieur Bernard, et vous à défigurer ses plafonds et ses cheminées; car vous êtes un très mauvais peintre, et je ne suis pas bon jardinier, moi, sans contredit. La fourberie sera découverte avant terme, si nous ne nous hâtons d'en profiter. Voici la suivante, laissez-moi un peu causer avec elle; j'irai dans un moment vous rendre compte de la conversation.

DORANTE.

Ne lui donne point trop à connoître...

L'OLIVE.

Laissez-moi faire, je ne gâterai rien.

SCÈNE XII.

L'OLIVE, LISETTE.

LISETTE.

Il faut absolument que je démêle ce que je soupçonne. Monsieur Bernard, monsieur Bernard, votre extravagante passion nous fera faire quelque extravagance.

L'OLIVE.

Je suis votre très-humble serviteur, mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Je suis votre servante, monsieur le jardinier.

L'OLIVE.

Vous me semblez avoir l'esprit occupé de quelque affaire importante, mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Oui, j'ai quelque chose en mouvement dans la cervelle, je vous l'avoue.

L'OLIVE.

J'ai aussi la tête embarrassée de quelques petites bagatelles.

LISETTE.

Ne pourroit-on pas savoir le sujet de votre embarras?

L'OLIVE.

Refuseriez-vous de m'apprendre la cause de votre mouvement?

LISETTE.

C'est notre monsieur Bernard qui me chagrine.

L'OLIVE.

Cela est heureux, c'est aussi lui à qui j'en veux justement.

LISETTE.

Il forme de petits projets que je renverserai, s'il m'est possible.

L'OLIVE.

Il m'a donné quelques coups de bâton, dont j'espère que je mourrai quitte.

LISETTE.

Il vous a donné des coups de bâton, monsieur?

L'OLIVE.

Oui, mademoiselle; je ne suis pas glorieux, comme vous voyez.

LISETTE.

Vous n'êtes pas glorieux, mais vous êtes vindicatif peut-être.

L'OLIVE.

Oh! pour cela oui, comme tous les diables; et, s'il ne tient, pour vous le persuader, qu'à faire pièce à monsieur Bernard, vous n'avez qu'à parler, je suis votre homme.

LISETTE.

Si l'on pouvoit vous confier un secret.

L'OLIVE.

Pour gage de ma discrétion, je vous en confierois un autre.

LISETTE.

Je m'intéresse pour une petite personne qui mérite bien que l'on fasse quelque chose pour elle.

L'OLIVE.

Je rends service à un honnête homme qui n'est pas ingrat de ce qu'on fait pour lui.

LISETTE.

Ah! je vous entends.

L'OLIVE.

Comment?

LISETTE.

Regardez-moi un peu en face.

L'OLIVE.

Ma physionomie vous plaît-elle?

LISETTE.

Vous n'êtes pas jardinier, monsieur le jardinier.

L'OLIVE.

Vous devinez la moitié des choses.

LISETTE.

Et le peintre n'est pas peintre, sur ma parole.

L'OLIVE.

Vous savez tout mon secret, dites-moi le vôtre.

LISETTE.

N'avez-vous pas l'esprit de deviner?

L'OLIVE.

Oh! que si fait : la petite personne pour qui vous vous intéressez, est Angélique.

LISETTE.

Justement.

L'OLIVE.

Elle est amoureuse de quelqu'un.

LISETTE.

Non, pas encore, mais elle hait monsieur Bernard.

L'OLIVE.

C'est une grande disposition pour en aimer un autre.

LISETTE.

Ce monsieur Bernard veut l'épouser, malgré qu'elle en ait.

L'OLIVE.

Voilà d'heureuses conjonctures, et si vous voulez lui faire entendre que le peintre est mon maître, homme de condition, amoureux d'elle à la folie...

LISETTE.

Eh bien?

L'OLIVE.

Je crois que nous n'aurons pas de peine à faire ce mariage-là; qu'en dis-tu?

LISETTE.

Il s'en fait de plus difficiles.

L'OLIVE.

N'est-il pas vrai? et le nôtre ne sera pas malaisé à conclure, je pense.

LISETTE.

Oh que non! quand les parties sont une fois d'accord, les affaires sont bientôt terminées.

L'OLIVE.

Touche donc là. Sans façon, ma chère, ce sont de bonnes filles que ces Lisettes, je n'en ai jamais trouvé qui n'aient dit oui.

LISETTE.

Voici Angélique, va chercher ton maître, et l'amène ici; il ne faut point que les choses languissent.

L'OLIVE.

J'y cours, et je te le livre tout à l'heure. Ah! qu'on est heureux en amour de trouver des filles si expéditives!

SCÈNE XIII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi me laisses-tu seule, Lisette? dans l'accablement où je suis, tu m'abandonnes à mes chagrins, et depuis que tu es sortie de ma chambre, j'ai fait les plus cruelles réflexions.

LISETTE.

Et je viens de faire, moi, la rencontre la plus heureuse.

ANGÉLIQUE.

Tu causois avec le jardinier, que te disoit-il?

LISETTE.

Vivat, madame! la fortune et l'amour sont pour la jeunesse, et le tuteur est pris pour dupe.

ANGÉLIQUE.

Comment?

LISETTE.

Je m'en étois toujours bien douté, que le peintre étoit un faux peintre.

ANGÉLIQUE.

En as-tu quelque certitude?

LISETTE.

C'est un de vos amants, qui s'est déguisé pour s'introduire auprès de vous.

ANGÉLIQUE.

Que me dis-tu?

LISETTE.

Je vous dis vrai.

ANGÉLIQUE.

Un de mes amants? il y a quinze jours qu'il est ici, il ne m'a point encore parlé : qu'il est indolent ou timide! et dans l'extrémité où je me trouve, que j'ai peu de secours à attendre d'une tendresse comme la sienne!

LISETTE.

Oui, vous aimez la vivacité dans un amant; vous avez le goût bon, et le peintre en aura, ne vous mettez pas en peine. Le voici.

SCÈNE XIV.

DORANTE, L'OLIVE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ah, Lisette! que sa présence me cause de trouble! je n'ai jamais senti ce que je sens.

LISETTE.

Ce sont les effets de la sympathie. Allons, mort de ma vie! il ne faut pas être rebelle à la destinée.

L'OLIVE.

Eh! allons donc, monsieur, ferme, courage.

DORANTE.

Je tremble, l'Olive.

L'OLIVE.

Ira-t-il?

LISETTE.

Il n'ose vous aborder.

ANGÉLIQUE.

Qu'osera-t-il donc entreprendre pour me prouver l'amour que tu me dis qu'il a pour moi?

DORANTE.

J'oserai tout, belle Angélique, si vous souffrez que je vous aime, et si vous me permettez d'espérer.

L'OLIVE.

Ah! le voilà en mouvement, dieu merci.

DORANTE.

Je ne vous adore, il est vrai, que depuis deux mois, parce qu'il n'y a que deux mois que j'eus le

bonheur de vous voir pour la première fois de ma vie. J'ai fait parler à votre tuteur : ma mère elle-même....

LISETTE.

Madame, c'est le marquis dont nous parlions encore aujourd'hui. Oh! par ma foi, monsieur Bernard, nous nous marierons, mais vous ne signerez point au contrat.

DORANTE.

Oui, c'est moi, charmante Angélique, qui brûle d'unir ma destinée à la vôtre.

ANGÉLIQUE.

Si vous êtes le marquis, monsieur, j'ai reçu tant de témoignages de tendresse de madame votre mère quand elle vint ici....

L'OLIVE.

Je me donne au diable, madame, la mère est aussi folle de vous que le fils, qui l'est beaucoup.

LISETTE.

Ah, madame! par reconnoissance pour l'une, vous ne pouvez vous dispenser d'aimer l'autre.

DORANTE.

Je ne demande point, adorable Angélique, que pour vous délivrer des persécutions d'un tuteur bizarre, vous vous jetiez aveuglément entre mes bras, moins par tendresse, peut-être, que par désespoir; c'est l'amour qui me fait faire le personnage que je fais ici; mais l'aveu de votre famille l'autorisera sans doute. Votre oncle le chevalier...

LISETTE.

Eh vite, eh vite, éloignez-vous, j'entends tousser de loin ce gros coquin de Lucas; il vient de ce côté-ci, peut-être : il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble.

ANGÉLIQUE.

Ah, Lisette!

L'OLIVE.

Sauvons-nous, monsieur.

DORANTE.

Un mot avant que je vous quitte.

ANGÉLIQUE.

Que voulez-vous que je vous dise?

LISETTE.

Eh! retirez-vous, la nuit s'avance à grands pas; quand elle sera tout-à-fait obscure, revenez ici dans le même endroit; vous nous y trouverez l'une et l'autre.

DORANTE.

Que je vais attendre ce moment avec impatience!

L'OLIVE.

Nous voyagerons, monsieur, apparemment, et la partie sera quarrée; elles sont à nous, sur ma parole.

SCÈNE XV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien! que dites-vous de tout ceci? votre cœur est plus agité que le mien, je gage.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur est agité, je te l'avoue, et mon esprit embarrassé.

LISETTE.

Il faut pourtant se hâter de prendre parti, et voici une aventure qu'il faut brusquer, si vous voulez la conduire à bonne fin.

ANGÉLIQUE.

Mais comment la finir sans consentir à un enlèvement?

LISETTE.

Ce ne sera point un enlèvement, le ciel nous en préserve! il faudra faire la chose par manière de promenade.

ANGÉLIQUE.

Mais la médisance....

LISETTE.

Bon, bon, c'est une bonne carogne que la médisance; elle est elle-même si fort décriée, que personne ne s'embarrasse de ce qu'elle peut dire.

ANGÉLIQUE.

Quel éclat feroit mon tuteur!

SCÈNE XVI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, M. BERNARD, LUCAS.

M. BERNARD.

Qui va là?

LISETTE.

Le voilà, madame; nous sommes perdues.

ANGÉLIQUE.

Crois-tu qu'il nous ait écoutées?

M. BERNARD.

Qui va là, encore une fois?

LUCAS, *entrant de l'autre côté du théâtre.*

Palsangué, qui va là, toi-même?

M. BERNARD.

Lucas?

LUCAS.

Monsieur?

M. BERNARD.

Est-ce toi?

LUCAS.

Eh! voirement, oui; qui pourroit-ce être? vous m'avez baillé ordre de roder partout, et je rode, comme vous voyez; mais je ne trouve rien.

LISETTE.

Nous avons bien fait de les renvoyer.

ANGÉLIQUE.

La nuit devient fort noire, ils vont revenir; comment ferons-nous?

M. BERNARD.

Hem? que murmures-tu là entre les dents?

LUCAS.

Tatigué, comme vous vous gaussez : c'est vous qui jasez tout seul, je pense.

M. BERNARD.

Tu rêves; je n'ai pas parlé.

LUCAS.

Tout de bon?

M. BERNARD.

Non, vraiment.

LUCAS.

Oh bian, morgué! je sommes donc ici plus de deux; il y a de la trahison, prenons garde à nous.

LISETTE.

Il faut les éviter, sauvons-nous.

LUCAS.

Morgué, je tiens queuque chose que je ne laisserai pas aller.

ANGÉLIQUE.

Doucement, Lucas.

M. BERNARD.

Je pense que c'est la voix d'Angélique.

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur, c'est moi qui me promène avec Lisette.

M. BERNARD.

Ah! ah!

LUCAS.

Les mâles se sont envolés, monsieur, je n'avons déniché que les fumelles.

M. BERNARD.

Vous êtes aujourd'hui bien tard dans le jardin.

LISETTE.

Pour dissiper un grand mal de tête qui lui est resté de son évanouissement de tantôt, je lui ai conseillé de faire un tour de promenade.

M. BERNARD.

C'est fort bien fait; mais l'heure de la promenade est un peu passée, l'humidité de la nuit pourroit vous incommoder : rentrons.

ANGÉLIQUE.

L'air me fait du bien, au contraire, et je continuerai, s'il vous plaît, de me promener avec Lisette.

M. BERNARD.

Non, non, puisque vous voulez vous promener, je ne vous quitterai point, je suis ce soir aussi dans le goût de la promenade : allons, venez.

ANGÉLIQUE.

Lisette?

LISETTE.

On trouvera moyen de s'en débarrasser.

LUCAS.

Où êtes-vous donc, mademoiselle Lisette, que je nous promenions itou par ensemble?

SCÈNE XVII.

DORANTE, L'OLIVE.

DORANTE.

L'Olive?

L'OLIVE.

Monsieur?

DORANTE.

N'as-tu point entendu marcher? ce sont elles, sans doute.

L'OLIVE.

Non, monsieur, je n'ai rien entendu : il n'y a encore personne; nous revenons de trop bonne heure, et quoique la nuit soit des plus obscures, elle ne l'est point assez à ma fantaisie.

DORANTE.

Que veux-tu! les moments me durent des siècles absent d'Angélique, et je ne puis me rendre trop tôt dans un lieu où elle doit être, où je lui ai parlé de mon amour pour la première fois, et où j'espère la trouver sensible à ce que je souffre pour elle.

L'OLIVE.

Cela est bien tendre; mais, dites-moi un peu, monsieur, si, par aventure, les belles consentent au voyage, cette affaire-ci me paroît d'une nature à mériter que la justice s'en mêle.

DORANTE.

Cela peut arriver : elle s'en mêlera, sans doute.

L'OLIVE.

Tant pis; je voudrois bien que cela se fît sans elle.

DORANTE.

Pourquoi?

L'OLIVE.

Elle est tracassière, la justice; elle fera des informations, des poursuites.

DORANTE.

Nous nous tirerons bien d'affaire; cela s'accommodera.

L'OLIVE.

Oui, cela s'accommodera pour vous, mais je serai peut-être pendu par accommodement, moi; ce sera un des articles : ce monsieur Bernard m'en veut diablement.

DORANTE.

Je te réponds de tout, ne te mets pas en peine. Angélique ne vient point encore!

L'OLIVE.

Elle ne viendra peut-être pas, monsieur : si c'étoit une baie qu'elle vous eût donnée?

DORANTE.

Paix, paix, j'entends quelqu'un.

SCÈNE XVIII.

DORANTE, L'OLIVE, ANGÉLIQUE, LISETTE, M. BERNARD, LUCAS.

ANGÉLIQUE, *en rentrant dans le fond du théâtre.*

Nous revenons insensiblement au même endroit où vous nous avez trouvées.

DORANTE.

La voici, l'Olive.

M. BERNARD.

Cette allée sombre vous plaît apparemment mieux qu'une autre.

DORANTE.

L'Olive?

L'OLIVE.

Oui, c'est elle, vous avez raison, mais elle est en compagnie; retirons-nous, monsieur, la place est prise.

(Angélique s'avance d'un côté avec monsieur Bernard qui la tient sous le bras, et Lisette de l'autre côté s'avance de même avec Lucas, de manière que Dorante et l'Olive, qui continuent de parler, se trouvent au milieu d'elles, et monsieur Bernard et Lucas dans les deux côtés du théâtre.)

M. BERNARD.

Mais, mignonne, n'êtes-vous point lasse de vous promener, et ne serions-nous point mieux dans la maison?

ANGÉLIQUE.

Vous ne vous plaisez qu'à me contraindre.

LISETTE.

Elle a raison, un peu de complaisance une fois en votre vie; y a-t-il du mal à se promener?

(Ici Lisette, en approchant de l'Olive qu'elle ne voit point, étend sa main, et le prend par le collet, et dans le même temps Angélique rencontre la main de Dorante, qu'elle prend.)

L'OLIVE, *à voix très-basse.*

Je suis pris, monsieur.

DORANTE.

Et moi aussi.

LISETTE.

Est-ce toi?

L'OLIVE.

Moi-même.

LISETTE.

Paix.

ANGÉLIQUE.

Ne faites point de bruit.

M. BERNARD.

Hem? comment? quoi? que dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Je dis, monsieur, que si vous voulez rentrer absolument, nous achèverons Lisette et moi notre caprice de promenade.

M. BERNARD.

Non, je ne suis point pressé, mignonne, et je ne rentrerai qu'avec vous.

ANGÉLIQUE.

Quelle peine!

LISETTE.

Va te coucher, Lucas, et emmène monsieur.

LUCAS.

Oh! non, tatigué, je ne m'irai coucher qu'avec toi.

LISETTE.

Avec moi? parle donc, eh! maroufle.

M. BERNARD.

Mais, mignonne, cette passion de vous promener ainsi toute la nuit me paroît bien nouvelle et bien extraordinaire; j'ai peine à croire qu'elle soit sans fondement, je vous l'avoue.

ANGÉLIQUE.

Et moi, monsieur, je vous avoue naturellement que vous croyez juste. Ce peintre que vous avez ici depuis quinze jours....

DORANTE.

Ah! madame, vous me perdez.

M. BERNARD.

Eh bien! ce peintre, qu'a-t-il fait?

ANGÉLIQUE.

Il a eu aujourd'hui l'audace de me dire qu'il est amoureux de moi.

LUCAS.

Morgué, je vous l'avois bian dit, monsieur, que le jardinier et li c'étoient deux fripons.

ANGÉLIQUE.

Je suis bien malheureuse, ma pauvre Lisette, d'être exposée....

LISETTE.

Hem, que vous êtes bonne, madame! c'est par ordre de monsieur que tout cela se fait, il veut nous éprouver, et cela n'est ni beau, ni honnête, de soupçonner ainsi de pauvres innocentes comme nous, et de faire sonder notre pudeur par un peintre et par un maraud de jardinier.

L'OLIVE.

Hom masque!

M. BERNARD.

Quoi! le peintre et le jardinier?

ANGÉLIQUE.

Ils ont eu la hardiesse de nous demander à Lisette et à moi un rendez-vous cette nuit.

M. BERNARD.

Un rendez-vous?

LISETTE.

Oui vraiment un rendez-vous, et nous avons eu la foiblesse de leur accorder la chose, monsieur.

M. BERNARD.

Vous leur avez donné le rendez-vous?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

M. BERNARD.

Comment, oui?

LISETTE.

Que voulez-vous! les filles sont curieuses, on est bien aise de voir jusqu'où des coquins comme cela pousseront les choses. Voici l'heure, à peu près, monsieur; si vous vouliez, nous irions par curiosité encore.

M. BERNARD.

Qu'est-ce à dire, par curiosité?

LUCAS.

Tatigué, que cette Lisette est curieuse! je n'aime pas ça.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, monsieur, je ne veux point être la dupe de cette affaire, s'il vous plaît; je démêlerai l'aventure, et vous me vengerez de ces insolents.

LISETTE.

Mort de ma vie! il faut les faire expirer sous le bâton, madame.

L'OLIVE.

Si tu ne me laisses aller, je crierai.

ANGÉLIQUE.

Ou je saurai bien me venger de vous, s'il est vrai, comme je le pense, que ce soit vous qui, par soupçon de ma conduite, me fassiez faire cette mauvaise plaisanterie.

M. BERNARD.

Moi! je ne sais ce que c'est, je vous jure.

LUCAS.

Ni moi non plus, la peste m'étouffe.

ANGÉLIQUE.

Voulez-vous me le bien persuader ?

M. BERNARD.

Oh! de tout mon cœur.

ANGÉLIQUE.

Le rendez-vous est au coin du parterre, sous ces maronniers d'Inde; il faut que vous y alliez à ma place.

M. BERNARD.

Oui, j'irai, je vous en réponds.

ANGÉLIQUE.

Et nous irons tout de ce pas, Lisette et moi, nous cacher derrière la palissade pour entendre la conversation, et savoir ce que nous devons croire.

M. BERNARD.

Oh! je le veux bien. Vous me rendrez justice.

LISETTE.

Il faut donc que Lucas prenne aussi ma place, madame.

LUCAS.

Volontiers, morgué que ça sera drôle!

M. BERNARD.

Ne perdons point de temps; allons, viens, Lucas.

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, ce n'est point ainsi qu'il y faut aller.

M. BERNARD.

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Il faut prendre des habits de femme pour les mieux tromper.

M. BERNARD.

Qu'en avons-nous affaire? on n'y voit goutte.

LUCAS.

On n'y voit goutte, mais on tâte; monsieur, ça est bian pensé, des habits de femme.

M. BERNARD.

Eh bien! soit, voyons la fin de tout cela.

ANGÉLIQUE.

Vous trouverez un déshabillé pour vous et une coiffure sur ma toilette.

LISETTE.

Et pour l'ajustement de Lucas, vous le prendrez dans ma garderobe.

LUCAS.

Pargué, je n'avons pas besoin de tant de parure.

ANGÉLIQUE.

Allez vite, et revenez de même.

LUCAS.

Ne vous boutez pas en peine, je serons bientôt fagotés. Morgué, que j'allons rire!

SCÈNE XIX.

ANGÉLIQUE, DORANTE, LISETTE, L'OLIVE.

LISETTE.

Maintenant, monsieur le jardinier....

L'OLIVE.

La peste, que tu as la serre bonne!

ANGÉLIQUE.

Je ne tiens pas mal aussi ce qui me tombe en personne, et quelques efforts que vous ayez faits pour m'échapper....

DORANTE.

Je fais tout mon bonheur d'être auprès de vous; mais le commencement de votre conversation....

L'OLIVE.

Je me donne au diable, j'ai eu belle peur; j'ai cru d'abord que vous étiez traîtresse, madame.

ANGÉLIQUE.

Cette conversation s'est terminée plus heureusement que vous ne pensiez.

DORANTE.

Elle vous a débarrassée de vos surveillants, nous sommes seuls, charmante Angélique; quelles résolutions sont les vôtres?

ANGÉLIQUE.

Que vous alliez tout au plus vite au rendez-vous que l'on vient de vous procurer.

DORANTE.

Ah! de grâce, parlons sérieusement, je vous prie.

LISETTE.

On vous parle sérieusement aussi. Il y faut aller.

L'OLIVE.

Pour moi, je ne demande pas mieux.

DORANTE.

Adorable Angélique, profitons d'une occasion si favorable. Il s'agit de me désespérer, ou de vous déterminer à une fuite.

ANGÉLIQUE.

Non, pour le parti de la fuite, ne vous attendez point que je le prenne. Ménageons votre fortune et ma réputation, une affaire d'éclat perdroit l'une et l'autre; écrivez à votre famille, j'attends des nouvelles de la mienne.

DORANTE.

Et que deviendrai-je, en attendant, moi, madame?

ANGÉLIQUE.

Vous me dites que vous m'aimez, vous aurez le temps de me le persuader.

DORANTE.

Après ce que vous avez dit à votre tuteur, il ne faut pas que le jour me retrouve chez lui, ni dans le village.

ANGÉLIQUE.

Au contraire, allez au rendez-vous, vous dis-je, et trouvez les moyens de mériter sa confiance.

DORANTE.

Sa confiance, madame!

LISETTE.

Oui, sa confiance. Vous avez de l'esprit et de l'amour, et vous ne comprenez pas ce qu'on vous conseille?

L'OLIVE.

Il faut que j'aie plus d'esprit que mon maître, assurément; car je comprends la chose à merveille, moi.

DORANTE.

Mais expliquez-moi donc?

L'OLIVE.

Je vous expliquerai tout, suivez-moi seulement.

DORANTE.

Je vous obéis aveuglément, madame, quel prix recevrai-je de ma soumission?

LISETTE.

Eh, mort de ma vie! dépêchez-vous, on vous dira cela quand vous serez revenu.

SCÈNE XX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

La plaisanterie devient peut-être un peu trop forte, Lisette, et monsieur Bernard....

LISETTE.

Eh! allez, allez, madame, c'est un bon homme qui le mérite bien. Comment! on ne sauroit se défaire de ce petit importun-là?

SCÈNE XXII.

DORANTE, LUCAS, M. BERNARD, MATHURINE, ANGÉLIQUE, LISETTE, L'OLIVE.

MATHURINE, *avec un flambeau.*

Eh! quel bruit est-ce là? à qui en avez-vous donc? quel bruit vous faites!

DORANTE.

Lucas en habit de femme! que veut dire ceci?

LUCAS.

Ça veut dire que je croyions vous attraper, et que je sommes attrapés, nous. C'est notre monsieur qui est la damoiselle que vous avez si bian époustée.

DORANTE.

Quoi! monsieur?

M. BERNARD.

Oui, mon cher enfant, c'est moi-même.

DORANTE.

Je suis au désespoir, monsieur, des coups de bâton....

M. BERNARD.

Ne me fais point d'excuses, je te prie, ne me fais point d'excuses : je suis ravi d'avoir ce témoignage de ton zèle et de ton affection.

DORANTE.

Monsieur....

L'OLIVE.

Si vous voulez encore quelques preuves de la mienne, monsieur, vous n'avez qu'à dire.

M. BERNARD.

Oh! non, non, diable. Eh bien! Lucas, te voilà avec tes soupçons : tu es détrompé maintenant, dis, n'est-il pas vrai?

LUCAS.

Détrompé! non, mais je sis battu.

M. BERNARD.

Approchez. Où êtes-vous, Angélique? venez embrasser cet honnête garçon-là : voilà la perle des domestiques. Eh bien! étois-je d'intelligence avec eux? qu'en dites-vous? vous me rendez justice, à l'heure qu'il est.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour cela, oui, monsieur, je vous en réponds; et voici mon oncle le chevalier qui vient d'arriver, qui vous la rendra bien davantage encore.

M. BERNARD.

Votre oncle? et que vient-il faire ici à l'heure qu'il est?

ANGÉLIQUE.

Nous ne tarderons pas à l'apprendre : c'est quelque affaire pressée, apparemment.

DORANTE.

Le chevalier me tient parole; tout va bien, l'Olive.

LUCAS.

Morgué, monsieur, ne nous montrons pas comme ça, on se gausseroit de nous.

SCÈNE XXIII.

M. BERNARD, LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE, DORANTE, L'OLIVE, LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

Tenez, monsieur, c'est monsieur Bernard à qui vous en voulez, le voilà en déshabillé de campagne.

LE CHEVALIER.

Monsieur Bernard!

M. BERNARD.

Oui, monsieur, c'est moi-même. Il faut vous dire....

LE CHEVALIER.

Dans un tel équipage! donnez-vous le bal ici, monsieur? Ma nièce, y en a-t-il quelqu'un dans le village?

M. BERNARD.

Ce n'est point une mascarade, monsieur; je vais vous expliquer....

LISETTE.

Le pauvre homme a perdu l'esprit depuis quelque temps : il nous le faut veiller toutes les nuits.

M. BERNARD.

Comment, l'insolente?

L'OLIVE.

Il ne court encore que le jardin; mais il courra bientôt les champs, si je ne me trompe.

LE CHEVALIER.

Ah! te voilà, l'Olive?

L'OLIVE.

Vous voyez, monsieur, chacun a sa folie dans cette maison-ci : la mienne est d'être jardinier.

LE CHEVALIER.

Je sais l'aventure.

L'OLIVE.

Et voilà aussi un autre fou de votre connoissance, qui s'est mis dans la tête....

LE CHEVALIER.

Je connois sa folie; je viens ici pour la guérir : et quelle figure est-ce encore là?

LISETTE.

C'est le fermier de monsieur Bernard, qui a la même folie que son maître : ils ont tous deux la rage d'être femmes.

LUCAS.

Morgué, ça n'est pas vrai; je ne veux pas être femme, c'est une trop méchante engeance, et j'aimerois mieux être loup-garou.

M. BERNARD.

Ouais! tout ceci commence à me déplaire; qu'est-ce donc que cela signifie?

LE CHEVALIER.

Vous êtes là, ma nièce, en bien mauvaise compagnie.

ANGÉLIQUE.

Je m'y déplais beaucoup, mon oncle, je vous l'avoue.

LE CHEVALIER.

Je le crois bien; ce sont les petites-maisons que cette maison-ci : il faut en sortir au plus vite.

M. BERNARD.

On se moque ici de moi, je pense.

ANGÉLIQUE.

Pour le peintre et le jardinier, ce sont des espèces de fous assez agréables. Si vous voulez bien, mon oncle, nous les emmènerons avec nous.

LE CHEVALIER.

Volontiers, ma nièce.

L'OLIVE.

Nous divertirons ces dames dans le voyage, monsieur.

LE CHEVALIER.

J'ai là mon carrosse; allons, venez.

M. BERNARD.

L'on prétend ainsi, malgré moi....

LE CHEVALIER.

Doucement, s'il vous plaît, monsieur Bernard: votre folie me paroît dangereuse, vous demeurerez tout seul; mais je vous ferai garder à vue, en attendant qu'on vous enferme, ou que votre bon sens vous revienne.

M. BERNARD.

Quoi! Angélique....

ANGÉLIQUE.

Adieu, monsieur, je suis bien fâchée de votre accident; nous nous reverrons quand vous serez plus sage.

M. BERNARD.

Ma pauvre Lisette! empêche que....

LISETTE.

Jusqu'au revoir. Monsieur, quand sa folie le prendra, recommandez qu'on ne le batte point; il vient d'en avoir assez, je vous assure.

M. BERNARD.

Quoi! tout le monde m'abandonne?

DORANTE.

Vous êtes persuadé de mon zèle et de ma fidélité, monsieur; je vais suivre votre maîtresse, et je vous promets de l'entretenir toute ma vie dans les bons sentiments qu'elle a pour vous.

M. BERNARD.

Hom, je crève!

L'OLIVE.

Je laisse votre jardin en bon état. Souvenez-vous quelquefois de moi, je vous prie; ne donnez jamais de coups de bâton à vos jardiniers, ces marauds-là savent les rendre.

M. BERNARD.

Ah! mon pauvre Lucas! je perds Angélique, que deviendrai-je?

LUCAS.

Bon. Palsangué, que voulez-vous faire? ils ont beau dire, je ne sommes pas fous; je sommes les sots, et si j'avions épousé ces deux carognes-là, je l'aurions été bian davantage.

FIN DU TUTEUR.

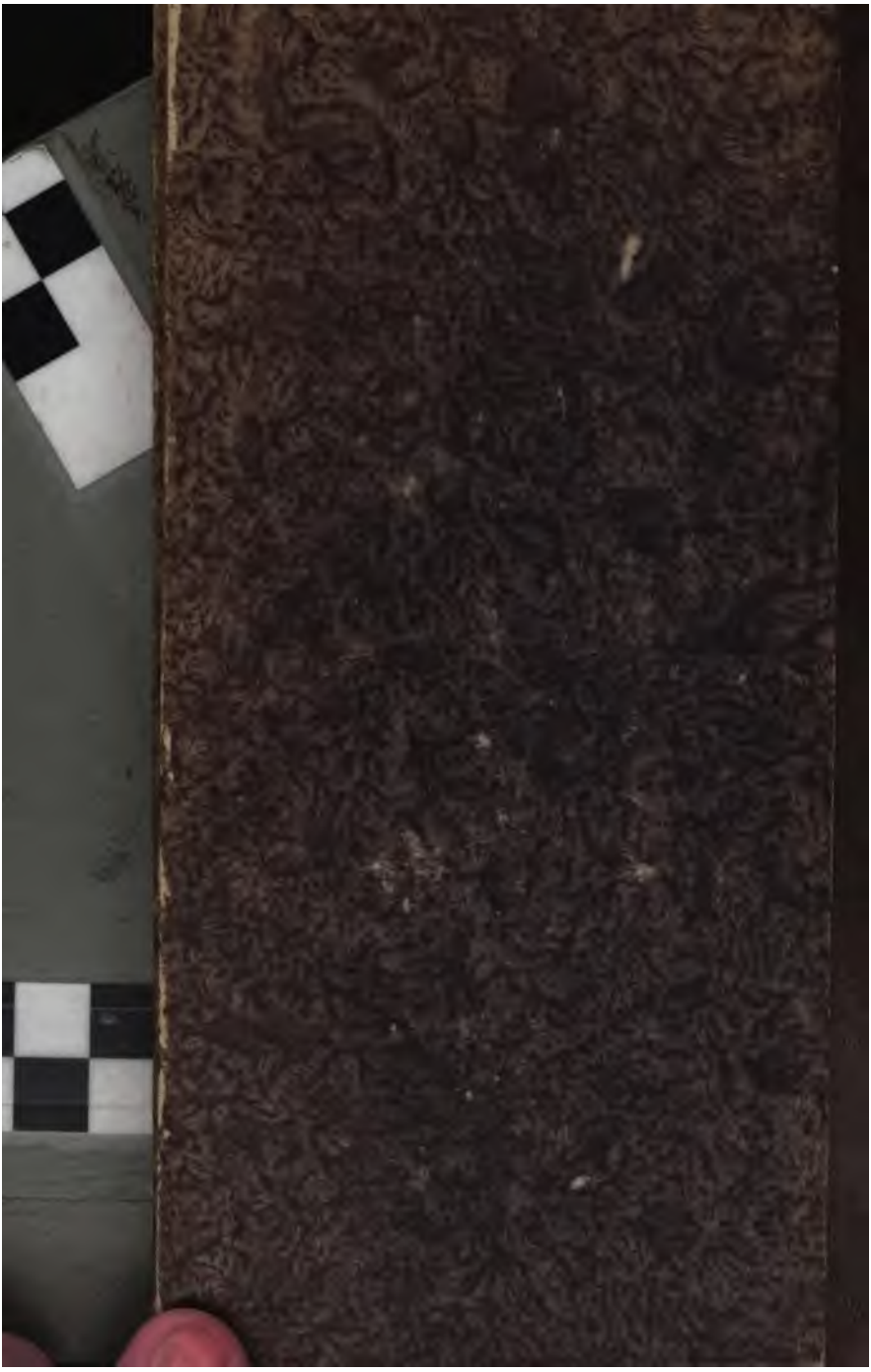
TABLE

DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LA MAISON DE CAMPAGNE, comédie en un acte, par Dancourt . . . . . Pag. 1
L'ÉTÉ DES COQUETTES, comédie en un acte, par le même 61
LES BOURGEOISES A LA MODE, comédie en cinq actes, par le même 115
LE TUTEUR, comédie en un acte, par le même 247

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.